060.97
AL64

VIE

DU PÈRE

JEAN D'ALMEIDA

Apôtre du Brésil,

PAR

CHARLES SAINTE-FOI.

ALMA COLLEGE
060.97
LIBRARY
AL64
Alma, California

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1859

37997

PROPRIÉTÉ

et réserve pour toute traduction.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Lorsque le Seigneur enleva Elie au ciel dans un nuage, ce dernier se promenait avec Elisée son disciple. Il lui dit : Demande-moi ce que tu veux que je fasse pour toi, avant de te quitter. Elisée lui répondit : Je demande que votre esprit repose doublement sur moi. Tu demandes une chose difficile, dit Elie. Cependant, si tu me regardes au moment où je serai enlevé, tu l'obtiendras : sinon, elle ne te sera point accordée. Or, comme ils s'entretenaient ensemble en continuant leur chemin, ils se trouvèrent séparés par un char et des chevaux de feu, et Elie monta au ciel dans un nuage. Or, Elisée le regardant, criait : Mon père, mon père, vous le char d'Israël et son conducteur. Puis il ne le vit plus..... Il prit le manteau qu'Elie avait laissé tomber, et revenant il s'arrêta sur le bord du Jourdain (1). Ce qu'Elie fut pour Elisée, le vé-

(1) 4e Livre des Rois. ch. II.

nérable Anchieta le fut pour Almeida, dont nous donnons ici la Vie. Dieu, qui avait des desseins de miséricorde sur le Brésil, lui envoya trois hommes pénétrés du même esprit, animés du même zèle, et dont chacun semblait revivre dans son successeur. Anchieta, après avoir été formé par Nobrega, forma à son tour Almeida, rendant à celui-ci ce qu'il avait reçu du premier; et c'est à ces saints personnages, que le Brésil doit sa conversion. Ils sont vraiment les apôtres de ce pays; car, bien qu'ils ne soient pas les seuls qui aient travaillé à y planter la foi, ils furent néanmoins les principaux instruments dont Dieu se servit, pour tirer ces peuples des ténèbres de l'idolâtrie.

Almeida appartient à cette période, si glorieuse dans l'histoire de la Compagnie de Jésus, où ses religieux, remplis de l'esprit qui se répandit sur les apôtres au Cénacle, s'en allèrent, dans toutes les parties du monde, chercher des ames à sauver, Pendant que les uns luttaient en Europe contre l'hérésie, qui menaçait de l'envahir tout entière, et faisaient reculer devant les efforts de leur zèle ce torrent dévastateur, enflé de tous les vices et de toutes les ignominies, que l'ignorance et la corruption avaient accumulées; les autres, se vouant à un ministère plus pénible et plus périlleux encore, allaient dans les pays infidèles, prêcher la religion de Jésus-Christ aux sauvages, dont il leur fallait faire des hommes, avant de les rendre chrétiens. Un saint enthou-

siasme s'était emparé de la Compagnie tout entière. Tous, dévorés de la soif du salut des âmes, voulaient, comme de vaillants soldats, monter à la brèche, et aspiraient à l'honneur de mourir victimes de leur zèle, ou de la fureur des ennemis de la foi. Car, l'ambition du martyre avait une grande part dans l'enthousiasme de ces généreux athlètes du Christ. Ils savaient que tout était profit pour eux, dans ces glorieuses entreprises, où les poussait la charité dont ils brûlaient; et que s'ils ne réussissaient pas à arracher les âmes à la puissance du démon, ils étaient sûrs du moins de sauver la leur. Si les peuples infidèles qu'ils allaient prêcher, écoutaient avec docilité leur parole, ils propageaient le règne de Dieu, et travaillaient pour sa gloire. Si, au contraire, rebelles à la grâce, ils se tournaient contre ceux qui venaient leur apporter la bonne nouvelle du salut, ils avaient l'espoir de recevoir de leurs mains la palme du martyre. Et, d'ailleurs, lors même qu'ils mouraient de vieillesse et de maladie, leur mort n'était-elle pas plus douloureuse encore que le coup de grâce d'un martyre qui tranche d'un seul coup la vie?

Almeida fut un de ces héros, que l'esprit de Dieu enfanta avec une si prodigieuse fécondité dans la Compagnie de Jésus, dès son origine. Comme Anchieta, son prédécesseur et son maître dans les fonctions de l'apostolat, il fut un grand contemplatif et un grand thaumaturge. Il vécut

intimement uni à Dieu comme un anachorète, et c'est dans la prière qu'il puisa la force et le courage dont il eut besoin, pour soutenir les épreuves d'une vie pleine de fatigues et de dangers.

Que sont les grands hommes que le monde propose à notre admiration, comparés à ces saints personnages, dont l'existence tout entière a été une vie d'abnégation et de sacrifice, qui n'ont jamais eu un retour sur eux-mêmes, et n'ont cherché en toute chose que la gloire de Dieu, et le bien de leurs frères? Quelle nation a fourni, dans le cours de son histoire, autant d'hommes d'élite que l'une de ces congrégations religieuses, dont le monde ingrat nie les services et la gloire, tout en profitant de leurs bienfaits? Quel courage, quelle constance ne fallut-il pas, pour aller, comme Almeida, à la chasse des ames, à travers les forêts et les montagnes, en exposant sa vie, non-seulement aux dents des animaux féroces, mais encore aux embûches et aux coups des meurtriers! Or, c'est là ce qu'a fait ce grand serviteur de Dieu, non pendant quelques mois, dans un élan de ferveur passagère, mais pendant soixante ans; sans que l'âge, ni les infirmités aient pu ralentir un instant son ardeur.

On voyait ce saint vieillard, âgé de quatre-vingts ans, partir à pied, un bâton à la main, pour aller chercher au fond des bois quelques

brebis égarées, qu'il put rappeler, comme le bon Pasteur, au bercail du Père de famille.

Voilà les grands hommes qu'il faut admirer et bénir! Voilà ceux qui méritent vraiment ce nom! Voilà les civilisateurs des peuples, les bienfaiteurs de l'humanité. Et, lorsqu'à la lumière de l'éternité, nous verrons les choses, non plus telles qu'elles paraissent au dehors, mais telles qu'elles sont en effet, nous nous prendrons en pitié, de nous être laissé éblouir par le faux brillant de ces gloires que le monde fait et proclame, et qui cachent bien souvent, sous leurs apparences trompeuses, des misères et des ignominies profondes. C'est alors que les justes brilleront comme des étoiles, et que nous reconnaîtrons en eux les pères et les bienfaiteurs des peuples. Leur gloire à eux n'aura, du moins, coûté ni larmes ni sang, si ce n'est les leurs.

Le temps est venu de faire connaître tous ces grands personnages, qui ont consolé l'Eglise pendant leur vie, et illustré les diverses congrégations religieuses auxquelles ils appartenaient. Déjà, les fils de saint Dominique et de saint François, ont commencé à nous révéler leurs gloires. Il est juste que la Compagnie de Jésus participe à ce mouvement de réhabilitation, et que ses annales soient étudiées et mises à profit. Malheureusement, elles nous donnent bien peu de détails sur les hommes dont elles nous ont conservé les noms. Ceux qui les ont composées,

hommes d'action eux-mêmes, et occupés à quelque ministère qui leur prenait la plus grande partie de leur temps, se bornaient aux traits principaux de la vie des personnages dont ils traitaient. Ce n'était pas une histoire qu'ils voulaient faire, mais une simple esquisse qu'ils voulaient tracer. Ils ne cherchaient pas à plaire, mais à édifier et à instruire. Souvent même ils écrivaient, moins pour le public que pour les religieux de leur ordre, à qui ils voulaient offrir des modèles à imiter; ou bien, ils cherchaient simplement à acquitter une dette de reconnaissance, en transmettant à la postérité, les noms et les principales actions des hommes qui s'étaient le plus distingués parmi eux. Aussi, trouve-t-on rarement dans les notices qu'ils nous ont laissées, un ordre bien suivi, et des dates précises auxquelles on puisse rattacher les événements.

Uniquement préoccupés du désir d'édifier, sans jamais chercher à plaire, ils ont trop négligé, peut-être, ces choses auxquelles on attache aujourd'hui une importance excessive. Peu leur importe que l'on sache à quelle époque, ou dans quel lieu s'est passé tel fait, tel miracle qu'ils racontent; à moins que cette indication ne soit absolument nécessaire, et ne fasse, pour ainsi dire partie intégrante du fait lui-même, ils oublient le plus souvent de la donner; quelquefois aussi, ces notices ne sont qu'un abrégé des enquêtes qui ont été faites, pour les procès de béatifications de ces saints personnages; et,

comme, dans les documents de cette sorte, on se borne à constater les vertus héroïques, et les miracles de ceux qu'il s'agit de canoniser, on passe légèrement sur tout le reste, et l'on ne se croit point tenu à suivre, dans le récit des faits, l'ordre qu'exige l'histoire. L'historien se trouve donc fort embarrassé, lorsque avec ces matériaux incomplets et sans ordre, il veut faire un livre, qui puisse non-seulement édifier le lecteur, mais encore l'intéresser et lui plaire.

Nous avons éprouvé nous-même cet embarras, lorsque nous avons voulu mettre la main à ce travail. N'ayant à notre disposition qu'une Vie très-abrégée d'Almeida, composée par le père Antoine de Marcedo, de la Compagnie de Jésus, lequel n'a guère fait lui-même que traduire en latin celle qui avait été publiée en portugais, par Simon Vasconcelos, de la même Société, nous avons été contraint de prendre les faits, tels que nous les avons trouvés, et dans l'ordre indiqué par le livre qui nous a servi de guide. Nous avons fait, en un mot, pour l'ouvrage du père de Marcedo, ce que ce dernier avait fait déjà pour celui de Vasconcelos; nous avons tantôt traduit, tantôt analysé, tantôt étendu son travail, afin de l'approprier davantage aux besoins et au goût du public français.

Ce qui nous rassure, c'est que ce livre s'adresse principalement à des lecteurs qui s'attachent plus au fond des choses qu'à la forme,

et qui cherchent plus dans les livres de ce genre l'édification et le profil, qu'ils en peuvent tirer pour leur cœur, que le plaisir qu'il procure à l'esprit. Nous avons la confiance que ceux-là ne seront point trompés dans leur attente, et qu'ils trouveront, dans cette histoire, un sujet de bénir et d'admirer la puissance de la grâce, et les merveilles qu'elle opère dans les ames qui correspondent fidèlement à ses impressions.

Nous déclarons adhérer aux décrets du pape Urbain VIII, et nous n'entendons donner aux faits racontés dans ce livre qu'une autorité purement humaine, sans vouloir prévenir le jugement qu'en pourra porter plus tard le Saint-Siége apostolique.

CHARLES SAINTE-FOI.

VIE

DE

JEAN D'ALMEIDA

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Jean d'Almeida. — Son éducation, son enfance.

Jean naquit à Londres, l'an 1572, de parents catholiques, plus distingués encore par leur piété que par leur naissance. Son père, Jean Mada, l'aimait d'un amour de prédilection, tant parce qu'il était le plus jeune de ses enfants, que parce qu'il annonçait les plus heureuses dispositions. Sa mère était morte peu de temps après l'avoir mis au monde. Elisabeth régnait alors en Angleterre, où elle cherchait par tous les moyens à introduire

le schisme et l'hérésie de Luther. Jean Mada, qui était fervent catholique et comprenait l'importance d'une bonne éducation pour son fils, chercha un homme grave et pieux, qui pût l'instruire dans la saine doctrine, et former ses mœurs. Il le remit aussi entre les mains de sa grand'mère, femme d'une prudence consommée, et d'une vie exemplaire, afin qu'elle lui tînt lieu de mère, et l'élevât dans la piété. L'enfant, d'un caractère doux et docile, ne tarda pas à profiter des leçons et des exemples qu'il avait sous les yeux. Sa vertu et sa modestie étaient supérieures à son âge ; et comme il arrive bien souvent, il annonça de bonne heure des dispositions particulières pour l'état ecclésiastique, soit par le goût qu'il prenait à en imiter les fonctions, soit par son amour pour la prière.

Il avait à peine atteint sa huitième année, lorsque le démon, prévoyant ce qu'il devait être un jour, chercha à lui ôter la vie. Ayant donc pris une nuit la forme d'un chat noir, il chercha à l'étouffer pendant qu'il dormait. Jean fut réveillé par la douleur, et la première chose qu'il fit, après

être revenu de sa frayeur, fut d'invoquer les saints noms de Jésus et de Marie, et de se munir du signe de la croix. C'est avec le secours de ces armes qu'il chassa le démon ; et tout aussitôt des anges éclatants de lumière étant descendus du ciel, célébrèrent par une musique harmonieuse la victoire que cet enfant béni venait de remporter sur l'enfer.

L'ennemi du genre humain, voyant qu'il ne pouvait réussir par ces moyens, eut recours à d'autres armes, et chercha à entamer la vertu de Jean. Il se servit pour cela des artifices d'une malheureuse femme, qui demeurait dans la même maison que lui, et affectait une grande vertu. Il lui inspira une passion criminelle pour ce saint jeune homme ; mais soutenu par la grâce, et par l'emploi des moyens qu'elle suggère en ces circonstances délicates, Jean échappa heureusement aux piéges que le diable lui tendait.

Comme il se défiait beaucoup de lui-même, et qu'il craignait les dangers auxquels était exposée sa foi dans un pays ravagé par l'hérésie, il réso-

lut de quitter sa famille et sa patrie, et de passer en Portugal, afin d'y pouvoir professer ouvertement la religion catholique, et mettre sa vertu à l'abri, dans quelque institution religieuse. S'étant affermi dans son dessein, il prit passage sur un navire qui partait de Londres pour le Portugal, et aborda heureusement au port de Viana, ville riche et célèbre, située dans la province entre Douro et Minho, à vingt milles environ de Braga.

CHAPITRE II.

Séjour de Jean à Viana et son départ pour le Brésil.

Jean trouva à Viana un homme riche et vertueux, nommé Benoît Bezerra, qui avait connu autrefois son père à Londres, dans un voyage qu'il y avait fait pour son commerce. Cet honnête négociant, se souvenant de ses anciennes relations avec Jean Mada, reçut chez lui son fils avec bienveillance, et lui tint lieu de père. Il lui chercha aussitôt un maître, qui pût entretenir en lui les bons germes qu'y avait déjà déposés une éducation chrétienne, et lui apprendre la langue et les usages de sa nouvelle patrie. Une dame de grande naissance et parente de Bezerra, charmée

de l'extérieur agréable, et de l'excellent naturel de Jean, voulut lui servir d'institutrice et de mère ; et comme elle était très-pieuse, elle s'appliqua bien plus encore à lui apprendre à bien vivre qu'à bien parler. Les espérances qu'elle avait conçues ne furent pas trompées, et son élève, grâce à ses heureuses dispositions, fit de rapides progrès.

C'est à cette époque qu'il lui arriva une chose, où il est difficile de ne pas reconnaître une intervention miraculeuse de la Providence. Comme il était monté sur un arbre pour cueillir des fruits, le pied lui manqua ; et étant tombé sur une pierre, il se fit une blessure grave au côté droit. On l'emporta à la maison demi-mort, et on le mit au lit. Là, revenu à lui, il implora le secours de Dieu, qui exauça sa prière ; car les douleurs cessèrent sur-le-champ, et il recouvra ses forces, sans que l'accident eût pour lui aucune suite.

Jean avait passé l'âge de l'enfance, et comme il montrait une grande habileté dans les affaires, il entra dans le commerce, soit par condescendance pour Bezerra, qu'il regardait comme son père,

soit par le désir de s'enrichir. Il résolut pour cela de se rendre au Brésil, riche colonie appartenant au Portugal. Admirons ici la divine Providence, qui, faisant servir à l'accomplissement de ses desseins sur Jean un sentiment tout humain, lequel semblait plus propre à le détourner des voies de Dieu qu'à l'y amener, lui inspira la pensée d'aller en Amérique, afin que là, renonçant à l'amour des choses passagères, il s'appliquât uniquement à celles du ciel. C'était là, en effet, que Dieu l'attendait, pour en faire le second apôtre du Brésil, et lui confier, après la mort du père Joseph Anchieta, l'héritage de cet homme incomparable. Pendant la traversée, Jean étant monté imprudemment sur la proue du navire, tomba dans la mer. Comme il ne savait point nager, on le crut perdu; car le vaisseau, poussé par un vent favorable, voguait à pleines voiles. Mais par le secours de Dieu, il fut reporté par les flots vers le navire, où ses compagnons de voyage le recueillirent, ne pouvant s'empêcher de reconnaître en cette circonstance le secours miraculeux de Dieu.

CHAPITRE III.

Etudes de Jean. — Dangers qu'il court à Fernambouc. — Son entrée dans la Compagnie de Jésus.

A peine Jean eut-il débarqué à Fernambouc, que la grâce de Dieu, touchant son cœur, y opéra de merveilleux changements. Dans ce monde où tout était nouveau pour lui, il sembla devenir un homme nouveau aussi, et se mit aussitôt à mener une vie plus sainte. Il commença par renoncer au commerce, craignant d'y trouver un obstacle à la perfection vers laquelle il tendait. Il approchait souvent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, aimait à fréquenter les hommes religieux, et ne manquait jamais d'assister chaque jour au saint sacrifice de la messe. Connaissant le pouvoir

de la sainte Vierge sur son divin fils, il avait une dévotion particulière pour elle, et ne cessait de l'invoquer, la priant de lui montrer le genre de vie qui était le plus agréable à Dieu, et le plus utile à lui-même. Au bout de quelques mois, il s'appliqua à l'étude des lettres, afin de se mettre en état de pouvoir plus facilement dans la suite travailler au salut des autres. Il apprit les premiers éléments de la grammaire, dans le collége des Jésuites, et y acheva ses humanités avec de grands succès. Ce fut alors que, dégoûté des choses de la terre et n'aspirant qu'à celles du ciel, il prit la résolution d'entrer en religion, afin de pouvoir vaquer uniquement à la gloire de Dieu et au salut des ames. Mais sachant combien, dans une affaire de cette importance, il est nécessaire d'avoir un guide sûr, et se défiant d'ailleurs de ses propres lumières, il alla trouver son confesseur, homme pieux et prudent, de la Compagnie de Jésus, et s'entretint pendant plusieurs jours avec lui sur ce grave sujet. D'après son conseil, il choisit la Compagnie de Jésus, à cause du zèle qu'elle montrait pour la propagation de la foi dans tout l'univers, et particulièrement au Brésil. Il s'adressa donc au père

Martial Belliard, provincial, qui était venu précisément à cette époque à Fernambouc, afin d'y visiter le collége, et il le supplia instamment de l'admettre dans la société. Le provincial le reçut avec bienveillance et approuva son dessein. Mais le trouvant trop jeune, et craignant qu'il ne persévérât pas dans sa résolution, il lui conseilla d'attendre que l'âge et la réflexion l'eussent affermie. Jean, voyant qu'il ne pourrait de long temps exécuter le projet que Dieu lui avait inspiré, résolut de s'appliquer à l'étude des lettres, afin de se mieux disposer à entrer plus tard dans la Compagnie, et d'y rendre plus de services au prochain.

Quelques jours après, sa vie courut un grand danger. Près de Fernambouc, s'élève dans la mer un rocher appelé Récif, fortifié par l'art et la nature, et offrant aux vaisseaux un golfe vaste et sûr. Jean s'y était rendu pour s'y récréer : et comme du haut de ce rocher, suspendu au-dessus de la mer, il regardait avec trop de curiosité des vaisseaux qui arrivaient, surpris et effrayé par une vague qui vint se briser avec un grand bruit contre le roc, il tomba dans la mer. Ne sachant point

nager, et troublé d'ailleurs par la peur, il allait périr, s'il n'avait imploré le secours de Dieu. Tout à coup, sans savoir comment cela s'était fait, il se sentit porté sur le rivage.

Il éprouva dans une autre circonstance la protection singulière de Dieu à son égard. Un jour qu'il revenait de l'école, il fut assailli par un homme d'une haute taille, d'un aspect terrible, qui, les yeux enflammés, et levant sur lui un gros bâton noueux, s'apprêtait à lui en donner un coup sur la tête. Mais Dieu détourna le coup, et sauva miraculeusement son serviteur.

Ces bienfaits ne firent que l'attacher davantage au Seigneur, et rendre plus ardent le désir qu'il avait d'entrer chez les jésuites, afin de s'y offrir à Dieu comme un holocauste parfait. Il eut donc recours à la sainte Vierge, la priant de l'assister en cette circonstance. Puis un jour que priant avec plus de ferveur que de coutume, dans un lieu solitaire, il sentit en son cœur se ranimer son pieux dessein, il se rendit aussitôt, plein d'espoir et de joie, au collége des jésuites. Là, après avoir

communiqué sa résolution au provincial, il le conjura à genoux dans les termes les plus suppliants, de se rendre enfin à ses vœux, et il fit si bien que le provincial lui accorda ce qu'il demandait.

CHAPITRE IV.

Il entre chez les jésuites et est envoyé à la colonie du Saint-Esprit.

Jean entra chez les jésuites le jour de la Toussaint 1592, à l'âge de vingt ans. Il quitta Fernambouc, et se rendit à Bahia, capitale du Brésil, afin d'y commencer son noviciat, dans le collége des jésuites. Il entra avec tant d'ardeur et de zèle dans les voies de la perfection, qu'il fallait plutôt le retenir que l'y pousser. Il s'efforça surtout d'acquérir l'amour des choses divines, le mépris des choses humaines, et la haine de soi-même. Toute son application, tous ses soins, ce fut de détourner son esprit des pensées de la terre, et de le tenir élevé vers le ciel, par le

recueillement, la méditation, l'examen de conscience, la prière et le silence, ne parlant, lorsque la règle le lui permettait, que de choses spirituelles. Dur envers lui-même, il retenait ses yeux par une exacte modestie, réprimait les moindres mouvements de sensualité par le jeûne, ou en s'abstenant des mets pour lesquels il avait plus de goût. La nuit, il couchait tout habillé sur la terre, ne quittait presque jamais le cilice, et se donnait tous les jours la discipline.

Mais il s'appliquait surtout à réprimer en lui les mouvements déréglés de la nature, et les troubles qui s'élevaient parfois dans son esprit. Il veillait avec une attention continuelle sur les affections de son ame, s'examinant souvent pendant le jour, étant toujours sur ses gardes, afin d'étouffer dans leur naissance les moindres mouvements contraires à la raison. Son mépris de toutes les choses humaines paraissait dans la pauvreté de ses habits, dans l'humilité de sa démarche, dans le soin avec lequel il recherchait les emplois les plus abjects, aimant à aller mendier son pain aux portes, à manger avec les pauvres, et embrassant

avec joie toutes les occasions de s'humilier. Il laissa bientôt derrière lui tous ses compagnons ; et le maître des novices, qui était alors Marc de Costa, non moins remarquable par sa piété que par sa doctrine, ne cessait de le proposer aux autres comme modèle. Après avoir achevé la première année de probation, il fut envoyé à la colonie du Saint-Esprit, pour y passer la seconde année, et se préparer à faire ses vœux.

Le Brésil souffrait alors d'une grande disette d'ouvriers évangéliques. Les jésuites, afin de subvenir aux besoins spirituels de ce vaste pays, y envoyaient le plus de sujets qu'ils pouvaient ; mais malgré les nouvelles recrues qui partaient presque chaque année du Portugal, ils ne pouvaient suffire aux demandes qui leur étaient faites. Parmi les religieux, les uns s'occupaient d'instruire ceux qui étaient déjà convertis à la foi, et de les confirmer dans la religion qu'ils avaient embrassée, prodiguant également leurs soins aux Portugais, et les aidant par leurs exemples, leurs discours et l'administration des sacrements. Les autres, s'enfonçant dans l'intérieur du pays, parcouraient les

villages et les hameaux semés sur les montagnes, et cherchaient à faire pénétrer la lumière de l'Evangile au milieu de ces peuplades enveloppées dans les ténèbres de la barbarie. Ils tâchaient de leur persuader de quitter leur vie vagabonde, et de venir s'établir sur le bord de la mer, pour y prendre le goût de la civilisation. Il leur fallait, dans ce pénible ministère, ne tenir nul compte d'eux-mêmes, et se dépenser en quelque sorte tout entier au service des autres, affronter les plus grands dangers, braver la faim, la soif, le froid, la chaleur, et être prêts à sacrifier leur vie pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des barbares. Mais leur petit nombre, et l'impuissance où ils étaient à cause de cela de faire tout le bien qu'ils auraient voulu, étaient pour eux un sujet continuel de douleur et de crainte. Les supérieurs de la Compagnie résolurent donc d'appliquer à ce ministère notre pieux novice, malgré sa jeunesse ; car la vertu suppléait l'âge en lui, et les missions les plus laborieuses n'étaient ni au-dessus de son zèle, ni au-dessus de ses forces. La maison des jésuites du Saint-Esprit était alors dirigée par le père Joseph Anchieta, célèbre par ses vertus et ses

miracles. Sous la direction de cet homme de Dieu, Jean fit de rapides progrès, se le proposant pour modèle, et s'appliquant à imiter sa modestie, son assiduité dans l'oraison, sa mortification, sa pureté.

Dans l'intérieur de la maison, il aimait à exercer les offices les plus humbles, comme de faire la cuisine, soigner les malades le jour et la nuit. La paix dont il jouissait à l'intérieur, se reflétait sur son visage, et donnait à ses traits l'expression d'une douce joie, et une aimable sérénité. En dehors du couvent, son occupation la plus chère était d'inspirer aux Portugais la haine des vices et l'amour de la vertu, et de les exhorter à fréquenter les sacrements, d'apaiser les querelles et de terminer les différends, de chercher à entretenir entre eux et les indigènes la concorde et la paix, d'instruire ceux-ci des mystères de la foi, d'aller porter des secours aux pauvres, d'assister les mourants, de consoler les affligés. Il ne négligeait rien, en un mot, de ce qui pouvait être utile au corps ou à l'ame de ses frères. Dieu donnait à sa parole une efficacité merveilleuse, de sorte qu'on l'entendait toujours avec plaisir, qu'on sortait tou-

jours d'auprès de lui touché, consolé, édifié, et avec le désir de faire ce qu'il avait dit. Le père Anchieta admirait, dans un âge si jeune encore, de tels fruits de vertu, et une prudence aussi consommée. Il l'encourageait et le stimulait par ses conseils et ses exhortations, dans la crainte qu'il ne laissât cette belle ferveur s'attiédir. Mais sachant par une longue expérience combien il est dangereux aussi de se laisser emporter par un zèle indiscret, il s'appliquait de temps en temps à réprimer son ardeur, et à la retenir dans ce sage et vrai milieu qui est pour la vertu une garantie de persévérance: tandis que bien souvent, au contraire, ceux qui, surtout dans les commencements, suivent trop la fougue de leur caractère, se lassent bientôt, et finissent par tomber dans la tiédeur.

Jean, ayant achevé son noviciat, fut chargé par ses supérieurs de parcourir les villages voisins, confiés aux soins de la compagnie, et d'aller y travailler au salut des païens, et de ceux qui étaient déjà convertis à la foi. Ses supérieurs, en lui confiant cette tâche, n'avaient pas trop pré-

sumé de lui. Après quelques mois, en effet, de séjour dans ces villages, il sut gagner la confiance et l'amour des habitants. A la vue des fruits nombreux que produisait son zèle, ses supérieurs jugèrent que Dieu l'appelait à l'apostolat, et qu'il n'était aucune mission que l'on ne pût lui confier en ce genre.

Jean, n'ayant point encore reçu les ordres, suivit, autant qu'il le pouvait, les règles tracées par la Compagnie, pour convertir et former à la piété les indigènes. Au reste, il ne fit que continuer les pratiques et les usages introduits par le père Anchieta, dont il était le disciple. Au point du jour, la cloche sonnait l'Angelus. Les enfants des deux sexes se levaient aussitôt, et se rendaient à l'Eglise, séparés en deux rangs, d'un air modeste et recueilli, et en priant. Ils restaient à la porte jusqu'à ce qu'ils eussent récité alternativement la troisième partie du Rosaire; après quoi ils entraient et assistaient au saint sacrifice de la messe. Celle-ci était suivie d'une courte explication du catéchisme en langue vulgaire. Le catéchisme achevé, les filles s'en retournaient à la maison travailler la laine, et les

garçons allaient à l'école, où on leur apprenait la lecture et les divers métiers qui convenaient aux aptitudes et au goût de chacun, afin de leur donner ainsi les moyens de vivre honnêtement, et de les détourner peu à peu de la barbarie où ils étaient nés, par les avantages d'une civilisation bien entendue, et fondée tout entière sur le christianisme.

Les jours de fête, les offices étaient célébrés avec autant de pompe et de solennité que le permettaient les modiques ressources dont on pouvait disposer. Et comme la musique faisait une impression très-vive sur l'esprit des indigènes, et les portait à la piété, les jésuites, se proportionnant en cela à leurs dispositions, se servaient de ce moyen afin d'élever leurs ames vers Dieu. Ils avaient composé pour cela des chants où étaient exposés les principaux mystères de la foi, et dont l'onction pouvait toucher les cœurs, et les exciter à la piété. Ces cantiques étaient chantés les jours de fête, et ces chants ajoutaient à la solennité des offices. Vers le soir, au signal de la cloche, les garçons et les filles se rendaient de nouveau au temple, dans le même ordre et sur deux rangs, pour

assister une seconde fois au catéchisme ; après quoi ils se rendaient en chantant alternativement à une croix peu éloignée de l'église, et là ils priaient à genoux pour les ames du purgatoire, et retournaient ensuite chez eux. C'est par ces moyens que les religieux de la Compagnie de Jésus formaient à la religion les enfants des indigènes. Ils réservaient pour cet âge leurs soins les plus tendres et les plus assidus, sachant bien que l'esprit et le cœur n'ayant point encore été gâtés par le vice, sont bien mieux disposés à recevoir les semences de la vertu, et que les bonnes habitudes se prennent alors bien plus facilement.

Quoique les hommes d'un âge mûr donnassent moins d'ouverture au zèle des missionnaires, et qu'il fût moins aisé de leur faire quitter le genre de vie auquel ils avaient été accoutumés dès leur enfance, cependant les efforts des jésuites ne tardèrent pas à triompher de leur cœur ; et au bout de peu de temps, ces pauvres gens habitués à la vie sauvage, devenaient des hommes nouveaux, déposaient leur férocité native, et revêtaient la douceur et l'humanité du chrétien. Chaque jour, avant de se

rendre à leurs travaux, soit aux champs, soit dans les divers ateliers, ils venaient à l'église assister au saint sacrifice. Ils ne manquaient jamais de se confesser tous les mois, gardaient la paix entre eux, avaient un profond respect pour leurs maîtres dans la foi, et une tendre dévotion pour le sacrement de l'Eucharistie et pour la sainte Vierge. C'était une chose admirable de les voir, pendant la semaine sainte, passer les jours dans le recueillement, la prière, les larmes et les exercices de piété. La componction qui paraissait sur leurs traits, les châtiments qu'ils exerçaient sur leur corps, montraient combien ils sentaient profondément les mystères qu'on célébrait en ces jours bénis, et le désir qu'ils avaient d'en recueillir tous les fruits. Les jours de fête, surtout ceux qui étaient consacrés à la sainte Vierge, étaient célébrés avec une grande solennité. Une foule compacte remplissait les temples, et assistait avec une piété édifiante aux offices. Aussi les Portugais confessaient-ils hautement que les jésuites avaient fait revivre parmi les Brésiliens la ferveur, l'innocence, la pureté et la piété des premiers fidèles.

C'est ainsi que l'Eglise et ses ministres, dépositaires de la véritable civilisation, s'entendent à en semer les germes parmi les populations les plus sauvages, faisant d'elles des hommes, à mesure qu'ils en font des chrétiens. Que l'on compare ces résultats avec ceux dont se vante la fausse philosophie, qui croit pouvoir suppléer la religion. Tous les efforts, qui ont été tentés sous ce rapport, en dehors du christianisme, n'ont abouti qu'à corrompre davantage les populations sauvages, en ajoutant chez elles aux vices de la barbarie les vices plus raffinés encore et plus profonds de la fausse civilisation. Dieu semble avoir choisi l'Amérique comme un théâtre, où le monde entier peut voir la variété des moyens dont l'Eglise et les sectes séparées d'elle se servent pour civiliser les peuples conquis. Le nord a été conquis par le protestantisme, et le midi par des peuples catholiques. Dans le nord, les populations indigènes ont disparu, repoussées d'abord par la force sur des territoires étrangers, puis anéanties par le glaive, et plus encore par l'eau-de-vie, ce feu brûlant, comme elles l'appelaient dans leur naïf langage, que les Anglo-Saxons leur administraient, avec le

dessein perfide et exécrable de les corrompre d'abord, et de les faire mourir peu à peu.

Le Canada seul offre une différence sous ce rapport, et le Canada a été conquis par un peuple catholique. Les mêmes effets s'y sont produits que dans l'Amérique méridionale, où la population indigène et le peuple conquérant ont fini par s'amalgamer et par former une seule nation (1). Sans doute des abus criants ont souillé la conquête de cette partie de l'Amérique; mais ces abus, fruit de la cupidité, de l'avarice, et des autres passions mauvaises du cœur humain, loin d'avoir été approuvés par l'Eglise, ont été condamnés par elle, avec une énergie que l'histoire n'a pu s'empêcher de reconnaître. Plus d'une fois même ses ministres, emportés par leur zèle, et par une indignation bien légitime dans sa source, ont dépassé les bornes de la prudence, et ont dû être rappelés

(1) On peut consulter à ce sujet l'ouvrage du docteur Julius, écrit en allemand sous le titre de: *Etat moral de l'Amérique du Nord*. Leipzig, chez Brockans, 1839; et un article de la Revue des deux mondes sur ce livre, par M. Ch. Sainte-Foi, dans le numéro du 15 juin 1839.

par leurs supérieurs à une conduite plus sage et plus mesurée.

Jean, comme nous l'avons dit, suivit exactement les règles tracées par la Compagnie pour l'administration des villages confiés à ses soins. Mais sa piété, sa modestie, l'éclat de ses vertus, firent plus que tout le reste pour la conversion des infidèles, tant il est vrai que le cœur est plus facilement gagné par la sainteté que par la doctrine et la science, et que la vie du missionnaire est le livre le plus éloquent et le plus efficace pour convertir ceux qu'il prêche.

CHAPITRE V.

Jean achève ses études littéraires à Rio Janeiro. — Il reçoit les ordres sacrés à Bahia.

Jean n'avait pas encore achevé ses études littéraires. Pendant le temps qu'il avait passé au collége de Fernambouc, avant d'entrer dans la Compagnie, il s'était moins occupé d'orner son esprit par l'étude des lettres que d'acquérir les vertus chrétiennes, et de s'y perfectionner, sachant bien qu'aux yeux de Dieu la vertu l'emporte de beaucoup sur la science. Ce n'est pas toutefois qu'il méprisât celle-ci : mais il ne l'estimait qu'autant qu'elle pouvait être un moyen pour lui de glorifier Dieu, et de lui gagner des ames. Le provincial du Brésil, connaissant tout le parti que l'on pouvait tirer du jeune

novice, résolut de l'envoyer à Rio Janeiro, pour qu'il pût, en y achevant ses études, ajouter aux autres qualités qui le distinguaient déjà, la science qui relève si bien le mérite du prêtre, et sans laquelle il ne saurait d'ailleurs exercer convenablement le ministère qui lui a été confié. Il devait en même temps étudier la morale, afin de se préparer à diriger les consciences.

A peine fut-il arrivé au collége de Rio Janeiro, que se conformant aux intentions de ses supérieurs, il se livra à l'étude avec un zèle et une constance merveilleuse. Mais comme il avait appris de l'Apôtre que la science, quand elle est seule, enfle l'esprit, et que c'est la charité qui édifie, il s'appliquait à rapporter à Dieu tous ses travaux ; et il ne changea rien à sa manière de vivre, continuant, comme par le passé, ses austérités et ses prières. Ses condisciples le regardaient moins comme un compagnon que comme un maître, tant il se distinguait entre eux par la vivacité de son esprit, par la facilité avec laquelle il profitait des leçons de ses professeurs, mais bien plus encore par une rare modestie, et la pratique de toutes les vertus.

Aussi le considéraient-ils comme un modèle qu'il suffisait de regarder, pour se sentir porté au bien. L'ascendant qu'il exerçait sur eux était tel, qu'ils ne faisaient point difficulté de lui ouvrir leur conscience, et de lui exposer leurs doutes. Ainsi, pendant qu'il profitait pour lui de ses études, et des leçons de ses maîtres, les autres profitaient de ses exemples, et des sages conseils qu'il savait si bien leur donner à l'occasion : et pendant qu'ils apprenaient les règles de la morale et de la vie chrétienne, ils en avaient sous les yeux un exemplaire parfait dans la personne du jeune Almeida.

Lorsqu'il eut achevé ses études, ses supérieurs jugèrent qu'il était temps de l'admettre aux ordres sacrés : ils l'envoyèrent donc à Bahia, où résidait l'évêque du Brésil. Ce siége était alors occupé par Constantin Barradas, homme d'une grande doctrine, et d'une vertu plus grande encore. Les rois d'Espagne et de Portugal s'appliquèrent en effet à choisir, soit comme évêques, soit comme missionnaires, pour leurs colonies américaines, des sujets aussi distingués par leurs connaissances que par leur piété ; et c'est un témoignage que ne peuvent

s'empêcher de leur rendre les écrivains protestants eux-mêmes. Aussi, loin de participer aux vexations et aux injustices que la conquête entraîne presque toujours après elle, ces prélats et leur clergé s'y opposèrent avec une vigueur et un zèle apostoliques; et s'ils ne purent réprimer les excès que la religion condamne, ils cherchèrent du moins à les atténuer, et à rappeler les conquérants à des sentiments plus chrétiens.

Jean, après avoir reçu le sous-diaconat et le diaconat, fut enfin élevé au sacerdoce. Comprenant la sublimité des fonctions qui allaient lui être confiées, et la grande responsabilité qui allait peser sur lui, il s'était préparé longtemps à l'ordination par une prière presque continuelle, et par une retraite absolue, afin de s'unir plus intimement à Dieu, et d'écouter avec plus d'attention ce que le Seigneur voudrait bien lui dire au fond de son ame. Tout le temps qui lui restait, il le consacrait à la lecture des livres saints, et à la contemplation des choses divines. La pensée de la haute dignité qu'il allait recevoir ne le quittait point. D'un côté, son humilité s'en effrayait; mais de l'autre, sa piété attendait

avec une sainte impatience le jour heureux où il pourrait immoler la victime sainte à l'autel, et se dévouer entièrement au salut des ames. Il célébra sa première messe le jour de la Toussaint. C'était en ce même jour, comme nous l'avons vu plus haut, qu'il était entré, quelques années auparavant, dans la Compagnie de Jésus; et il était heureux de pouvoir renouveler à Dieu le sacrifice entier de sa personne, au moment où il offrait pour la première fois notre Seigneur Jésus-Christ en sacrifice à son père. On ne saurait dire avec quelle ferveur, avec quelle joie et quelle abondance de larmes il dit cette première messe, que rendaient plus solennelle encore, et les ornements qui décoraient le temple, et la multitude des fidèles qui le remplissaient.

Avec le sacerdoce, Jean reçut une nouvelle effusion de l'esprit de Dieu, et un zèle plus brûlant pour le salut des ames. Poussé par la charité du Christ, il résolut de retourner au Saint-Esprit, afin de poursuivre les travaux apostoliques qu'il avait entrepris dans les villages voisins, et de gagner de nouvelles conquêtes au Seigneur. Ses supérieurs

n'eurent pas de peine à se rendre à ses pieux désirs, et furent heureux, en lui ménageant l'occasion d'exercer son zèle, d'étendre ainsi le royaume du Christ. Ils l'avaient d'ailleurs toujours destiné à l'œuvre des missions ; et c'était pour rendre son ministère plus fructueux qu'ils l'avaient envoyé à Bahia achever ses études, et recevoir le sacerdoce. Jean, se multipliant pour ainsi dire, fit à lui seul ce qu'auraient pu faire à peine plusieurs prêtres ensemble ; et n'écoutant que son ardeur, il se mit à parcourir les forêts et les villages, courant comme le bon pasteur, à la recherche de la brebis égarée, la rapportant sur ses épaules au bercail, l'entourant de ses soins paternels, et s'efforçant, par tous les moyens que lui suggérait son zèle, de développer en ceux qu'il avait convertis les germes de salut qu'y avait déposés la grâce.

Les dimanches et les jours de fêtes, il prêchait en langue brésilienne, expliquant aux enfants et aux ignorants le symbole des apôtres ; il lavait dans les eaux du baptême les enfants et les adultes qui embrassaient la foi, administrait le sacrement de Mariage, réconciliait les ennemis, et rétablissait

la paix et la concorde partout où il en était besoin. Il s'appliquait surtout à cultiver l'ame des enfants, et à les affermir dans la foi, comprenant bien que c'est d'eux principalement que dépend l'avenir des populations, et que c'est dans l'enfance que le cœur, docile et simple encore, peut recevoir plus facilement et avec plus de fruit les impressions salutaires de la grâce.

Non content de procurer le salut des ames, il veillait encore, avec la bonté d'une mère, aux besoins et aux intérêts corporels de ses chers sauvages, fournissant des remèdes aux malades, procurant aux indigents les choses nécessaires à la vie, consolant les affligés, prenant soin des veuves et des orphelins, et soulageant leurs misères par les aumônes abondantes qu'il savait si bien tirer des maisons riches. Car il était bien éloquent quand il plaidait la cause des pauvres; et nul ne pouvait lui résister, tant il savait bien toucher le cœur de ceux auxquels il s'adressait. Son zèle et ses vertus le rendirent également cher aux grands et aux petits; tous l'aimaient comme un père, et l'honoraient comme un saint.

Il passa ainsi plus de deux ans dans les exercices d'un apostolat pénible et fatigant ; et le profit qu'il en retira pour son propre bien ne fut pas moindre que celui qu'il procura aux autres. Car Dieu se montra généreux à son égard, et à mesure que le saint missionnaire se dépensait lui-même pour les intérêts spirituels du prochain, Dieu, dont il se proposait toujours la gloire, se communiquait plus intimement à lui, et le remplissait plus abondamment de son esprit. Au milieu de ses immenses travaux, loin de ménager son corps, il le considéra toujours comme un ennemi dont il fallait se défier, et il le traita toujours sévèrement. Sa couche était la terre nue ; les aliments les plus grossiers étaient sa nourriture ordinaire : deux fois par jour, il châtiait sa chair par une rude discipline, et en réprimait les mouvements par un cilice de fer. Il passait souvent trois jours sans manger : souvent aussi il jeûnait toute la semaine, excepté le dimanche qu'il célébrait avec une grande dévotion. Son ame, ainsi purifiée et détachée pour ainsi dire du corps, s'élevait avec une merveilleuse facilité, dans la prière, vers Dieu, unique objet de ses pensées et de son amour. Il ne perdait jamais sa sainte présence, au milieu

une merveilleuse facilité dans la prière vers Dieu, unique objet de ses pensées et de son amour. Il ne perdait jamais sa sainte présence, au milieu même des occupations qui semblaient devoir le plus l'en distraire.

Forcé par l'ordre de ses supérieurs de quitter ces populations qu'il avait évangélisées, et qui lui étaient devenues si chères, il fut regretté d'elles comme un bon père, et leur laissa la plus haute idée de sa sainteté.

CHAPITRE VI.

Il retourne à Rio-Janeiro, et va de là à Saint-Paul, pour évangéliser les Cariges.

Le père Emmanuel de Lima ayant été chargé en 1607, par le général de la Compagnie, de visiter la province du Brésil, fit revenir de Rio-Janeiro le père Almeida, afin de conférer avec lui de l'état et des besoins du pays. Au bout de cinq mois, il fut envoyé à Saint-Paul, afin de réveiller l'esprit chrétien parmi les habitants de cette ville, et de les porter à la piété. Le père Emmanuel de Lima le chargea ensuite d'aller visiter la maison qu'avait la Compagnie dans la ville de Tous-les-Saints, à l'autre extrémité du Brésil, afin d'y corriger ce qu'il trouverait défectueux, et d'y faire tous les change-

ments qu'il croirait nécessaires. Car quoiqu'il fût jeune encore, ses supérieurs avaient une telle confiance en lui, et une si haute idée de sa prudence, qu'ils ne craignaient pas de lui confier les missions les plus délicates. La Compagnie s'était établie à Tous-les-Saints en 1554, sous le provincialat du père de Nobrega. Le père Joseph Anchieta avait célébré pour la première fois le saint sacrifice dans la nouvelle église du collége, le 25 janvier, jour de la Conversion de saint Paul ; et c'est pour cela que la ville avait reçu le nom de cet apôtre. Car, dans ces siècles de foi, la religion occupait la première place dans la vie, et la préoccupation des intérêts matériels n'avait point encore absorbé l'esprit, au point de lui faire perdre de vue les choses de l'éternité. On aimait alors à placer les villes ou les villages sous la protection de quelque saint ; les conquérants eux-mêmes, oubliant leur propre gloire, aimaient mieux donner le nom d'un saint au pays qu'ils avaient conquis, que de lui donner le leur.

La ville de Saint-Paul était située dans une contrée magnifique : la température y était excellente,

et le sol d'une fécondité prodigieuse. Il produisait des arbres fruitiers en abondance, mais surtout des pins, dont les pommes étaient grosses comme des melons. Les forêts étaient plantées d'arbres, dont les branches entrelacées formaient des berceaux épais, que ne pénétrait jamais la lumière du soleil, et dont le feuillage toujours vert offrait un sûr abri aux bêtes et aux oiseaux de toutes sortes. Les abeilles établissaient leurs ruches dans les fentes des rochers et les troncs des arbres, d'où coulaient çà et là des ruisseaux de miel, qui servaient de nourriture au voyageur épuisé. Le sol était tellement fertile, que le froment qu'on y apporta de Portugal rendit cent pour un, malgré l'imperfection de la culture. La vigne, et les autres arbres fruitiers qu'on y transplanta d'Europe, y réussirent à merveille, et donnèrent des fruits excellents.

Les contrées situées du côté de la mer, et habitées par les Cariges, sont traversées par des montagnes d'une hauteur prodigieuse, et couvertes de forêts qui en rendent les abords impraticables. Lorsqu'en se traînant sur les mains et les pieds,

on est parvenu, après de grands efforts, et des fatigues inouïes, à en gravir les sommets, on aperçoit de toutes parts, au-dessus de sa tête, d'autres montagnes plus hautes encore, qui s'élèvent par degrés, formant un vaste et magnifique amphithéâtre, et dont les cimes sont couronnées d'arbres d'une hauteur prodigieuse. Les vallées étagées sur leurs pentes renferment des prairies toujours vertes, émaillées de fleurs dont la variété réjouit les yeux, et dont les parfums répandent tout autour une atmosphère embaumée. On y trouve des lacs peuplés de poissons, et de larges fleuves dont les eaux donnent au sol une merveilleuse fécondité. Les mines d'or et d'argent y sont nombreuses, et fournirent plus tard au Portugal, et au reste de l'Europe, des métaux précieux en abondance. Parmi les animaux dont le pays est plein, celui qui frappa le plus les Portugais par ses habitudes étranges, fut le paresseux. Il a la taille d'un renard, la tête ronde, la couleur cendrée, et il se meut avec une telle lenteur, qu'il semble plutôt ramper que marcher.

Le pays est habité par des peuplades connues

sous le nom générique de Cariges. Les Portugais, pour les distinguer, leur ont donné des noms différents. Ainsi ils ont appelé Pates celles qui, retranchées dans les montagnes, sont séparées des autres par ces forteresses naturelles. Près d'elles sont les Aabac, peuple barbare et féroce, ennemi non-seulement des chrétiens et des Portugais, mais du genre humain tout entier, livré à la crapule, à la débauche et au brigandage. La partie plus avancée dans les terres est occupée par une autre tribu, d'un naturel plus doux et d'un esprit plus ouvert.

Le reste du pays est habité par d'autres peuplades qu'il est inutile d'énumérer ici. Elles ne sont ni moins barbares ni moins féroces que les Aabac. La chair humaine est l'aliment qu'elles préfèrent, et pour se le procurer, elles engraissent des hommes, qu'elles mangent ensuite dans des festins joyeux, où elles s'enivrent avec une espèce de vin artificiel, qui, en leur ôtant tout à fait la raison, augmente encore leur cruauté naturelle. C'est dans ces contrées, et de la main de ces barbares que reçurent la palme du martyre Pierre Correa et

Jean de Sousa, de la Compagnie de Jésus, lesquels furent percés de flèches par ces barbares, en 1554.

Les supérieurs de la province du Brésil songeaient déjà depuis longtemps à envoyer des missionnaires chez les Cariges qui habitent dans l'intérieur des terres. Les rapports de commerce et de bonne amitié qui existaient entre ces peuples et les Portugais, leur faisaient espérer que l'Evangile trouverait chez eux un accès plus facile. Leur caractère plus doux et leurs dispositions semblaient justifier cette espérance. Mais d'autres travaux plus pressés avaient appelé ailleurs leur attention et leur zèle. Emmanuel de Lima ayant été nommé visiteur du Brésil, ce projet fut repris ; et après de mûres délibérations, il fut résolu qu'on enverrait quelques religieux de la Compagnie pour évangéliser ces barbares. Un grand nombre se présentèrent, ambitionnant un ministère qui leur promettait, sinon la palme du martyre, du moins la gloire de souffrir beaucoup pour le nom de Jésus-Christ. Deux, plus heureux que les autres, furent choisis : à savoir, Jean d'Almeida dont nous

écrivons la vie, et Alphonse Gage, homme d'une grande expérience, et connaissant très-bien la langue du Brésil.

Au Brésil, les religieux de la Compagnie avaient coutume d'aller à pied dans leurs voyages de terre. Ils marchaient un bâton à la main, se contentant d'un léger bagage, et pratiquant en tout la pauvreté de Jésus-Christ. Ils étaient accompagnés de quelques indigènes, qu'ils prenaient dans les villages déjà convertis, et qui leur étaient d'un grand secours dans leurs missions. Comme ils étaient en effet très-habiles à la chasse et à la pêche, ils faisaient vivre les missionnaires du gibier qu'ils trouvaient en abondance dans les forêts et les fleuves de ces contrées. Puis, lorsqu'on était arrivé au terme du voyage, les missionnaires envoyaient devant eux ces indigènes, afin de prévenir en leur faveur les peuples qu'ils venaient convertir. Ils cherchaient ensuite à gagner leur bienveillance par de petits présents, capables de flatter leur goût ou d'exciter leur curiosité. Lorsqu'ils étaient parvenus à adoucir un peu leur naturel sauvage, ils saisissaient la première occasion favorable pour

toucher quelque chose des mystères de la foi, s'efforçant de les mettre à la portée de ces esprits grossiers et incultes, par des comparaisons familières, et les amenant ainsi peu à peu à demander le Baptême.

C'était une chose merveilleuse, de voir ces hommes, savants dans la théologie, éloquents, distingués dans leurs manières, appartenant pour la plupart à des familles riches ou honorables, et ayant été élevés délicatement, oublier leur science, leur éloquence et les habitudes de toute leur vie, pour se faire petits et simples comme ceux qu'ils allaient évangéliser. Ou pour mieux dire, c'était chez eux le suprême effort de l'éloquence et de la vertu, de savoir se rapetisser assez pour se mettre en quelque sorte au niveau des esprits grossiers qu'ils voulaient persuader. La science humaine n'aurait point suffi à une telle tâche : il fallait que Dieu intervînt, et répandît dans le cœur de ces hommes admirables une science supérieure et divine, que lui seul peut donner, et qui seule aussi peut opérer de telles merveilles.

Lorsqu'ils avaient imbu ces peuples barbares des premiers éléments de la foi, et qu'ils leur avaient inspiré le désir de devenir chrétiens, ils cherchaient aussitôt à les initier peu à peu aux habitudes de la civilisation ; suivant en cela la marche commandée par l'expérience et la raison, qui nous apprennent l'une et l'autre que le christianisme seul peut civiliser un peuple, et que, pour le tirer de la barbarie où il est enseveli, il faut commencer d'abord par l'arracher aux ténèbres de l'idolâtrie, sans quoi l'on s'expose à ajouter aux vices de l'état sauvage ceux d'une civilisation fausse et orgueilleuse. Enfin, après avoir fait de ces barbares des chrétiens et des hommes, ils les décidaient à venir se fixer sur le bord de la mer, pour y établir des villages, où ils pouvaient se former plus facilement à la vie chrétienne, sous la direction des religieux de la Compagnie.

C'est dans cette pensée que Jean et Alphonse entreprirent leur voyage. Il était long, difficile et semé de dangers : car ils étaient exposés à chaque instant à être pris par les barbares ; et une fois entre leurs mains, ils ne pouvaient se dissimuler

le sort qui leur était réservé. Ils arrivèrent toutefois sans accident au terme de leur course ; et sans même se donner le temps de se reposer un peu de leurs fatigues, ils se mirent aussitôt à annoncer l'Evangile. Dieu donnant efficacité à leurs travaux et à leur zèle, ils ne tardèrent pas à produire de grands fruits. Un nombre considérable de païens, de tout âge et de tout sexe, touchés de la grâce, se rangèrent autour des deux missionnaires, dont la sainte vie et les admirables vertus étaient pour eux une prédication plus éloquente que toutes leurs paroles. Lorsqu'ils eurent converti à la foi le principal village, Jean chercha plus loin d'autres conquêtes. Par ses manières douces et affables, il sut s'insinuer dans l'esprit de ces sauvages, et en amener un grand nombre à la vraie religion. Il eut la consolation d'ouvrir le ciel à beaucoup d'enfants, qui moururent après avoir reçu le Baptême. Partout où il allait, il gagnait des ames à Jésus-Christ ; il lui suffisait en quelque sorte de se présenter, pour inspirer à ces peuples la confiance et le respect. Puis, passant bientôt à l'admiration, ils se plaçaient sans résistance sous la conduite d'un homme, qui leur montrait des vertus auxquelles

ils n'étaient point accoutumés, et dont ils ne connaissaient pas même le nom.

Le démon ne pouvait voir sans dépit tant d'ames lui échapper, et le règne de Dieu s'établir dans ces contrées soumises depuis si longtemps à sa domination. Il essaya donc de mettre obstacle à ce mouvement qui entraînait les populations, et menaçait de les soustraire à son empire. Pour cela, il souffla le feu de la discorde et de la guerre parmi les Aabac, ennemis du nom chrétien, comme nous l'avons dit plus haut, et que leur férocité naturelle disposait à écouter ses perfides suggestions. Ces barbares entrèrent à main armée sur les terres des chrétiens, qu'ils trouvèrent sans défense. Ceux-ci, surpris par cette attaque imprévue, furent plongés dans une étrange consternation. Les uns cherchèrent à se soustraire par la fuite à la fureur de leurs ennemis; les autres, ne sachant quel parti prendre en cette cruelle extrêmité, passaient d'une résolution à l'autre; un grand nombre, arrêtés dans leur fuite par les barbares, périrent percés de flèches. Les femmes augmentaient encore le désordre et la confusion par leurs cris et leur

terreur. Au milieu de l'effroi général, Jean garda la constance et la fermeté de son esprit. Inaccessible à la crainte, il semblait, à le voir, qu'on eût non à se défendre contre des ennemis, mais à recevoir des amis et des alliés. Comprenant toutefois l'étendue du péril, et craignant pour le salut de ses chers néophytes, il les exhorte à prendre courage et les décide au combat, en leur promettant la victoire. Encouragés par sa parole, et mettant leur confiance en Dieu seul, ils se précipitent avec impétuosité contre l'ennemi. Jean lui-même marche à leur tête, portant l'étendard sacré de la croix. Sans autres armes que sa foi, il se jette au milieu de la mêlée; et frappant l'ennemi d'une terreur surnaturelle, il le force à prendre la fuite avec des pertes considérables, tandis que les Cariges n'eurent à pleurer qu'un petit nombre des leurs.

Mais la joie que causa au cœur du saint missionnaire la victoire qu'il venait d'obtenir de Dieu fut troublée par le spectacle déchirant qui s'offrit à lui, lorsqu'il vit le sol jonché de cadavres d'enfants que les Aabac avaient percés de leurs flèches, afin d'exterminer jusque dans sa racine la chré-

tienté naissante. Ces enfants, il est vrai, avaient été tués en haine de la foi, et il y avait lieu d'espérer que leurs ames régénérées par ce baptême de sang, étaient entrées aussitôt en possession de la bienheureuse immortalité. Ce n'était toutefois qu'une espérance, qui était contrebalancée dans le cœur du saint apôtre, par la crainte que ces enfants étant morts sans baptême, ne fussent privés pour toujours de la vue de Dieu. Sa foi et sa charité, ranimées à ce spectacle, lui inspirèrent la pensée de demander à Dieu un miracle pour procurer à ces tendres victimes la grâce du baptême. Il se mit donc en prières, et ne cessa de prier jusqu'à ce qu'il eût reçu l'assurance qu'il était exaucé. Prenant alors entre ses bras les corps de ces enfants, il les pressa sur son cœur, comme pour rallumer en eux l'étincelle de la vie. Or, par un prodige, sans exemple jusqu'ici dans l'histoire de l'Eglise, tous ces enfants revinrent à l'existence, et le saint missionnaire leur administra à tous le baptême, et leur ouvrit ainsi l'entrée du ciel; car tous moururent, aussitôt après avoir été régénérés, et ce furent là les prémices pour le ciel de cette chrétienté qu'il avait fondée par ses travaux et ses

sueurs. Ce miracle ne serait pas croyable, s'il n'était attesté sur la foi du serment, par des témoins oculaires, dont l'autorité est au-dessus de tout soupçon. Il accrut singulièrement, comme on le pense bien, le crédit et l'autorité de Jean, non seulement auprès des fidèles, mais encore auprès des païens, qui ne purent s'empêcher de reconnaître en lui un envoyé de Dieu, à qui la nature et la mort obéissaient avec docilité ; aussi n'eut-il pas de peine à décider les Cariges à quitter leur pays, pour aller se joindre à la colonie portugaise la plus voisine.

CHAPITRE VII.

Il revient à Saint-Paul avec les néophytes. — Prodige opéré pendant la route.

Les néophytes ayant résolu d'aller s'établir à Saint-Paul, afin de mener une vie plus tranquille, sous la protection des Portugais, et d'y pratiquer en toute liberté leur religion, sous la direction des pères de la Compagnie, ils se mirent en route, hommes, femmes et enfants, sous la conduite de Jean. Mais comme ils avaient à parcourir des pays exposés aux incursions des païens, ils gardèrent un certain ordre pendant le chemin, formant comme une armée toujours sur ses gardes, et prête à se défendre, si on l'attaquait. Ce voyage leur coûta des peines et des fatigues infinies : car il leur fallut

d'abord traverser des forêts qu'aucun pied humain ne semblait avoir foulées, et dont les arbres, mêlant ensemble leurs branches touffues, opposaient à leur marche des obstacles continuels. Puis, une fois délivrés de ces difficultés, ils eurent à essuyer des fatigues plus grandes encore, en gravissant des montagnes hautes et escarpées, dont le sol semblait fuir sous leurs pieds, et où le moindre faux pas pouvait les précipiter dans des abîmes. Ils arrivèrent enfin, après bien des peines et des dangers, dans une vallée délicieuse, émaillée de fleurs et d'herbes odoriférantes. A partir de là, la route qui conduisait à Saint-Paul était douce et facile. Séduit par la beauté et la commodité du lieu, Jean eut la pensée de célébrer en cet endroit le saint sacrifice de la messe. Ses compagnons dressèrent à la hâte un autel, et jonchèrent le sol de fleurs, de feuilles et de branches d'arbres, seul ornement qu'ils pussent se procurer en ces lieux, pour faire honneur au Dieu qui voulait bien y descendre. Le firmament était comme la voûte du temple où allait s'immoler la sainte victime, et les montagnes qui encadraient la vallée en étaient comme les murs et les piliers. Les splendeurs de

la nature s'ajoutant aux merveilles de la grâce, excitaient la ferveur parmi les assistants ; et tous, prosternés avec dévotion au pied de l'autel champêtre, priaient comme des anges, les yeux fixés sur le saint missionnaire. Lorsque après la consécration il éleva l'hostie sans tache entre le ciel et la terre, la nature sembla vouloir aussi à sa manière prendre part à cette auguste solennité, et témoigner sa reconnaissance et sa joie, pour l'honneur insigne qu'elle recevait de la présence de son créateur. On vit les fleurs et les feuilles dont le sol était jonché tressaillir et se mouvoir, et les branches d'arbres s'agiter avec un doux frémissement, rendant ainsi témoignage à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et à l'éminente sainteté du prêtre qui le faisait descendre sur l'autel. Ce miracle, semblable à un autre du même genre, que nous avons raconté dans la vie du père Anchieta, eut pour témoins, toute la foule qui assistait au saint sacrifice. On peut juger de l'effet qu'il dut produire sur ces ames, à peine initiées aux mystères de la foi, et qui y voyaient une si éclatante confirmation de la vérité qu'ils venaient d'embrasser. Le premier sentiment qu'ils éprouvè-

rent fut une stupéfaction profonde ; mais bientôt la reconnaissance, l'amour, la joie remplirent leur cœur, et dominèrent toutes les autres impressions. Aussi, dans un saint transport d'allégresse, firent-ils éclater leur reconnaissance pour Dieu, qui récompensait si généreusement leurs premiers efforts, et leur rendait plus facile par ce prodige la foi aux mystères du christianisme.

Ils résolurent de passer quelques jours en ce lieu, où ils avaient reçu des marques si visibles de la protection divine. Ils avaient besoin d'ailleurs de réparer leurs forces épuisées ; et la beauté du spectacle que la nature offrait à leurs yeux reposait doucement leur ame des pénibles émotions qu'ils avaient éprouvées pendant leur voyage. Non loin de là était une forêt, où ils pouvaient trouver du gibier en abondance. Afin de le forcer à sortir, ils mirent le feu au bois, et placèrent aux quatre coins des chasseurs habiles ; de sorte que, à mesure que le gibier chassé par les flammes sortait de la forêt, il tombait sous leurs coups, sans qu'ils courussent aucun danger. Mais le feu, poussé par le vent, s'étendit plus loin qu'ils ne l'avaient voulu,

et gagnant de proche en proche les arbres de la forêt, il arriva jusqu'au camp, dont il dévora en un instant les tentes de feuillage. Mais ici encore un nouveau miracle vint augmenter leur foi, et confirmer en eux la haute idée qu'ils avaient déjà de la sainteté de leur guide. Les flammes, après avoir tout dévoré, rencontrant le bréviaire du père Almeida, s'arrêtèrent devant lui, comme frappées de respect et de crainte. Puis, formant un grand arc de feu, elles jouèrent pendant quelque temps au-dessus de lui, tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant, prenant mille formes plus gracieuses les unes que les autres, sans jamais le toucher, de sorte qu'elles le laissèrent parfaitement intact, au grand étonnement de la foule, qui vit dans ce prodige un double témoignage rendu à la sainteté de Jean, et à celle des prières contenues dans le livre si miraculeusement préservé.

Jean, après trois mois d'un voyage pénible, arriva enfin avec ses néophytes à Saint-Paul, épuisé par la fatigue, la chaleur et la faim. Il était à peine reconnaissable, pour ceux-mêmes qui l'avaient connu le plus intimement. Mais son ame

généreuse, soutenue d'ailleurs par la force d'en haut, était tellement maîtresse du corps, qu'elle en dominait avec un merveilleux empire toutes les impressions. Ses traits, empreints d'une douce sérénité et d'une joie toute céleste, disaient assez qu'il comptait pour peu de chose les fatigues et les souffrances endurées pour Jésus-Christ, et que le bonheur de lui avoir gagné de nouvelles conquêtes, lui faisait oublier tout le reste.

Cet homme infatigable, brûlant du désir continuel d'étendre le royaume de Dieu, et de se consumer à son service, ne pouvait souffrir le repos. A peine arrivé à Saint-Paul, il s'occupa aussitôt de procurer à ses chers néophytes un séjour où ils pussent se fixer, et se procurer les choses nécessaires à la vie. Il alla donc trouver les Portugais les plus considérables par leurs richesses et leur position, et les pria d'assigner à la nouvelle colonie des terres qu'elle put cultiver; leur représentant qu'ils pourraient de cette manière s'attacher ces braves gens, leur faire oublier leurs habitudes sauvages, les initier peu à peu à la civilisation chrétienne, et s'en faire des amis, qui

leur serviraient à l'occasion, et contribueraient à défendre le pays contre les barbares. Il obtint des Portugais au delà de ses espérances. Les néophytes s'établirent donc dans les campagnes autour de Saint-Paul. On leur y distribua des terres qu'ils défrichèrent et plantèrent, menant une vie simple et laborieuse, heureux de leur nouvelle position, et du tendre intérêt que leur portait le père Almeida. Celui-ci, en effet, pendant qu'ils cultivaient le sol, s'appliquait à cultiver leur ame, et à les former aux habitudes de la vie chrétienne. Il était pour eux un père, un conseiller, un ami. Rien de ce qui les concernait ne lui était étranger; il veillait avec une sollicitude paternelle à tous leurs besoins spirituels et corporels, s'efforçant de développer en eux, et de faire fructifier la divine semence que la grâce y avait déposée.

CHAPITRE VIII.

Jean se charge du soin de quatre villages en même temps.

Nous avons dit plus haut, et le lecteur a pu voir par le chapitre précédent, que les missionnaires de la Compagnie de Jésus au Brésil s'efforçaient d'attirer vers les contrées voisines de la mer, et situées près des villes occupées par les Portugais, les sauvages qu'ils avaient convertis à la foi, ou auxquels ils avaient inspiré du moins le désir de se faire chrétiens. Les laisser en effet dans leurs forêts ou sur leurs montagnes, au milieu de populations païennes et féroces, qui n'auraient pas manqué de voir d'un œil jaloux leur conversion, c'eût été les exposer à l'apostasie, ou les livrer à

la vengeance de leurs cruels voisins. La prudence humaine et divine conseillait donc aux missionnaires la marche qu'ils avaient adoptée. La religion seule, nous l'avons dit bien des fois, peut civiliser les peuples barbares. Car par ce mot de civilisation, nous n'entendons pas seulement le progrès matériel d'une nation, mais encore son développement intellectuel et moral, sa fidélité aux principes qui seuls peuvent maintenir l'ordre parmi les hommes, et donner à leurs relations réciproques une garantie solide et durable. Il était donc indispensable que le soin de civiliser les néophytes du Brésil fût confié à des personnes religieuses, capables de comprendre la sainteté de leur mission, et d'en accomplir exactement les devoirs. Or, il était difficile de trouver ces conditions parmi les Portugais qui se trouvaient au Brésil. La plupart, en effet, y étaient venus, soit pour y chercher fortune, soit pour y exercer quelques fonctions civiles et militaires. Ces hommes, quel que fût d'ailleurs leur zèle pour la foi, et leur loyauté, n'avaient ni le loisir ni les qualités nécessaires pour se vouer à la mission pénible et délicate de former les Indiens aux vertus chrétiennes. Et lors même qu'ils s'en seraient

senti le désir, leur parole et leurs efforts n'auraient point eu cette onction ni cette efficacité que donne au ministère du prêtre le caractère sacré dont il est revêtu.

L'histoire constate, et l'expérience de nos jours démontre que le prêtre seul sait parler aux enfants et aux barbares ; que lui seul peut exercer sur eux une action profonde et durable. Dans un pays conquis par la force, l'officier public parle au nom du gouvernement dont il est le fonctionnaire ; et les habitants voient toujours en lui le représentant de ceux qui les ont subjugués. Quelque bienveillance qu'il apporte dans ses rapports avec eux, il ne peut leur faire oublier ce caractère qui met entre eux et lui une barrière infranchissable. Le prêtre, au contraire, étranger par ses fonctions aux intérêts de la terre, et ne s'occupant de ceux-ci qu'autant qu'ils ont quelque rapport avec ceux du ciel, unique objet de ses préoccupations, n'éveille point parmi eux ces soupçons, ces craintes et ces défiances. Il apparaît au milieu d'eux comme un ange de paix, uniquement occupé du soin de les rendre heureux, et de guérir les blessu-

res que la guerre et la conquête ont faites. Le spectacle de leurs vertus, de leur dévouement, de leur abnégation est d'ailleurs une prédication continuelle, que les esprits les plus simples comprennent, et qui exerce sur les volontés les plus opiniâtres une puissance irrésistible. Il fallait donc, après la conquête matérielle du pays, pour en civiliser les habitants, et les rattacher à la métropole, confier à des religieux et à des prêtres, à des hommes sur le dévouement desquels on pût compter, leur éducation intellectuelle et morale. Personne ne pouvait mieux que les pères de la Compagnie de Jésus, remplir cette tâche délicate et difficile. Le gouvernement portugais le comprit : il sut s'affranchir de ces préjugés, trop communs parmi ceux qui gouvernent, et qui leur font considérer l'Eglise comme une puissance ambitieuse, dont il faut prévenir les empiètements. Il ne crut point déroger à sa dignité, en confessant son impuissance, et en remettant au clergé une tâche qu'il se jugeait incapable de remplir. Le soin de ses intérêts bien entendus lui fit comprendre tout le parti qu'il pourrait tirer de cette coopération salutaire ; et dans cette circonstance, les

obstacles vinrent non de l'état, mais de ceux dont il réclamait l'assistance.

Les pères de la Compagnie de Jésus, en effet, crurent devoir refuser d'abord les fonctions du ministère pastoral. Elles leur parurent incompatibles avec l'esprit de leurs constitutions. Cependant, l'amour du bien et le zèle du salut des ames firent taire leurs répugnances, et cédant aux instances des évêques du Brésil et des rois de Portugal, ils consentirent à accepter les propositions qu'on leur faisait. Mais ils voulurent auparavant consulter le saint-siége, et en obtenir la dispense qu'ils jugeaient nécessaire.

Le père Almeida eut pour sa part la direction de quatre villages considérables. Son zèle, et la soif du salut des ames dont il était dévoré, trouvèrent ici un aliment; et il se dévoua à ces fonctions avec une abnégation vraiment admirable. Il visitait souvent les populations confiées à ses soins, marchant pieds nus, et donnant partout l'exemple de la pauvreté et de la mortification chrétiennes. Il baptisait les enfants, leur enseignait le caté-

chisme, expliquait aux ignorants les vérités principales de notre foi, consolait les affligés et les malades, assistait les mourants, et ensevelissait les morts. Les dimanches et les jours de fêtes, il était obligé de célébrer plusieurs fois la messe dans le même jour; afin que tous les néophytes pussent y assister, ce qu'ils n'auraient pu faire autrement, à cause de la distance des lieux qui les séparait. Emporté par son zèle, il oubliait la nourriture et le sommeil; et l'on aurait pu croire, à le voir, qu'il puisait dans les fonctions de son ministère une force surnaturelle, qui soutenait invisiblement son corps, malgré les privations auxquelles il le soumettait. Il s'efforçait surtout d'inspirer aux autres l'amour de la vertu, en leur en offrant l'exemple dans sa personne, et s'appliquait à ne donner à personne aucun sujet de se plaindre de lui. Aussi les néophytes le regardaient-ils comme un père, ou plutôt comme un homme descendu du ciel; et quand il venait les visiter, ils se prosternaient à terre pour le recevoir, afin de lui témoigner par ces démonstrations le respect qu'ils avaient pour lui. Il fit en un mot à Saint-Paul ce qu'il avait fait au Saint-Esprit. La seule différence, c'est que les

villages confiés à ses soins étant plus nombreux et plus peuplés, exigeaient de lui plus de fatigues et de peine. Mais son ame généreuse, au lieu de voir dans cet accroissement de travaux un sujet de plainte et d'affliction, se réjouissait au contraire d'y trouver plus d'occasions d'exercer son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des hommes.

Il ne se laissa point absorber toutefois par les soins du ministère extérieur, au point de négliger la méditation et la prière. Il savait que c'est là que le prêtre doit aller chercher la force dont il a besoin, et l'onction qui rend sa parole efficace. Il savait que plus l'ame est attirée au dehors par les fonctions du ministère extérieur, plus elle doit se replier au dedans, afin de s'unir plus intimement à Dieu. Aussi employait-il à prier tout le temps que lui laissaient ses travaux, et les soins indispensables que réclamait son corps; ou plutôt, on peut dire que sa vie était une prière continuelle, car il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu; et pendant qu'il se livrait à toutes les ardeurs de son zèle, son ame, recueillie en elle-même, conversait encore avec lui.

CHAPITRE IX.

Il retourne à Rio-Janeiro, et entreprend d'aller évangéliser les Patos.

L'an 1617, au moment où le père Almeida était tout occupé du soin de former à la vertu ses chers néophytes, il fut rappelé par ses supérieurs à Rio-Janeiro. Brûlant du désir de procurer à Dieu de nouvelles conquêtes, il ne cessait de lui demander qu'il lui en fournît l'occasion. Elle se présenta bientôt. Le gouverneur de Rio-Janeiro, Salvator Correa de Sa Benavidio, avait demandé peu de temps auparavant à Pierre de Tolet, provincial des jésuites au Brésil, deux religieux de la Compagnie, qui pussent aller évangéliser les Patos. Car il croyait qu'il était du devoir d'un magistrat chrétien de

chercher à soumettre au pouvoir du Christ les peuples dont il était chargé. Le provincial, de son côté, accepta avec empressement la proposition qui lui était faite, trouvant en cette circonstance l'occasion de satisfaire à la fois, et son zèle pour le salut des ames, et le désir qu'il avait d'être agréable au gouverneur. Il choisit pour cette mission Jean d'Almeida, et Jean Fernandez, homme d'une rare vertu et digne d'être le compagnon du premier. La mission qu'on leur offrait était difficile et pleine de dangers : elle exigeait de ceux qui devaient l'entreprendre un courage indomptable, et le mépris de la mort. Mais toutes ces difficultés n'étaient pas au-dessus du zèle et de l'énergie de ces deux grandes ames ; et la perspective du martyre, loin de les effrayer, enflammait leur ardeur, au contraire, et leur rendait plus précieuse encore la mission dont ils étaient chargés. C'était là d'ailleurs ce qu'ils demandaient l'un et l'autre depuis longtemps à Dieu dans leurs prières : la volonté de leur supérieur, en les choisissant de préférence à tant d'autres, venait donc combler tous leurs vœux. Le père Almeida, afin de se préparer à ses nouvelles fonctions, et d'attirer les bénédictions du

ciel sur ses travaux, se sépara entièrement pendant quelques jours de la compagnie des hommes, et vécut dans une retraite absolue, uniquement occupé du soin de purifier son ame par la prière, la contemplation et les pratiques de la pénitence.

Cette conduite nous donne le secret de la force et de la puissance de ces grands hommes, qui n'avaient pour ainsi dire besoin que de paraître au milieu des idolâtres, pour les convertir à la foi. Ils avaient la force de Dieu, et c'est pour cela qu'ils faisaient tant de conquêtes. Entièrement dépouillés d'eux-mêmes, et ne cherchant en tout que la gloire de leur maître, il n'est pas étonnant qu'ils aient produit tant de fruits. Ils faisaient en quelque sorte des miracles pour Dieu, il était bien juste que Dieu en fît pour eux. Il les remplissait de son esprit, parce qu'ils étaient vides d'eux-mêmes. Il les soutenait de sa main, parce qu'ils s'appuyaient uniquement sur lui. Le Père Almeida, après les travaux qu'il avait déjà entrepris, pouvait se croire prêt à en entreprendre de nouveaux. Uni intimement à Dieu, et marchant toujours en sa présence, avait-il besoin de se séparer des hom-

mes, pour vaquer à la prière et à la contemplation, lui dont la vie était une prière et une contemplation habituelle? Mais les saints ont bien d'autres pensées. Plus ils sont éclairés de Dieu, plus ils voient le peu qu'ils sont, et le grand besoin qu'ils ont de lui. Plus ils sont avancés dans la voie de la perfection, mieux ils savent le chemin qu'il leur reste à faire. Oubliant, comme saint Paul, ce qu'ils ont fait déjà, ils s'étendent vers l'avenir, comme s'ils ne faisaient que commencer à travailler pour Dieu.

Les Patos étaient, comme nous l'avons dit plus haut, une peuplade faisant partie de la nation des Cariges. Les Portugais leur avaient donné ce nom, qui dans leur langue signifie *oie*, parce que les premiers qui avaient exploré le pays y avaient trouvé beaucoup d'oiseaux de ce genre. Les Patos habitaient les montagnes voisines au sud de la mer, à cent lieues environ de Rio-Janeiro. Ils étaient d'un caractère doux et facile : ils avaient la taille haute, et une grande force de corps. Liés depuis quelque temps déjà par le commerce avec les Portugais, ils avaient gardé fidèlement l'alliance qu'ils

avaient contracté avec eux. Ils ne languissaient point, comme les autres peuplades du Brésil, dans une honteuse oisiveté : et au lieu de chercher dans la guerre une occupation, et un moyen de se procurer des prisonniers dont ils pussent manger la chair, ils trouvaient dans l'agriculture un travail et des moyens de subsistance plus convenables. Quoique très-habiles à tirer de l'arc, ils aimaient la paix, et n'entreprenaient la guerre que lorsqu'ils y étaient contraints par l'injuste agression de leurs ennemis. Ils reconnaissaient un seul Dieu qu'ils appelaient Tupa, c'est-à-dire celui qui tonne. Mais cette croyance était chez eux mêlée de beaucoup d'erreurs : et loin de se représenter l'être suprême comme le principe de tout bien, et de l'honorer par la reconnaissance et l'amour, ils le regardaient au contraire comme la cause de tous les maux, et s'appliquaient à conjurer sa colère. C'était donc le démon bien plutôt que Dieu qu'ils honoraient dans leur culte : aussi celui-ci se réduisait-il à des pratiques magiques et superstitieuses, tellement enracinées chez eux, qu'il fallut, pour les convertir, des peines et une patience incroyables.

CHAPITRE X.

Jean d'Almeida arrive d'abord à l'île Sainte-Catherine, et de là chez les Patos, auxquels il annonce l'Evangile.

Au mois de février de l'année 1617, les deux pères Almeida et Fernandez s'embarquèrent dans le golfe de Rio Janeiro. La barque qui les portait consistait en un sapin long et étroit, creusé grossièrement par les naturels du pays. C'est le seul moyen de transport dont ils se servent pour traverser les golfes, et cotoyer les rivages ; ces frêles embarcations sont exposées, au moindre coup de vent, à être englouties par les vagues. Mais nos deux missionnaires avaient mis leur confiance en Dieu : ils avaient depuis longtemps d'ailleurs fait le sacrifice de leur vie, et trouver la mort dans les

flots, en allant à la recherche des ames, c'était pour eux un sort digne d'envie. Ils arrivèrent heureusement, en cotoyant la rive, au port de Tous-les-Saints, et s'arrêtèrent quelques jours dans cette ville, afin de réveiller la ferveur parmi les habitants, et de rappeler à leurs devoirs ceux qui s'en étaient écartés. Puis continuant leur route vers le sud, ils atteignirent, vers la fin de mars, l'île de Sainte-Catherine. Cette île, séparée du continent par un détroit peu large, a environ cinquante milles de circonférence. La mer au-dessus de laquelle elle s'élève est très-poissonneuse, et l'on y trouve des perles d'un grand prix. Les habitants de l'île étaient des hommes simples, bien disposés à recevoir l'Evangile, et à y conformer leur vie ; mais privés de missionnaires et de tout enseignement, ils croupissaient dans une barbarie profonde.

Les deux religieux étant descendus à terre, se mirent aussitôt à annoncer la foi aux habitants de l'île : car leur zèle ne pouvait retenir un seul instant captive la parole de Dieu. Ils eussent fait de nombreuses conquêtes à Jésus-Christ, s'ils avaient pu demeurer plus longtemps dans le pays. Mais le jour

du départ fixé par leurs supérieurs approchait, et les vents étant favorables, ils interrompirent leurs prédications, les remettant à un temps plus propice. Après une courte traversée, ils arrivèrent chez les Cariges. Les premières peuplades qu'ils rencontrèrent vivaient dispersées dans les campagnes, menant une vie nomade, changeant de lieu selon le besoin et les circonstances. Le père Almeida se contenta de leur donner une légère teinture de la doctrine chrétienne, jugeant qu'il n'était pas encore temps de pousser les choses plus loin. Quoiqu'il ne fît dans le pays qu'un séjour très-court, il réussit néanmoins à adoucir la férocité naturelle des habitants ; montrant ainsi combien la religion et la sainteté de ceux qui la prêchent ont de pouvoir pour gagner les hommes.

Ils arrivèrent enfin, avec l'aide de Dieu, au port de Boigpatiba, terme de leur voyage. Ils furent reçus par la population avec des témoignages incroyables de reconnaissance et de joie. Les deux missionnaires, après s'être reposés pendant quelques jours, se mirent à enseigner aux barbares les vérités et les préceptes de la foi chrétienne.

Trouvant des esprits dociles et déjà favorablement disposés à leur égard, ils n'eurent pas de peine à leur faire comprendre le néant et l'absurdité des erreurs qui avaient jusque là obscurci leur esprit ; et Dieu bénissant leurs efforts, ils purent, au bout de quelque temps, administrer le Baptême à un grand nombre de néophytes. Transportés par le zèle qui les dévorait, ils n'épargnaient ni peines, ni fatigues, pour courir à la recherche des brebis égarées, et les ramener au bercail.

Le père Almeida surtout, sans consulter ses forces, se dépensait tout entier au service du prochain, croyant n'en avoir jamais fait assez. Mais la nature épuisée reprit ses droits, et il fut obligé de s'arrêter, retenu par une maladie grave qui le fit beaucoup souffrir. Ce temps néanmoins ne fut pas perdu pour lui ; car, comme le dit l'Apôtre, tout profite aux élus, et ils savent tirer parti de tout, de la douleur aussi bien que de la joie, de la maladie aussi bien que de la santé. Certains de faire la volonté de Dieu, et de procurer sa gloire, soit dans les exercices d'une vie laborieuse et utile, soit dans le repos que le soin de leur santé les force à

prendre, les saints sont heureux; car ils peuvent dire, comme leur maître, que leur aliment est de faire la volonté du Père céleste. Pendant tout le temps que Jean fut retenu au lit, il ne laissa pas échapper une seule plainte au milieu des grandes souffrances qu'il endurait, et sa patience ne se démentit pas un seul instant. Ne pouvant prêcher avec la voix, à cause de l'épuisement de ses forces, il prêchait par son exemple, par sa résignation à la volonté divine, et montrait ainsi en sa personne, aux néophytes, ce que la religion peut donner à l'homme de force et de constance. La maladie eut plus d'intensité que de durée; le danger une fois passé, il ne tarda pas à se rétablir, et trouva bientôt l'occasion d'exercer son zèle.

En effet, une maladie contagieuse se déclara parmi les Patos. Presque tous en furent attaqués, et un grand nombre succombèrent. Les sorciers et les devins, qui jouissent toujours d'un grand crédit auprès des populations sauvages, cherchèrent à tirer parti de cette circonstance, pour exciter les soupçons et la défiance contre les deux missionnaires. Ils essayèrent de persuader

aux Patos que c'était à cause de la présence de ces deux étrangers que l'air avait été vicié : que cette peste était un châtiment que Dieu leur envoyait, pour les punir de leur infidélité, et de la confiance excessive qu'ils accordaient aux missionnaires : que le pays ne serait heureux et tranquille, que lorsqu'il serait délivré de leur présence, qui, si elle durait plus longtemps, ne manquerait pas d'attirer sur leurs têtes les plus affreuses calamités. Mais leurs mensonges et leurs impostures, loin de produire l'effet qu'ils en avaient attendu, ne firent au contraire qu'augmenter le crédit et l'autorité des deux religieux. Car le père Almeida, voyant les progrès que faisait la contagion, et cherchant par quel moyen il la pourrait arrêter, eut l'heureuse idée de prescrire à tous ceux qui en étaient attaqués de se faire saigner : et ceux qui le firent furent guéris en peu de temps. Les devins confondus n'essayèrent plus de soulever le peuple contre eux ; et ils purent continuer leurs prédications. Elles produisirent des fruits merveilleux. On se pressait autour des deux missionnaires : et la renommée portant au loin le

bruit de leurs succès, on accourut de tous les environs pour les entendre.

Cependant, le temps fixé pour la mission était expiré, et les deux religieux furent rappelés à Rio-Janeiro par leurs supérieurs. Jamais peut-être l'obéissance ne leur avait plus coûté ; car il leur fallait interrompre des travaux que Dieu bénissait d'une manière visible, quitter ces populations à peine converties à la foi, et les laisser exposées aux perfides suggestions de leurs devins. Mais, d'un autre côté, le nombre des ouvriers étant trop petit pour la moisson qui s'offrait à leur zèle, ils ne pouvaient que passer, pour ainsi dire, par les pays qu'ils évangélisaient, afin d'aller porter chez d'autres peuples la lumière de la foi. S'ils avaient agi autrement, et s'ils s'étaient attachés à quelque peuple en particulier, la conversion du Brésil aurait demandé un temps considérable. Il ne faut pas croire cependant que leur passage fut inutile dans les pays évangélisés par eux. La semence qu'ils y avaient déposée croissait et fructifiait, même après leur départ. Chaque chrétien formé par eux devenait un apôtre pour les autres ; et la

foi bien souvent se propageait ainsi de proche en proche, et préparait les populations à recevoir ensuite avec plus de fruit la visite et les enseignements des missionnaires.

Les pères Almeida et Fernandez, après avoir arrangé toutes choses, annoncèrent leur départ aux néophytes. A cette nouvelle inattendue, ils furent accablés de douleur. Ils supplièrent avec larmes les deux religieux de rester au milieu d'eux, et de ne pas les laisser exposés, comme des brebis sans défense, aux dents des loups qui se préparaient à les attaquer. Les deux missionnaires essayèrent de les consoler, leur donnant l'espoir de revenir bientôt parmi eux. Mais on ne les laissa partir qu'à la condition qu'ils emmeneraient avec eux à Rio six députés des Patos, chargés de négocier auprès du gouverneur de la ville et du provincial leur prompt retour. Ils s'embarquèrent donc tous ensemble, vers le milieu du mois de mars de l'an 1619, et arrivèrent heureusement à Rio-Janeiro, d'où ils étaient partis l'année précédente.

CHAPITRE XI.

Jean entreprend une autre mission chez les Goaitacaz.

Jean, revenu de sa mission chez les Patos, en commença bientôt une autre chez les Goaitacaz. Mais la barbarie et la férocité de ces populations rendaient le succès beaucoup plus difficile. Ces sauvages habitent une longue plaine peu éloignée de la mer, et arrosée par deux grands fleuves, le Paraiba et le Macae. D'autres rivières moins considérables serpentent à travers les campagnes, entre des rives fertiles et gracieuses, et vont se jeter dans l'Océan. Le pays est borné d'un côté par la colonie du Saint-Esprit, et de l'autre par le gouvernement de Rio-Janeiro. Les habitants vi-

vaient plutôt comme des bêtes que comme des hommes. Ils se nourrissaient de leur pêche, et des herbes que le sol produit de lui-même. Ils se rasaient la partie antérieure de la tête; tandis que la partie postérieure était couverte d'une chevelure abondante, qui, retombant sur leurs épaules, leur donnait un aspect plus terrible encore. Ils ne reconnaissaient point de Dieu, et étaient, comme tous les autres sauvages, livrés à la merci des devins et des sorciers, auxquels ils allaient demander la révélation des secrets de l'avenir. Sans cesse en guerre les uns contre les autres, ils ne déposaient jamais les armes, que contraints par la force, et avec le dessein de les reprendre à la première occasion. Ils engraissaient avec soin les prisonniers qu'ils avaient faits, et les immolant ensuite avec une grande solennité, ils les tuaient, et mangeaient leur chair avec délices. Quoiqu'ils fussent divisés entre eux par des dissensions et des luttes continuelles, ils oubliaient cependant leurs discordes, lorsqu'un ennemi extérieur les attaquait, et tournaient contre lui toutes leurs forces réunies.

L'an 1610, un vaisseau portugais ayant été

poussé par la tempête vers le pays, échoua contre des rochers, et fut abîmé dans les flots. Les peuplades limitrophes, déjà liées avec les Portugais par des traités, attribuant ce naufrage aux artifices et à la perfidie de leurs voisins, leur déclarèrent la guerre. Les Portugais prirent parti pour leurs alliés, et il résulta de là une guerre sanglante entre eux et les Goaitacaz. Ne pouvant ni dompter par les armes la férocité de cette nation, ni les amener à la paix par des bienfaits, ils eurent recours à la religion, persuadés qu'il n'y avait point d'autres moyens pour civiliser ces barbares.

Le provincial de la Compagnie de Jésus au Brésil, profitant de ces bonnes dispositions, résolut d'envoyer chez ce peuple deux religieux d'une vertu éprouvée, afin de l'amener à faire la paix, et à embrasser le christianisme. On voit par là combien cette mission était délicate et dangereuse, quel courage et quel dévouement elle exigeait. Mais on voit en même temps ce qu'étaient ces hommes, qui allaient ainsi, au risque de leur vie, porter chez les sauvages la lumière de l'Evangile, et qui, pour gagner des ames à Jésus-Christ, bra-

vaient tous les dangers, et ne craignaient ni les fatigues ni la mort. On voit enfin quelle puissance a la religion sur les ames, puisqu'elle sait changer en quelque sorte la nature, dompter la férocité des peuples les plus barbares, en faire des hommes en même temps que des chrétiens, et faire fleurir les vertus les plus douces et les plus sublimes, parmi les peuples qui avaient vécu jusque là comme des brutes. Le provincial confia cette mission difficile à Jean Lobald, homme d'une grande sainteté, et qui mourut à Rio-Janeiro, en 1629, célèbre par un grand nombre de miracles; et à Jean d'Almeida, dont il connaissait la prudence et la charité.

Les deux missionnaires arrivèrent au Cap Froid vers la fin du mois de septembre de l'année 1619. Le Cap Froid est un promontoire très-élevé, qui tire son nom de la position du lieu, et de la rigueur du froid qu'on y ressent. Il est situé à l'Est de Rio-Janeiro, et l'on s'y rend par mer de cette ville en quelques jours.

Etienne Gomez, gouverneur du Cap Froid, et

ami des Brésiliens, se joignit aux deux missionnaires. Ils s'embarquèrent donc tous les trois, et cotoyant le rivage, ils arrivèrent heureusement à l'embouchure du Bagre. Ils descendirent en cet endroit, et continuant leur route par terre, ils atteignirent enfin le terme de leur course, après un voyage long, pénible et fatigant, à travers des forêts épaisses, où ils avaient peine à reconnaître leur chemin. Ils furent reçus par les habitants bien mieux qu'ils ne l'avaient espéré. Ces barbares, oubliant leur férocité naturelle, les accueillirent avec bienveillance, et leur offrirent des présents, selon la mode du pays. Les deux religieux profitant de ces bonnes dispositions, commencèrent à leur parler de Dieu, et des principaux mystères du christianisme. Les sauvages, frappés de la grandeur et de la nouveauté des vérités qu'on leur enseignait, écoutaient les missionnaires avec attention et curiosité. Ceux-ci allant toujours plus avant selon les règles de la prudence chrétienne, initièrent peu à peu ces esprits grossiers et incultes aux doctrines sublimes de l'Evangile. A mesure que la lumière de la foi pénétrait en eux, leurs préjugés tombaient, leurs cœurs s'adoucissaient,

leurs caractères perdaient cette rudesse et cette férocité qui distinguent le sauvage ; en un mot, ils devenaient des hommes en devenant chrétiens.

Quoiqu'ils fussent enfoncés dans le bourbier des vices les plus hideux ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer les vertus qui brillaient dans les deux missionnaires. Ils étaient frappés de leur extérieur modeste, de leur air affable et bienveillant. La vie chaste et angélique qu'ils menaient faisait d'autant plus d'impression sur eux, qu'ils en étaient plus éloignés eux-mêmes : car accoutumés au libertinage le plus effréné, il leur paraissait impossible que de simples mortels pussent dominer à ce point leurs passions. Aussi regardaient-ils les deux religieux comme des anges descendus du ciel. En peu de temps ces peuplades qui semblaient surpasser toutes les autres en férocité, non-seulement prirent des mœurs plus douces et des habitudes plus humaines, mais encore accueillirent avec docilité les enseignements de la foi.

C'est là sans contredit un des exemples les plus frappants du pouvoir de la religion pour civiliser

les hommes. Nous insistons sur ce point, parce-qu'aujourd'hui beaucoup d'esprits, séduits par les fausses théories d'une philosophie incrédule ou indifférente, s'imaginent que pour élever un peuple il suffit qu'il soit en rapport avec un autre plus avancé que lui. Mais l'histoire moderne prouve que toutes les fois que l'on a essayé de civiliser une nation barbare en dehors de la religion, on n'a fait que jeter sur les vices grossiers de la barbarie le vernis trompeur des vices plus raffinés, mais non moins funestes, d'une civilisation fausse et impie. Ce n'est pas ainsi qu'agissaient au Brésil les Pères de la Compagnie de Jésus : ils n'élevaient pas seulement l'esprit par la science, mais ils changeaient les cœurs, transformaient les mœurs, en formant à la pratique des vertus chrétiennes ceux qu'ils évangélisaient.

Cependant, comme les peuples qui habitaient le Brésil étaient d'un caractère mobile et inconstant, et qu'il était grandement à craindre que les néophytes ne reprissent leurs anciennes habitudes, s'ils n'étaient retenus dans le devoir par une direction vigilante et soutenue, nos deux missionnaires,

afin de prévenir ce danger, engagèrent fortement ceux qu'ils avaient baptisés à changer de demeure à la première occasion favorable, et à venir s'établir près du Cap Froid, sous la protection du gouvernement portugais, pour y fonder des villes et des villages, et s'y former aux habitudes de la vie chrétienne, sous la direction des religieux de la compagnie.

Ils leur proposèrent enfin un traité d'alliance avec les Portugais ; et il ne leur fut pas difficile de le leur faire accepter : car déjà la religion avait singulièrement modifié leurs idées et leurs préjugés, et ils sentaient eux-mêmes le désir de se lier avec un peuple chrétien. Les missionnaires ayant ainsi terminé les affaires pour lesquelles ils étaient venus dans le pays songèrent à partir : car le temps qui leur avait été fixé par leurs supérieurs était écoulé, et l'obéissance les appelait ailleurs. Après avoir adressé les adieux les plus touchants à leurs chers néophytes, désolés de leur départ, ils s'embarquèrent pour Rio-Janeiro. Leur retour, et les bonnes nouvelles qu'ils apportèrent, furent un sujet de joie pour la ville de Rio tout entière. Deux

grands points en effet avaient été obtenus ; la conclusion d'un traité d'alliance que le gouvernement désirait depuis longtemps, et la conversion d'un peuple, dont la férocité avait paru jusque là une barrière infranchissable à la prédication de l'Evangile.

CHAPITRE XII.

Le père Almeida revient chez les Patos ; et après avoir passé deux ans parmi eux, il retourne à la maison de Saint-Paul.

A peine Jean était-il revenu d'une mission qu'une autre s'offrait à lui, avec de nouveaux périls et de nouvelles occasions d'exercer son zèle apostolique. Cet homme de Dieu était consumé du désir de se sacrifier pour la gloire de son maître : la faim, la soif, la mort elle-même n'étaient rien pour lui, dès qu'il s'agissait d'aller à la conquête des ames, et le salut d'une seule ame lui semblait digne d'être acheté au prix des plus grandes privations. Aussi à peine fut-il de retour de sa mission chez les Goaitacaz, qu'il forma le dessein d'entreprendre un second voyage chez les Patos, afin de ranimer

l'esprit de ferveur chez les néophytes qu'il avait convertis à la foi, lors de sa première excursion, et de porter la lumière de l'Evangile chez les peuplades qui ne l'avaient pas encore reçue. Il fit part de son projet à ses supérieurs. Mais de graves difficultés étaient survenues, et s'opposaient à l'exécution de son généreux dessein. Les supérieurs de la province, après avoir mûrement examiné l'affaire, ne voyant pas assez clairement quel parti prendre, résolurent de s'en remettre à la décision du général de la Compagnie, qui était alors le père Vittelleschi, homme d'une science et d'une piété remarquables. Celui-ci, après avoir bien examiné la chose, et pesé les raisons pour et contre, ordonna que l'on envoyât chez les Patos deux prêtres de la Compagnie, distingués par leur prudence et leur piété, et connaissant bien les besoins et le caractère des habitants du Brésil; afin qu'ils s'établissent dans le pays, et pussent de cette manière travailler d'une manière plus utile et plus sûre à la conversion des infidèles. Le provincial du Brésil, informé de la volonté du général, désigna pour cette expédition Antoine Arausio et Jean Almeida. Il lui fut difficile de choisir parmi les

sujets qui se trouvaient disponibles; car tous ambitionnaient la gloire d'aller exposer leur vie pour le salut des ames, et lui demandaient comme une grâce de faire partie de cette mission. C'est que l'homme spirituel voit les choses bien autrement que les hommes charnels : ce qu'ils désirent, il le craint ; ce qu'ils recherchent, il le fuit ; et l'opposition entre eux est si profonde , que l'on peut sûrement juger des dispositions et des goûts du premier par ceux des autres. Il n'est donc pas étonnant que les religieux de la Compagnie, formés à l'esprit de leur profession par la méthode ferme et large de saint Ignace, et par la direction rigoureuse de leurs supérieurs, sentissent le désir d'embrasser une mission qui leur promettait, sinon la palme du martyre, du moins une abondante moisson de privations et de mérites.

Les deux missionnaires s'embarquèrent vers la fin de l'année 1620, heureux du choix qui les avait désignés pour cette expédition, qui répondait à tous leurs désirs et à toutes leurs espérances. Arrivés devant l'île de Bovicuacampa , située à moitié chemin entre le golfe de Rio-Janeiro et la ville de

Tous-les-Saints, ils prirent terre pour quelques instants. Or, pendant que les matelots étaient occupés à faire quelques provisions, Jean se retira pour prier dans un lieu solitaire, proche du rivage. Là il eut une extase, où Dieu se communiqua à lui de la manière la plus intime, et l'inonda de ses plus douces consolations. Il passa ainsi dans la contemplation une grande partie de la journée; et le moment du départ approchant, ses compagnons s'aperçurent avec inquiétude de son absence. On le chercha dans l'île, sans pouvoir le trouver; de sorte que tous étaient plongés dans la plus vive anxiété. Mais le saint religieux, dès que son ravissement eut cessé, apparut tout à coup sur le rivage à ses compagnons étonnés : car ils l'avaient cherché partout, même dans le lieu où il était, et ils furent obligés de reconnaître que Dieu avait voulu, par un miracle, procurer à son fidèle serviteur la consolation de s'entretenir longtemps avec lui, sans être troublé par personne, et que, pour cela, il l'avait rendu invisible à ceux qui le cherchaient.

Mais quelques jours plus tard, un prodige plus

frappant encore vint attester la sainteté du père Almeida. Comme ils naviguaient par un ciel serein et une mer tranquille, tout à coup un monstre énorme, levant sa tête au-dessus des flots, se précipita sur le canot qui les portait, comme pour l'engloutir. Frappés d'épouvante à la vue du péril, tous pâlirent, et crurent leur dernier moment arrivé. Jean seul ne perdit pas contenance : assis tranquillement à la poupe, et l'esprit élevé vers Dieu, il récitait pieusement son bréviaire, sans être troublé par les cris que l'effroi arrachait aux matelots. Averti cependant du danger qu'il courait, il se lève, s'avance vers eux avec un visage gai, et leur dit de prendre courage. Puis étendant la main, il fait le signe de la croix sur le monstre, au moment où il approchait du canot. Cette bête, comme si elle eût senti la vertu de ce signe adorable, s'éloigna aussitôt, et prit une autre route, lançant de ses narines une grande quantité d'eau, tantôt sautant au-dessus des vagues, tantôt se plongeant dans la mer comme si elle eût voulu jouer, jusqu'à ce qu'elle disparût enfin aux yeux des voyageurs. Ceux-ci, pénétrés de reconnaissance, bénirent Dieu de les avoir arrachés à un si

grand danger, et conçurent plus d'estime et de respect encore pour Jean, qui avait été dans cette circonstance l'instrument de la bonté divine. Ils arrivèrent enfin, après une heureuse navigation, au terme de leur voyage.

Les Patos reçurent les deux missionnaires avec une joie incroyable. Les habitants des villages voisins étaient accourus en foule pour les voir. Tous se pressaient autour d'eux, baisaient leurs mains, leurs pieds, et jusqu'à l'empreinte de leurs pas. Ils les conduisirent ainsi, ou plutôt les portèrent comme en triomphe jusqu'à la plaine voisine. Là, les Pères ayant pris à part les anciens du peuple, leur exposèrent le but de leur mission. Ils leur dirent qu'ils étaient venus, non plus seulement pour passer quelques mois au milieu d'eux, mais pour y fixer leur séjour, jusqu'à ce qu'ils connussent tous le vrai Dieu, et se soumissent à l'observation de sa loi. Les Anciens croyaient entendre des anges parler : ils reçurent avec avidité et reconnaissance leurs paroles, et promirent de faire tout ce qui était en leur pouvoir, pour leur rendre moins pénible leur séjour.

On se mit aussitôt à construire une maison pour les Pères, si l'on peut appeler ainsi une espèce de cabane, faite avec des pièces de bois jointes ensemble. On éleva ensuite une petite chapelle, où ils pussent célébrer le saint sacrifice. Afin d'honorer la majesté de Dieu, les sauvages apportèrent le plus de soin qu'ils purent dans la construction de la chapelle : et quoique malgré leur désir de faire quelque chose de très-beau, elle laissât encore beaucoup à désirer, les missionnaires s'en contentèrent, se souvenant que Notre-Seigneur a bien voulu naître dans une étable, et qu'il descend encore volontiers dans une cabane, lorsqu'il y trouve des cœurs bien disposés. Ils commencèrent aussitôt à travailler à la conversion des infidèles, passant les jours et les nuits à leur expliquer les mystères de la foi, n'épargnant aucune peine ni aucune fatigue, pour amener à la connaissance du vrai Dieu ces populations ensevelies dans les ténèbres de la mort. Mais la prédication la plus efficace était leur sainte vie, et le spectacle de leurs vertus. C'était là surtout ce qui gagnait le cœur des sauvages, et les disposait à croire à une doctrine qui produisait sous leurs yeux de si merveilleux

effets, et donnait à de simples mortels des vertus plus qu'humaines.

Cependant, quelque abondants que fussent les fruits que produisirent nos deux missionnaires, ils ne répondirent ni à leur zèle ni à leur attente. La première cause du peu de succès de leurs efforts fut le pouvoir qu'exerçaient sur ces populations les sorciers et les devins, et les soupçons qu'ils surent habilement exciter contre eux. Voyant leur puissance menacée par la prédication de l'Evangile, et craignant que la source de leurs gains illicites ne fût tarie, ils employèrent tous les moyens pour retenir le peuple dans leurs mains. Mais une autre cause contribua encore à produire le même effet. Les deux missionnaires, quoique travaillant pour le même but, et animés des mêmes intentions, n'étaient pas d'accord sur les moyens qu'ils devaient employer, ni sur la conduite qu'ils devaient tenir à l'égard des sauvages nouvellement convertis. Dieu permet que les hommes les plus pieux et les plus éclairés portent dans leurs rapports avec lui et avec le prochain leur caractère. Il nous laisse en ce genre une liberté et une latitude dont les

esprits faibles se scandalisent quelquefois, mais qui, pour les esprits plus sérieux, est au contraire un sujet de le bénir et d'admirer sa bonté. Quoique les principes qui dirigent le prêtre et le missionnaire dans l'exercice de son ministère soient les mêmes partout, leur emploi varie selon la nature de celui qui les applique, et selon les besoins de ceux à qui ils sont appliqués. Si dans l'ordre de la nature, il n'est pas deux êtres qui se ressemblent parfaitement, on peut dire, à bien plus forte raison peut-être, qu'il n'est pas dans la pratique deux choses qui soient absolument les mêmes. Des hommes pieux et savants peuvent donc être divisés sur la manière dont il faut agir en telle ou telle circonstance, sans qu'on puisse tirer de cette divergence aucune conclusion qui leur soit défavorable.

Le père Arausio avait une vertu austère, qui ne savait capituler ni avec les besoins des hommes, ni avec les circonstances. Il aurait cru trahir les intérêts de la religion et les devoirs de son ministère, en cherchant à adoucir dans les commencements le joug du Seigneur, afin d'y accoutumer peu à peu les esprits et les cœurs. Sévère pour

lui-même, il l'était aussi pour les autres : et comme il était supérieur de la mission, il cherchait à imposer au père Almeida la conduite qu'il croyait lui-même devoir tenir à l'égard des néophytes. Il trouvait sa condescendance excessive, et aurait voulu que, sans égard pour leur faiblesse, il eût exigé aussitôt après leur conversion, une perfection qui ne peut être ordinairement que le fruit du temps et d'une longue fidélité à la grâce.

Le père Almeida, d'un caractère plus doux et plus indulgent, croyait au contraire que le meilleur moyen d'amener les sauvages au christianisme, et de les y maintenir quand ils l'avaient embrassé, c'était de ne leur demander que ce qui était absolument indispensable : qu'il fallait, selon le langage de l'Apôtre, avant de leur donner un aliment plus solide, les nourrir de lait : que pour avoir le droit d'exiger d'eux le nécessaire, il fallait leur permettre tout ce qui n'était pas strictement incompatible avec la loi de Dieu. Il suivait en cela les conseils et la méthode du grand apôtre des Indes, saint François Xavier, lequel était d'avis que la douceur et l'indulgence étaient le moyen le plus sûr pour con-

vertir les païens, et pour les maintenir dans la religion après leur conversion. Il jugeait la chose plus nécessaire encore dans la circonstance présente ; car parmi les peuplades qu'il s'agissait d'amener à la foi, plusieurs étaient plongées dans la plus grossière idolâtrie, et n'avaient d'humain que la figure. Demander à des hommes, qui hier encore vivaient comme des brutes, une vie presque angélique, c'était à son avis s'exposer à les décourager dès le commencement, et les rejeter pour ainsi dire dans leurs anciennes erreurs. L'expérience, au reste, justifia ses prévisions et ses craintes ; car beaucoup, parmi ces sauvages, désespérant de pouvoir jamais atteindre l'idéal de perfection qu'on leur présentait retournèrent à l'idolâtrie.

Chacun des deux religieux, croyant être dans le vrai, suivait dans la pratique la méthode qui lui paraissait la meilleure. Cependant, comme le père Arausio était le supérieur, et que Jean craignait de manquer à l'obéissance, en persistant dans la voie qu'il avait cru devoir prendre, ou de manquer d'humilité en se fiant trop à ses propres lumières,

il résolut d'écrire au provincial, de lui exposer la position difficile où il se trouvait, et de s'en rapporter à sa décision. Le provincial du Brésil était alors le père Cœllio. Après avoir pris connaissance de la lettre de Jean, il lui écrivit de revenir à Saint-Paul, à la première occasion favorable qu'il trouverait. Il ordonna en même temps au père Arausio de rester parmi les Patos, et de continuer à travailler à la conversion des infidèles. Il l'avertit toutefois d'être plus indulgent à leur égard, afin de les attirer plus facilement à la foi. Le provincial, en agissant ainsi, mettait fin à une division fâcheuse, qui pouvait compromettre le succès de la mission ; et sans blâmer ouvertement le père Arausio, dont il estimait le caractère, et qui était d'ailleurs le supérieur du père Almeida, il rendait justice à celui-ci, et approuvait sa conduite.

Jean partit donc, après avoir passé plus de deux ans dans le pays. Et quoiqu'il n'y eût pas fait tous les fruits qu'on devait attendre de son zèle, son ministère toutefois ne fut pas inutile. Il eut le bonheur d'envoyer au ciel un grand nombre de sauvages, en leur administrant le baptême à l'ar-

ticle de la mort : et n'eût-il gagné qu'une seule ame, il n'aurait pas cru perdu le temps qu'il avait passé dans ces contrées. Après quelques jours d'une navigation heureuse, il rentra dans la ville de Tous-les-Saints, dont les habitants l'accueillirent avec les témoignages de joie et de vénération dus à son caractère et à sa sainteté.

Il fit bien d'autres excursions encore dans l'intérieur des terres, afin de propager l'Evangile. Mais ni lui ni ceux qui l'accompagnaient n'avaient le loisir de noter les choses dignes de remarque qui se passaient dans ces missions. Ces hommes de Dieu songeaient bien plus à agir pour sa gloire qu'à raconter ce qu'ils avaient fait : et c'est pour cela qu'il nous reste peu de chose de leur vie si pleine et si riche de mérites.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Le père Almeida est envoyé à Saint-Paul. — Il y opère un grand nombre de miracles.

Jean était usé par l'âge, et plus encore par les travaux d'un ministère pénible, et les privations d'une vie pénitente et mortifiée. Ses supérieurs, afin de réparer ses forces, l'envoyèrent à Saint-Paul, où sa présence était d'ailleurs devenue bien nécessaire. La prospérité y avait en effet amolli les habitants, et étouffé l'esprit de piété, incompatible avec l'amour du plaisir, du luxe et de l'oisiveté. On ne tarda pas à apercevoir les fruits de son zèle.

Bientôt la ferveur se ranima, les églises se remplirent, les sacrements furent plus fréquentés, les ennemis se réconcilièrent, les injustices furent réparées, et l'on vit refleurir, grâce aux exhortations du saint missionnaire, la foi et la piété dans cette ville qui peu de mois auparavant languissait dans un funeste sommeil. Jean n'était pas savant. Il avait étudié de la théologie ce qui lui était strictement nécessaire pour les fonctions de son ministère. La droiture de son esprit, son jugement sain, sa longue expérience dans la direction des ames, et plus encore que tout cela, la prière et l'union continuelle avec Dieu avaient suppléé chez lui ce qu'il n'avait pu acquérir par l'étude. Employé de bonne heure aux missions parmi les infidèles, il n'avait guère eu le temps de consulter les livres; et il pouvait dire jusqu'à un certain point avec saint Paul, qu'il ne savait que Jésus et Jésus crucifié. Mais Dieu s'était fait son maître, et lui avait enseigné lui-même ce qu'il n'avait pu apprendre par l'étude. C'est lui qui donnait à ses discours cette efficacité et ce pouvoir merveilleux auquel nul ne pouvait résister. Sa vie d'ailleurs prêchait d'une manière plus éloquente encore que sa voix; et l'on croyait facilement ce

qu'il disait, parce qu'on voyait en lui les admirables effets de la doctrine qu'il prêchait. Elle était confirmée encore par les miracles qu'il opérait. Car Dieu, qui ne manque jamais à son Eglise, sait toujours proportionner à ses besoins les secours qu'il lui donne. Jusqu'à ce que la foi ait pris racine, et lorsqu'il s'agit de la planter dans un pays plongé dans les ténèbres de l'erreur, et soumis à la servitude du démon, il a coutume de donner aux ministres de l'évangile un pouvoir extraordinaire, semblable à celui que reçurent les apôtres à l'origine, et capable de donner à la vérité qu'ils prêchent l'appui et la garantie qui lui sont nécessaires.

Entre les prodiges si nombreux qu'opéra le père Almeida, nous choisirons les plus remarquables, et ceux qui nous semblent plus propres à confirmer la sainteté de ce grand serviteur de Dieu. Une jeune fille nommée Grimanesa, depuis longtemps aveugle, étant tombée dangereusement malade, Jean fut appelé près d'elle, afin de lui administrer les derniers sacrements. Après avoir entendu sa confession, poussé par un mouvement particulier du Saint-Esprit, il lui imposa la main sur la tête, en récitant

quelques prières. Aussitôt la jeune fille recouvra la vue et la santé, et, sautant de son lit, elle se mit à vaquer au service de la maison, comme si elle n'eût jamais été malade.

Blaise Mendez souffrait depuis longtemps d'une maladie mortelle. Jean, éclairé d'une lumière surnaturelle, lui prédit un jour qu'il guérirait, mais que l'année suivante il serait attaqué d'un mal plus grave encore auquel il succomberait. Or, les deux choses arrivèrent comme il l'avait prédit.

Sébastien Gille avait un bras malade et était obligé de le porter en écharpe. Un jour que Jean se préparait à faire une excursion dans quelques villages voisins, pour y exercer son ministère apostolique, Sébastien offrit de l'accompagner. L'homme de Dieu, sensible à cette marque de bienveillance, voulut l'en récompenser, et pour cela il lui toucha légèrement le bras malade, calmant par ce simple attouchement les douleurs violentes qu'il souffrait.

Il fut appelé un jour à la campagne auprès d'un esclave dangereusement malade. Quoiqu'il fût lui-

même très-souffrant, oubliant son propre mal, il ne songea qu'au besoin du pauvre moribond, et partit aussitôt pour l'aller voir. Lorsqu'il l'eut confessé, le maître de la maison lui proposa de le faire reconduire en litière par ses esclaves, selon la coutume du pays. Jean s'y refusa, disant qu'il s'en retournerait très-bien à pied. Cependant, le maître faisant de nouvelles instances, il craignit de le blesser par un plus long refus, et finit par accepter ce qu'on lui offrait. Mais, après quelques pas, il disparut de la litière, sans que les porteurs s'en aperçussent ; et ils purent à peine en croire leurs yeux, lorsqu'étant arrivés à Saint-Paul, ils le virent qui les attendait à la porte de la maison. Il sourit doucement en les voyant, comme pour les avertir de la pieuse fraude qu'il avait employée, et ils se retirèrent remplis d'admiration pour cet homme dont Dieu venait de confirmer en leur présence la sainteté d'une manière si éclatante.

Un Brésilien du village de la Conception était attaqué d'une maladie contagieuse. Il avait déjà reçu tous les sacrements, et n'attendait plus que la mort. Ses parents eux-mêmes ayant perdu tout

espoir, faisaient déjà les préparatifs nécessaires pour sa sépulture, lorsque le père Almeida étant arrivé lui rendit la santé en le bénissant. Antoine Rodriguez, homme d'une parfaite probité, et dont le témoignage offre toutes les garanties désirables, affirmait qu'il avait vu souvent le serviteur de Dieu imposer les mains à des enfants malades, et leur rendre aussitôt la santé.

Sa bienveillance s'étendait jusqu'aux animaux, et il ne dédaignait pas d'employer en leur faveur le pouvoir extraordinaire que Dieu lui avait donné, afin de récompenser la foi de ceux à qui ils appartenaient. Un paysan lui amena un jour un veau dont les jambes étaient recourbées, et qui ne pouvait, à cause de cela, ni se tenir debout ni marcher. Touché de la confiance et de la simplicité de ce brave homme, Jean, après avoir invoqué Dieu, dit au paysan de mettre le veau par terre, et de le laisser se servir de ses pieds. Les jambes prirent aussitôt leur position naturelle, et l'animal, sautant des bras de son maître, se mit à jouer et à courir, laissant dans l'étonnement tous ceux qui étaient témoins de ce spectacle.

La nature inanimée était elle-même docile à la voix du saint homme et semblait reconnaître en lui le pouvoir de son Créateur. Une Portugaise, nommée Marie Pedrosa, avait semé des haricots dans son jardin. Une sécheresse affreuse affligeait depuis longtemps le pays, et les haricots de la bonne portugaise étaient desséchés comme tout le reste. Désolée, et connaissant le pouvoir du père Almeida sur la nature, elle alla le trouver, et, pleine de confiance, lui exposa sa peine. Le bon père, touché de sa foi, prend de l'eau bénite, et en asperge le jardin. Or, au bout de trois jours, les haricots se redressèrent sur leurs tiges, et Marie en récolta bien plus qu'elle n'avait espéré.

Un jour, il se rendait auprès d'un esclave dangereusement malade, afin d'entendre sa confession. Il fut surpris en route par la pluie, qui ne cessa de tomber pendant tout le chemin. Celui qui l'accompagnait eut ses vêtements tout trempés, tandis que ceux de Jean restèrent secs comme par le plus beau temps.

CHAPITRE II.

De quelques prophéties remarquables du père Almeida.

Jean eut à un très-haut degré la connaissance des choses futures; et l'on pourrait presque dire, que sa vie fut une prophétie continuelle. C'est là, on le sait, un des témoignages les plus éclatants par lesquels Dieu se plaît à manifester la sainteté de ses serviteurs. Afin de mettre un certain ordre dans cette matière, nous suivrons le père Almeida dans les divers lieux où il séjourna, rattachant à chacun les prédictions qu'il y fit. Nous commencerons par la ville de Saint-Paul, où il demeura dans sa vieillesse, au retour de ses missions. Elisabeth Nunes avait une servante qui était depuis long-

temps attaquée d'une maladie grave. La patience de la maîtresse était à bout, et elle allait souvent trouver Jean, afin de lui confier ses peines, et de lui demander quelques consolations. Le serviteur de Dieu l'exhortait à se soumettre à la volonté de Dieu, et à profiter pour son propre bien de l'épreuve qu'il lui envoyait. Un jour enfin, éclairé de la lumière d'en haut, il lui prédit que tous les domestiques qu'elle avait à son service mourraient bientôt ; et l'événement justifia sa prédiction.

Un vaisseau espagnol, en route pour les Indes occidentales, ayant été surpris par une tempête affreuse, perdit son mât et ses agrès, et put à peine gagner le port de Tous-les-Saints. Les passagers et les matelots, craignant de ne pouvoir réparer suffisamment leur navire pour le mettre en état de tenir la mer, le laissèrent dans le port, et se rendirent à Saint-Paul, situé à douze lieues environ dans les terres. Là, ils cherchèrent un guide habile, qui pût les conduire à Buenos-Ayres, place importante, appartenant alors aux Espagnols. Mais, pour y arriver, il fallait parcourir d'immenses solitudes, où aucune route n'était tracée ; et, ce qui augmentait

encore les périls du voyage, on rencontrait de temps en temps sur la route des peuplades sauvages dont les mœurs féroces étaient connues. Aussi, personne ne voulait s'exposer à de si grands dangers, malgré les offres avantageuses des Espagnols. Un portugais, cependant, tenté par l'argent, consentit à leur servir de guide. Mais avant de se mettre en route, il alla trouver Jean, en qui il avait une grande confiance, et se recommanda à ses prières. Celui-ci chercha par tous les moyens à le détourner de son dessein, lui disant qu'il craignait beaucoup qu'il ne lui arrivât quelque malheur dans le voyage, et que Dieu ne tirât vengeance de ses compagnons à cause de quelque crime caché qu'ils avaient commis.

Le Portugais ne tint point compte de ses avis, et se mit en route, muni de toutes les choses nécessaires pour le voyage. Il prit avec lui quelques esclaves pour l'accompagner à son retour, et le servir pendant le chemin. Au bout de quelques jours, on arriva dans les montagnes, et lorsque les Espagnols purent sans trop de difficultés continuer leur route jusqu'à Buenos-Ayres, sa présence n'étant plus nécessaire, il prit congé d'eux, et s'en

retourna avec les esclaves qui l'avaient accompagné. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il fut attaqué, lui et ses compagnons de voyage, d'une maladie contagieuse et dégoûtante. Aux souffrances physiques qu'ils éprouvaient, venaient se joindre encore la tristesse, l'abattement et les angoisses où les jetait leur isolement au milieu des déserts immenses, où ils étaient dénués de tout. Les malheureux étaient couchés dans leurs hamacs suspendus aux arbres de la forêt, selon la coutume du pays. Maigres, décharnés, plus semblables à des morts qu'à des vivants, ils entendaient, jour et nuit, les hurlements des bêtes fauves qui rôdaient autour d'eux, et semblaient attendre le moment où ils pourraient se jeter sur leur proie.

Dans cette extrémité, le Portugais fut touché de repentir ; il se rappela la prédiction de Jean, et se mit à invoquer son secours. L'homme de Dieu, quoique éloigné de plus de deux cents lieues, entendit sa prière, et lui apparut tout à coup, plus grand que de nature, portant avec lui un grand vase plein de miel, de farine et de viande de bœuf fumée, autant qu'il en fallait pour les nourrir tous

pendant plusieurs jours. Puis, appelant le Portugais par son nom, il le réveille de la torpeur où il était plongé, le console par de douces paroles, et lui ordonne de prendre avec ses compagnons quelque nourriture, et de se mettre aussitôt en route pour Saint-Paul, l'assurant qu'ils y arriveraient tous sains et saufs : puis il disparut. Le Portugais, plein d'une céleste confiance, partagea entre ses compagnons l'aliment merveilleux que Jean lui avait apporté ; et à peine en eurent-ils mangé, qu'ils sentirent leurs forces revenir, et leur courage se ranimer. Ils se mirent donc en route, pleins d'espérance et d'ardeur, et Dieu aidant, ils arrivèrent à Saint-Paul après avoir échappé heureusement à tous les dangers. Ce n'est pas tout encore : le Portugais, avant de se rendre chez lui, et d'aller embrasser sa femme et ses enfants, qui étaient venus joyeux à sa rencontre, crut qu'il était de son devoir d'aller au village de Saint-Michel, où Jean exerçait les fonctions de curé. Arrivé là, il se jeta à ses pieds, lui exprima sa reconnaissance dans les termes les plus tendres, jusqu'à ce que le saint homme l'ayant relevé, lui dit de rendre grâce à Notre-Seigneur, et d'aller bien vite se jeter dans les bras de sa femme

et de ses enfants, qu'il avait laissés sur la place de la ville, sans même leur adresser la parole. Il raconta à sa famille le miracle que le saint homme avait fait en sa faveur; et tous louèrent ensemble la divine Majesté, et proclamèrent hautement la sainteté du père Almeida.

Il s'était formé à Saint-Paul, parmi les Portugais, un parti assez nombreux qui, poussé par la cupidité, voulait réduire en servitude les indigènes, afin de pouvoir les exploiter à leur gré. On peut dire même que, là comme ailleurs, c'était la tendance générale des conquérants, et que l'Eglise seule, par ses ministres et ses missionnaires, protégeait efficacement les Indiens contre leur rapacité. Plusieurs bourgeois de Saint-Paul s'étaient donc coalisés, et avaient formé le dessein d'envahir, à main armée, les villages voisins, afin d'en réduire en esclavage les habitants. Ils avaient eu bien soin de garder le plus grand secret sur leur perfide dessein, sachant bien que la moindre indiscrétion pouvait en empêcher le succès. Mais Dieu l'avait révélé à Jean. Il alla donc trouver les meneurs de ce parti, et les conjura au nom de la

religion, de la justice et de l'humanité, de renoncer à leur projet, leur représentant qu'ils compromettaient l'honneur du nom portugais, et qu'ils offensaient Dieu de la manière la plus grave. Mais de toutes les passions, l'avarice et la cupidité sont ordinairement celles sur lesquelles la voix de la conscience a le moins d'autorité ; car elles ont pour effet d'endurcir le cœur, et de le rendre inaccessible au sentiment du devoir. Le saint homme, voyant que ni les prières, ni les reproches, ni les conseils ne pouvaient les détourner de leur résolution, leur dit qu'il craignait bien que la justice divine irritée ne les punît comme ils le méritaient. L'événement ne justifia que trop ses craintes. Les Brésiliens, en effet, se voyant attaqués injustement, réunirent leurs forces, marchèrent contre les Portugais, et en tuèrent un grand nombre. Les autres, comme frappés d'une terreur surnaturelle, prirent la fuite ; et plusieurs ne purent échapper à la mort qu'en cherchant un abri sous le feuillage épais des forêts voisines.

Parmi les combattants se trouvait Dominique Maciel, homme pieux d'ailleurs, et d'une grande

probité. Mais il avait été, dans cette circonstance, entraîné par les autres ; et sa conscience, venant au secours de sa faiblesse, lui avait fourni des prétextes pour colorer sa mauvaise action. Comme il ne reparut point après le combat, le bruit se répandit qu'il avait été tué par les barbares ; et sa femme, Marie Alvarenga, était plongée dans la douleur la plus profonde. Jean alla la voir, afin de la consoler : « Ayez courage, lui dit-il, votre mari reviendra le jour de Noël. » Cette prédiction fut bientôt connue, non-seulement dans la ville, mais encore dans tous les villages d'alentour, et elle y fit une grande sensation. Tout le monde en attendait avec anxiété l'accomplissement. Or, le jour même qui avait été désigné par l'homme de Dieu, Dominique reparut, et son retour combla de joie sa famille et ses amis. La prédiction parut d'autant plus étonnante que le lieu du combat était éloigné de Saint-Paul, et que Jean n'avait pu connaître le sort de Dominique que par une lumière surnaturelle.

Une horrible tempête s'éleva dans la ville de Saint-Paul contre la société de Jésus, et fournit à

ses religieux l'occasion d'exercer leur patience et leur charité envers les indigènes. Les Portugais, uniquement occupés du soin d'amasser des richesses, avaient recours à tous les moyens pour satisfaire leur cupidité. Sourds à la voix de la religion, de la conscience et de l'honneur, ils pressuraient les indigènes de toute façon, les circonvenant par la ruse, et retenant par la force ce qu'ils leur avaient ainsi enlevé. Il n'était sorte de vexations qu'ils n'employassent contre eux. Ils allaient même quelquefois jusqu'à mettre des obstacles à leur conversion : car ils savaient que le christianisme, en élevant leurs ames, les rendait moins souples à la servitude, et que d'ailleurs la protection du clergé, et en particulier de la Compagnie de Jésus, les défendait contre leur rapacité. Ils auraient voulu réduire en esclavage tous les Brésiliens, afin de pouvoir s'en servir comme d'une chose qui leur appartenait, et dont ils n'avaient plus de compte à rendre à personne. Les indigènes, ainsi persécutés, trompés et opprimés par les Portugais, avaient fini par prendre contre eux des sentiments de haine et de vengeance, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour éclater. Aigris,

exaspérés par les odieuses vexations dont ils étaient l'objet, et ne sachant pas bien distinguer la véritable cause de tant d'injustices et d'oppressions, ils avaient enveloppé dans une haine commune le nom portugais et la religion chrétienne. Comment pouvaient-ils croire, en effet, à la divinité d'une religion qui n'avait pas assez de pouvoir sur le cœur de ceux qui la pratiquaient, pour les empêcher de violer les préceptes les plus simples de la loi naturelle?

Le clergé, loin de participer à tous ces crimes, les voyait avec horreur, en gémissait, et faisait tous ses efforts pour les arrêter. Mais que peut la voix de la religion contre Mammon et la cupidité? Les Jésuites en particulier employaient tout leur zèle pour amener les Portugais à des sentiments plus chrétiens. La persuasion, la douceur, la sévérité, les reproches et les menaces, ils essayèrent tout, mais en vain, et leur zèle n'aboutit qu'à irriter contre eux les Portugais qui, fatigués de leurs représentations, en vinrent enfin aux dernières extrémités. Ils les chassèrent de leurs maisons, et les contraignirent à aller chercher ailleurs un refuge.

Jean, qui demeurait alors dans une autre ville, fut accablé de douleur à cette triste nouvelle, moins encore pour l'injure faite à la Compagnie que pour le déshonneur qui en rejaillissait sur le nom portugais. Mais comme, en cette conjoncture, les intérêts de la foi étaient bien plus compromis encore que ceux de la Compagnie, il ne cessa de recommander la chose à Dieu, jusqu'à ce qu'il eût obtenu, par ses prières, le retour des religieux dans les maisons d'où ils avaient été chassés. Un jour donc qu'il avait prié avec plus de ferveur que de coutume, sentant, par je ne sais quel mouvement intérieur, qu'il était exaucé, il prédit en présence d'un grand nombre de personnes, qu'il ne mourrait pas avant que la Compagnie fût rentrée à Saint-Paul.

Les choses arrivèrent comme il l'avait dit : car avec le temps, les discordes s'apaisèrent, et les Jésuites, rappelés par le consentement unanime de tous les partis, rentrèrent dans leur maison, aux applaudissements de la ville tout entière, qui chercha en cette circonstance à réparer, par ses témoignages de joie et de gratitude, l'injure qu'elle avait faite à la Compagnie.

CHAPITRE III.

De quelques autres prodiges opérés par Jean dans la ville de Tous-les-Saints.

Jean demeura près de quatre ans dans la colonie de Tous-les-Saints, et sa présence fut également utile aux indigènes et aux Portugais. Quoique la ville de Tous-les-Saints fût grande et très-peuplée, elle ne put toutefois suffire à son zèle, et sa sollicitude s'étendit jusque sur les villages voisins. Lorsqu'il arriva, les habitants semblaient avoir oublié l'esprit chrétien, dans la richesse et l'abondance. Ce n'étaient que haines, dissensions, rapines, injustices et libertinage. Les églises étaient vides, les sacrements n'étaient plus fréquentés ; et, à voir ces choses, on eût dit, non que les sauvages se

convertissaient au christianisme, mais que les chrétiens devenaient païens. A peine arrivé, Jean, enflammé de zèle, tonna avec la liberté évangélique contre tous ces désordres, et s'efforça de faire refleurir l'esprit chrétien dans cette ville, d'où il avait en quelque sorte disparu. Au bout de quelques mois, la face des choses avait changé, et la ville n'était plus reconnaissable, tant fut rapide et profond l'effet de ses prédications, et bien plus encore de ses exemples. Car la sainteté a une force qui lui est propre ; elle est douée d'une sorte de contagion divine, qui fait qu'elle se communique à tous ceux qui en sont témoins. Mais celle de Jean était plus puissante et plus communicative encore, car elle était soutenue et confirmée par des miracles nombreux.

Des Portugais et des Brésiliens étaient allés ensemble, au commencement de juillet, pour pêcher dans un golfe peu éloigné de la ville. Ils devaient y rester un mois, et revenir ensuite avec le fruit de leur pêche. Jean, voyant ici l'occasion de faire du bien, leur offrit de les accompagner, espérant, pendant qu'ils seraient occupés à pêcher,

qu'il pourrait aussi lui jeter ses filets, et pêcher leurs ames. Eloignés de la ville et de la contagion du mauvais exemple, ils semblaient devoir, en effet, offrir plus de prise aux exhortations du serviteur de Dieu. Ses supérieurs toutefois ne le laissèrent partir, qu'à la condition qu'il reviendrait pour la fête de saint Ignace, qui se célèbre le 30 juillet. La pêche fut abondante, et celle des ames réussit également au gré des désirs du père Almeida. On était à la veille de la fête de saint Ignace, et Jean insistait pour que l'on partît. Mais la mer était tellement mauvaise, qu'on ne pouvait s'y aventurer, sans une extrême imprudence; et d'un autre côté, on ne pouvait aller par terre à Tous-les-Saints. Dans cette conjoncture, Jean ne se déconcerta point. Il avait un tel amour pour l'obéissance, et une telle confiance en Dieu, qu'il crut qu'il ne l'abandonnerait pas, et ferait plutôt un miracle, pour le mettre en état d'obéir à ses supérieurs. Il déclara donc qu'il partirait malgré les vents et la tempête. Tous ses compagnons s'unirent pour le conjurer d'attendre que la mer fût plus calme, lui représentant qu'en agissant ainsi, il ferait ce que lui commanderaient ses supérieurs, s'ils étaient

présents : que c'était mal comprendre l'obéissance que de se croire obligé à exposer sa vie pour elle dans une circonstance comme celle-ci. Mais ni leurs représentations, ni leurs prières, ne purent rien sur l'esprit de Jean : et prenant un léger esquif, il s'abandonna à la Providence. Sa confiance ne fut pas trompée. Lorsqu'il fut entré dans la barque, levant les yeux vers le ciel, et étendant la main vers la mer, il la bénit. Or, à peine eut-il fait sur elle le signe de la croix, que sa fureur s'apaisa, le ciel reprit sa sérénité, et Jean, poussé par un vent favorable, put arriver à Tous-les-Saints, la veille de la fête de saint Ignace.

Une jeune fille noble, nommée Marcelline de Sigueira, était devenue muette par suite d'une maladie longue et cruelle ; sa bouche s'était tordue d'une manière affreuse, et restait toujours béante. Ses parents allèrent trouver le serviteur de Dieu, et le prièrent de venir voir leur fille. Il y alla, et l'ayant confessée, il lui rendit en même temps la santé de l'ame et du corps.

Il alla voir un jour Michel Andradio, qui depuis

longtemps déjà était dangereusement malade. Les médecins avaient ordonné de tenir les fenêtres de sa chambre soigneusement fermées, afin que ni l'air ni le jour ne pussent y pénétrer. Dès qu'il y fut entré, le serviteur de Dieu parut tout à coup environné d'une céleste lumière ; de sorte que la chambre tout entière en fut éclairée, et la lumière se dissipa dès qu'il fut sorti. Andradio guérit plusieurs jours après, et il raconta, à tous ceux qui voulurent l'entendre, le miracle dont il avait été témoin.

Un Portugais nommé Carrilio possédait plusieurs lettres de Jean, pleines d'une onction céleste. Et comme il avait une grande confiance dans la sainteté du serviteur de Dieu, il les avait réunies dans un cahier, qu'il gardait soigneusement comme un précieux trésor. La nuit même, lorsqu'il allait se coucher, il le mettait sous son oreiller, le regardant comme une protection efficace contre tout accident. Or, le feu ayant pris une nuit à la maison, la chambre où il dormait fut brûlée avec tout ce qu'elle contenait à l'exception de ce cahier, que la flamme épargna, comme saisie de respect devant lui.

L'amiral portugais, Emmanuel Pirez Esquacia, attendait avec impatience, dans le port de Tous-les-Saints, le moment de mettre en mer ; car son vaisseau était chargé de marchandises, et le moindre retard pouvait lui porter un grave préjudice. Mais la mer était tellement mauvaise, que l'amour de la vie l'emportant chez lui sur l'amour du gain, il n'osait pas affronter la tempête. Il alla trouver Jean, car c'était à lui que l'on s'adressait, quand on avait besoin de quelque miracle, et il lui exposa son embarras. Jean, à sa prière, se rendit sur le rivage, et, étendant la main vers les flots en fureur, il les bénit. La mer sentit aussitôt la vertu de la croix, et la tempête se calma à l'instant ; de sorte qu'Emmanuel put arriver au terme de son voyage plus tôt même qu'il ne l'espérait.

Etant allé voir un jour Marie Siqueira, femme d'une grande piété, il trouva, assise près d'elle, sa fille âgée de neuf ans. Cette enfant était et pour le développement de l'esprit, et pour la vertu, bien plus avancée qu'on ne l'est ordinairement à cet âge. Jean, la regardant, dit que bientôt elle serait assise dans le ciel auprès de la mère de Dieu,

comme elle était assise en ce moment près de sa mère. Peu de jours après, en effet, l'enfant mourut inopinément. Sa mère, quoique affligée de sa perte, fut bien consolée par l'assurance que Jean lui avait donnée du salut de sa fille : et puisque la première partie de sa prédiction s'était si bien accomplie, elle ne doutait pas qu'il n'en fût de même pour la seconde.

Toutes ces choses avaient acquis au serviteur de Dieu une telle estime, que l'on avait la persuasion qu'il n'était rien qu'il ne pût obtenir de Dieu. On le regardait non-seulement comme un saint, mais encore comme un prophète et un thaumaturge. Les Portugais, aussi bien que les Brésiliens, n'entreprenaient presque rien d'important avant de l'avoir consulté. Ils l'appelaient dans leurs maladies, dès qu'elles offraient quelque caractère de gravité, et Dieu récompensait souvent leur foi, soit en leur rendant la santé, soit en les soulageant dans leurs maux.

CHAPITRE IV.

Il retourne à Rio-Janeiro. — Des prophéties et des miracles qu'il y fit.

Jean revint à Rio-Janeiro, en 1639, accablé de vieillesse, et épuisé par les travaux du ministère apostolique. Il voulait, après s'être dépensé pour le bien des autres, songer à son propre salut, et se préparer au grand passage de l'éternité. Quoiqu'il eût toujours vécu saintement, il parut, au terme de sa course, oublier tout ce qu'il avait fait, pour ne plus considérer que ce qu'il lui restait à faire. Redoublant de zèle et de ferveur, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur à la contemplation des choses divines ; il traita sa chair plus sévèrement encore que par le passé, s'efforçant d'acqué-

rir la perfection de son état. Mais le soin de son propre salut n'attiédit point sa charité envers le prochain ; il continua d'entendre les confessions, autant que ses forces pouvaient le permettre. Faire aimer Notre-Seigneur était l'unique désir de son ame, et ceux qu'il ne pouvait gagner par ses exemples et ses exhortations, il les subjuguait par le spectacle des prodiges qu'il opérait. Car ici comme ailleurs, Dieu ne cessa de confirmer par des miracles la sainteté de son serviteur.

Simon Vasconcelli, de la Compagnie de Jésus, et qui fut plus tard provincial du Brésil, souffrait depuis trois mois d'un rhumatisme articulaire, qui lui causait dans tous les membres des douleurs atroces ; de sorte qu'il ne pouvait ni se remuer, ni dormir, ni prendre aucune nourriture. Jean, touché de l'état du malade, entra un jour dans sa chambre ; et jetant les yeux sur un crucifix qui était suspendu au mur, il conjura Notre-Seigneur de guérir le bon religieux. Afin de rendre sa prière plus efficace, il invoqua la sainte Vierge et saint François-Xavier, afin qu'ils appuyassent sa demande auprès de Dieu, puis il dit au père de pren-

dre courage et d'avoir bon espoir. Le lendemain, de bon matin, il vint le voir de nouveau. Il avait bien dormi pendant la nuit, et se trouvait mieux. Jean lui commanda de se lever, de s'habiller, et de marcher dans sa chambre, afin de rendre leur souplesse à ses membres engourdis par un long séjour au lit. Simon obéit, et pendant qu'il s'essaie à marcher, Jean court à une petite église, située près de la ville, et dédiée à la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame de l'Exil, afin d'y célébrer le saint Sacrifice, en action de grâce du bienfait qu'il venait d'obtenir. Il en avait demandé plusieurs jours auparavant la permission au recteur de la maison, tant il était assuré d'être exaucé de Dieu. De retour à la Résidence, il rencontra Simon aussi sain et aussi robuste que s'il n'avait jamais été malade.

Un frère coadjuteur, nommé Jean Oliva, était attaqué d'une fièvre lente qui le consumait. Outre cela, il avait des vomissements presque quotidiens, de sorte que tous désespéraient de sa guérison. Le père Almeida regrettait beaucoup ce bon frère, car il s'entendait merveilleusement à soigner les ma-

lades, et il semblait impossible de le remplacer sous ce rapport. Il demanda donc au père recteur la permission d'emmener le frère avec lui pendant quelques jours à la campagne. Là, il fit une neuvaine à la sainte Vierge et à saint François-Xavier, pour obtenir la guérison du malade. Pendant ces neuf jours, comme s'il eût voulu se préparer à quelque grande entreprise, il redoubla ses mortifications et ses prières, passant des nuits entières devant Dieu au pied de son crucifix. Le neuvième jour, sentant qu'il avait été exaucé, il va trouver Oliva, et lui dit d'un air joyeux : « Mon frère, rendez grâce à la sainte Vierge et à saint François-Xavier, qui ont bien voulu vous ôter votre fièvre, et vous guérir d'un ulcère que vous aviez au foie. Après demain, jour de saint François-Xavier, votre mal cessera entièrement, afin que l'on voie que c'est à son intercession que vous devez la santé. » En effet, Oliva étant retourné à la Résidence avec Jean, se trouva parfaitement guéri au jour qu'il lui avait désigné, et il put continuer, comme par le passé, de prendre soin des malades, et de rendre au couvent les autres services de charité : ce qu'il fit avec d'autant plus de zèle qu'il avait été plus près de la mort.

Il guérit également par ses prières un jeune religieux, Dominique Garcia, qui mourait de phthisie. Plus tard, Dominique, après avoir achevé ses études littéraires, voulut s'appliquer à la philosophie et à la théologie. Mais Jean, prévoyant ce qui devait arriver, lui conseilla de laisser là cette étude, parce qu'elle ne lui serait pas nécessaire. Peu de temps après, en effet, ses supérieurs l'appelèrent à d'autres fonctions, qu'il remplit tout le reste de sa vie d'une manière digne d'éloges.

Les religieux de la maison parlaient souvent dans leurs entretiens familiers des vertus de Jean : plusieurs même, exaltant sa sainteté, allaient jusqu'à l'appeler bienheureux. L'un d'entre eux cependant, refroidi peut-être par les éloges exagérés des autres, ou se croyant plus habile, prétendit un jour que l'on ne pouvait appeler parfait un homme qui avait ses défauts comme tous les autres. Quoique Jean fût occupé alors à prier dans un lieu écarté, il connut, par une lumière surnaturelle, ce que ce religieux avait dit. L'ayant rencontré quelques heures après, il se jeta à ses pieds, le remerciant d'avoir fait remarquer ses défauts : « Vous êtes le seul ici qui

me connaissez bien, » lui dit-il. Le religieux rougit à ces paroles, admirant la sainteté du serviteur de Dieu, qui, à la manière des prophètes, voyait ce qui se passait à distance.

Ce n'est pas seulement à la maison, mais encore au dehors, que brillèrent la vertu et les œuvres de Jean. François Barret de Faria souffrait d'un ulcère intérieur au côté droit. Déjà il avait perdu tout espoir, et se préparait à la mort, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise. Il pria Jean de venir l'assister dans ses derniers moments. Le serviteur de Dieu accourut aussitôt : puis après avoir invoqué le Seigneur, et le secours de saint Joseph, il fit le signe de la croix sur le côté droit où était l'ulcère, et à l'instant même la tumeur et la douleur disparurent.

Elisabeth Marisia, femme de François Costa de Barros noble portugais, était à la dernière extrémité. Elle n'avait ni bu, ni mangé depuis huit jours, et déjà elle avait perdu la parole et l'usage de ses sens, de sorte qu'on attendait sa mort à chaque instant. Jean étant venu la voir, dit avec assurance,

après avoir prié pour sa guérison, qu'elle ne mourrait pas de cette maladie. La malade revint à elle aussitôt ; puis ouvrant les yeux, elle reconnut ceux qui entouraient son lit, et recouvra l'usage de la parole. Peu de temps après, elle se trouva parfaitement guérie, et put vaquer au gouvernement de la maison, ce qu'elle attribuait aux prières de l'homme de Dieu.

Un jour qu'il distribuait la sainte communion au peuple, au moment où il allait la donner à une Brésilienne, sa main se raidit. Prenant cet accident pour un avertissement du ciel, il passa cette femme sans lui donner la sainte hostie. Il s'en applaudit bien, lorsqu'il sut ensuite qu'elle n'était pas encore baptisée.

CHAPITRE V.

De quelques autres miracles de Jean.

Les pères de la Compagnie faisaient bâtir une résidence à Rio-Janeiro. La maison devait former un carré, et il ne restait plus à faire que la partie qui dominait la ville. On avait établi une grue, afin d'enlever les pierres. Un frère coadjuteur, Antoine Sanchez, travaillait avec les ouvriers. Il était en même temps chargé de les surveiller, et il s'acquittait avec un grand zèle de ses fonctions. Un jour, comme il se servait de la grue pour enlever les pierres, la corde s'arrêta au milieu du trajet, de sorte qu'elle ne pouvait ni monter ni descendre. Antoine, voulant presser l'ouvrage, mit imprudem-

ment le pied sur la corde, afin de la mettre en mouvement. Il n'y réussit que trop bien, car la machine, partant tout à coup, enleva le pauvre frère, et le jeta en l'air avec une grande violence. Tous les assistants poussent un cri d'épouvante, pleins d'anxiété sur le sort d'Antoine. Celui-ci tombe la tête contre le sol et se brise le crâne : le sang lui sort par les yeux, le nez, la bouche et les oreilles, et il reste étendu sans mouvement, sans connaissance, sans donner, en un mot, aucun signe de vie; tout le monde le croit mort. Jean accourt, appelé par le bruit, et demande ce qui est arrivé. Prenant alors entre ses mains, avec un visage gai, la tête du moribond, il récite sur lui le commencement de l'évangile selon saint Jean. Antoine revient bientôt à lui, et sent un grand soulagement. Le père Almeida prédit avec assurance qu'il ne mourrait point de cette chute, et qu'il serait guéri par le secours de saint François-Xavier, qui avait rendu le même service à un certain Marcel Mastrilli. Sa parole rendit la confiance à tous ceux qui étaient présents, et l'on connaissait si bien son pouvoir auprès de Dieu, que personne ne douta plus de la guérison du malade. Antoine se rétablit prompte-

ment en effet, et protesta toujours qu'il devait la vie au père Almeida ; tandis que celui-ci, dans son humilité, rapportait le miracle à saint François-Xavier.

Les maladies de l'ame sont plus difficiles encore à guérir que celles du corps : et si c'est un témoignage de sainteté de rendre la santé aux malades, c'en est un non moins grand de calmer subitement les passions, et d'ôter à la chair son aiguillon. Jean eut cette double gloire et ce double mérite, et l'on ne saurait compter toutes les merveilles qu'il opéra en ce genre. Nous nous contenterons de citer un fait qui montrera suffisamment quel était son pouvoir en ce point. Il y avait à Rio-Janeiro un jeune Portugais d'une excellente famille, qui, après avoir embrassé la carrière militaire et s'être abandonné au libertinage, quitta l'armée pour le commerce. Mais en changeant d'état, il ne fit que changer de passion. A la licence des camps, succéda l'avarice et la cupidité. Dévoré de la soif de s'enrichir, aucun moyen ne lui coûtait pour arriver à son but, et il accumula ainsi injustice sur injustice, chargeant tous les jours sa conscience

de nouveaux péchés. Mais Dieu, qui avait des desseins de miséricorde sur lui, toucha enfin son cœur. Honteux et repentant de la vie qu'il avait menée, il prit sérieusement la résolution de se convertir. Il alla, dans ce dessein, trouver le père Almeida, qui avait un talent merveilleux pour ramener les grands pécheurs, et il lui fit une confession générale de toute sa vie. Touché des exhortations du serviteur de Dieu, il résolut de le prendre pour guide et pour modèle, et de s'abandonner entièrement à sa conduite. Le démon, irrité de voir lui échapper une proie sur laquelle il avait compté, fit tous ses efforts pour s'en emparer de nouveau, et chercha pour cela à réveiller dans ce jeune homme les passions des sens que la cupidité avait tenues assoupies pendant quelque temps. Le Portugais, sachant qu'il n'est point de moyen plus efficace pour émousser l'aiguillon de la chair, que la mortification et la pénitence, alla trouver son directeur, et le pria de lui donner un cilice de fer, dont les pointes retournées en dedans pussent tourmenter continuellement sa chair rebelle et en réprimer les saillies. Jean y consentit. Mais à peine eut-il mis le cilice, qu'au

lieu d'en éprouver du soulagement, il sentit redoubler au contraire ses tentations. Désolé, il retourne chez son directeur, et lui raconte ce qu'il éprouve. Jean, qui connaissait les ruses du démon, prend le cilice, se l'applique sur la chair, et le rend aussitôt au jeune homme, en lui disant qu'il espérait que, désormais, il le pourrait porter avec plus de fruit. A peine l'eut-il pris en effet, qu'il se sentit soulagé ; et à partir de ce moment, sa chair, docile et soumise, ne se révolta plus contre l'esprit ; de sorte qu'il ne fut plus tenté de ce côté, pendant tout le reste de sa vie.

Jean entoura toujours ce jeune homme d'une affection particulière : il le regardait et l'aimait comme l'une de ses plus précieuses conquêtes, et il se servit plusieurs fois en sa faveur du pouvoir miraculeux qu'il avait reçu de Dieu. Un jour, comme il frappait un caillou pour en tirer une étincelle, un petit fragment de pierre lui sauta dans l'œil, et lui causa de grandes douleurs. Le serviteur de Dieu voulut, après avoir guéri son ame, soulager aussi son corps. Il lui fit donc le signe de la croix sur l'œil, et en fit tomber aussitôt l'éclat

de pierre qui y était entré. La douleur cessa à l'instant, mais l'œil conserva toujours un peu de rougeur, Dieu voulant lui rappeler continuellement, par cette marque extérieure, ce qu'il devait au père Almeida. Celui-ci le guérit encore une autre fois d'un violent mal d'oreille, en prononçant cette seule parole Epheta, dont s'était servi Notre-Seigneur pour guérir un sourd-muet, et en lui faisant le signe de la croix sur la partie malade. Il était ainsi, tout à la fois, le directeur et le médecin de ce jeune homme, qu'il avait eu le bonheur d'arracher au démon, et de gagner à Jésus-Christ.

Le démon, jaloux du bien que Jean faisait à Rio-Janeiro, et des conquêtes qu'il gagnait chaque jour à Dieu, essaya d'en arrêter le cours, en attentant à la vie de ce saint homme. Celui-ci ayant été appelé un jour auprès d'un Brésilien qui se mourait, se mit aussitôt en route, accompagné de quelques indigènes. Comme il s'entretenait avec eux de choses divines, selon sa coutume, afin de se récréer pendant le chemin, une pierre, jetée d'en haut avec une grande force, lui tomba sur la tête, et le renversa par terre à demi-mort. Ses compa-

gnons, frappés d'épouvante, regardèrent de tout côté, afin de voir d'où venait le coup. Mais ils ne virent personne, et en effet le lieu où ils se trouvaient était solitaire, et l'auteur de l'attentat n'aurait pu leur échapper. Ils en conclurent que le coup venait du démon, qui avait cherché à se défaire du serviteur de Dieu. Celui-ci, dès qu'il eut repris l'usage de ses sens, s'oubliant lui-même et ne songeant qu'au malade qui l'attendait, ne voulut pas s'arrêter plus longtemps, dans la crainte qu'il ne mourût avant d'avoir reçu les sacrements de l'Eglise. S'étant donc enveloppé la tête à la hâte avec un mouchoir, il se mit aussitôt en route, et se traîna péniblement auprès du moribond, dont la cabane était située au milieu des bois. Il entendit sa confession, le prépara à la mort, et ne le quitta que lorsqu'il eut rendu son ame à Dieu. Puis, lorsqu'il fut de retour à Rio, il consentit à se remettre entre les mains du médecin ; et peu de jours après, sa blessure fut parfaitement guérie, ce que l'on attribua, non sans raison, à une protection particulière de Dieu. Or, plusieurs de ceux qui l'avaient accompagné pendant la route, reçurent sur des mouchoirs ou d'autres

linges le sang qui coulait de la plaie, tant ils avaient une haute idée de sa sainteté, et ces linges opérèrent dans la suite plus d'une guérison miraculeuse.

CHAPITRE VI.

De quelques prophéties remarquables du père Almeida.

En 1641, les Hollandais tentèrent une expédition contre le royaume d'Angola, situé en Afrique, sur les confins de l'Ethiopie, et qui appartenait aux Portugais. Ils prirent presque sans coup férir la ville de Loanda, capitale du royaume. La perte de cette ville fut très-sensible aux Portugais, non-seulement à cause du détriment qu'en souffrait leur honneur, mais encore parce que ce royaume offrait à leur commerce un vaste débouché. Mais il était difficile de reprendre à la Hollande cette nouvelle conquête, que convoitait depuis long-temps déjà son ambition : car les Portugais étaient

occupés alors à faire la guerre avec l'Espagne. Cependant, vers la fin de 1747, une flotte considérable, équipée à grands frais, partit de Lisbonne pour le royaume d'Angola, sous le commandement de Salvator Correa de San Benavidio. C'était un homme d'une illustre famille, et très-habile dans l'art de la guerre. Celui-ci aborda au commencement de l'année 1648, au port de Rio-Janeiro. Il voulait s'entendre avec la Colonie portugaise de ce pays, et concerter avec elle ses moyens d'attaque. Il désirait, outre cela, avoir l'avis du père Almeida, dont il connaissait la sainteté, et en qui il avait une confiance sans bornes. A peine fut-il descendu à terre, qu'il courut le trouver, et le consulta sur l'issue de l'expédition qu'il méditait. Celui-ci, après avoir recommandé la chose à Dieu pendant plusieurs jours, alla trouver l'amiral, et l'avertit de partir pour le royaume d'Angola, le 12 du mois de Mai, et d'attaquer la ville de Loanda. Il devait, au milieu de la mêlée, invoquer le secours de la sainte Vierge et de saint Michel, prince de la milice céleste. Il l'assura que, s'il remplissait exactement ces conditions, il remporterait une victoire mémorable

sur l'ennemi, et rendrait aux Portugais l'empire de la mer et la liberté du commerce.

Jean parlait sous l'inspiration de Dieu, comme l'événement le montra bien dans la suite. L'amiral, plein de confiance et d'espoir, mit à la voile au jour qui lui avait été désigné par le serviteur de Dieu. Mais arrivé au port de Quicombo, très-éloigné encore de Loanda, il oublia les recommandations qui lui avaient été faites, et faisant descendre ses soldats à terre, il les employa à construire une citadelle qui devait défendre l'entrée du port, dans le cas où l'ennemi essaierait d'y pénétrer. Il jugeait cette précaution nécessaire, et la prudence humaine l'emporta chez lui sur la confiance qu'il avait dans la parole du père Almeida. Au reste, un événement providentiel, sinon prodigieux, vint rompre ses desseins, et le forcer à partir. Une horrible tempête s'éleva dans le port de Quicombo, et détacha de leurs ancres les bâtiments de la flotte. Le vaisseau amiral fut poussé contre les rochers et s'y brisa : deux cent cinquante hommes y trouvèrent la mort dans les flots, sans qu'on pût leur porter aucun secours. Les autres navires perdirent en

partie leurs voiles et leurs agrès, et coururent les plus grands dangers. Ce qu'il y eut de prodigieux en tout cela, c'est que la tempête ne se fit sentir que dans le port, quoiqu'il fût très-avantageusement situé, et hors de là, la mer resta parfaitement calme. Frappé d'épouvante, l'amiral et ses officiers ne savaient comment échapper au danger, enfermés qu'ils étaient dans les limites étroites du port. Ils ne purent s'empêcher de voir dans cet événement une punition de Dieu, qui voulait les châtier de ce qu'ils n'avaient pas, selon les recommandations de son serviteur, marché directement contre Loanda, au lieu de s'arrêter à Quicombo. Dans cette extrémité, ils s'adressèrent à Dieu, et le prièrent de les tirer de la situation périlleuse où ils se trouvaient. Leur prière fut exaucée; la mer s'apaisa, les nuages se dissipèrent, le ciel reprit sa sérénité, et l'amiral, après avoir pris quelques jours pour réparer sa flotte, put mettre à la voile, et arriver encore assez à temps devant Loanda, pour attaquer la ville le 15 Août. Elle fut prise ce jour là même, afin qu'il fût bien constant que c'était à l'intercession de la sainte Vierge qu'on devait la victoire.

Mais il restait encore à prendre la citadelle ; c'était même là le but de l'expédition. L'entreprise était difficile, car les Hollandais avaient mis la place dans un état de défense qui la rendait presque inexpugnable. Cependant, les Portugais, encouragés par le succès qu'ils avaient déjà obtenu, et pleins de confiance dans la parole de Jean, attaquèrent avec une ardeur incroyable le fort de Saint-Paul, qui passait pour le mieux fortifié. Les Hollandais, voyant qu'ils ne pourraient tenir contre les efforts des assaillants, se décidèrent à capituler, et les Portugais entrèrent dans la citadelle le vingt-quatre août, le même jour où, sept ans auparavant, elle avait été prise par la Hollande.

Pendant que ces choses se passaient dans le royaume d'Angola, le bruit se répandit, on ne sait comment, à Rio-Janeiro, que les Portugais avaient été contraints, après des pertes énormes, de renoncer au siége de Loanda, que l'amiral de la flotte en était mort de honte et de douleur, que les Hollandais, enfin, fiers de leur victoire, songeaient à s'emparer du Brésil. Ces bruits jetèrent dans une grande angoisse les habitants de Rio. On maudis-

sait les auteurs de cette malheureuse expédition ; le père Almeida lui-même n'était pas épargné, et tout le pays était en mouvement. Jean, instruit de ces bruits, et craignant l'agitation qui pouvait en résulter, releva le courage et la confiance des habitants, en leur déclarant avec assurance que les Portugais avaient remporté la victoire, et pris sans difficulté la ville et la citadelle de Loanda ; que l'amiral était en parfaite santé, et que la flotte portugaise reparaîtrait dans le golfe de Rio, comblée de gloire, et chargée des dépouilles des Hollandais ; enfin que le jour où l'on célèbrerait dans l'église de la Compagnie la fête des onze mille vierges, un messager apporterait à la ville ces heureuses nouvelles. Il répéta ces choses bien des fois, et devant un nombre considérable de témoins, rapportant en detail tout ce qui s'était passé à Loanda, comme s'il y eût été présent : ce qui était d'autant plus prodigieux que cette ville était à près de deux milles de Rio. On crut à sa prédiction, car on connaissait sa sainteté, et d'ailleurs en disant ces choses, son visage était comme resplendissant d'une lumière surnaturelle, et l'on voyait qu'il parlait sous l'inspiration divine. Au reste,

l'événement ne tarda pas à confirmer ses paroles : car le jour de la fête des Onze mille Vierges, on reçut à Rio-Janeiro la nouvelle de la victoire remportée par les Portugais. La ville et le Brésil tout entier reçurent cette nouvelle avec des témoignages de joie incroyables, et tous admirèrent davantage encore la sainteté de Jean, qui venait d'être confirmée par un témoignage si éclatant.

Un autre événement, dont les suites furent moins glorieuses, vint augmenter encore la haute opinion qu'on avait de lui. Au mois de juillet, de l'an 1650, la flotte portugaise, chargée de marchandises précieuses, partait de Rio pour le Portugal : elle comptait vingt bâtiments, parmi lesquels trois navires de guerre, chargés de défendre les autres, et commandés par Antoine Temudio, Antoine Abreu de Freitas, et un troisième dont le nom est inconnu. Avant qu'elle sortît du port, Jean avertit Temudio de ne pas aller droit à Lisbonne, mais de s'arrêter d'abord à Bahia, et d'y attendre que les événements lui apprissent ce qu'il avait à faire. « Si vous ne faites pas ce que je vous dis, ajouta-t-il, je crains quelque grand mal-

heur pour la flotte. » Mais Temudio ne tint point compte des recommandations du saint homme, et se dirigea vers Lisbonne. A peine y fut-il, qu'il se repentit mais trop tard de sa présomption. Voici en effet ce qui était arrivé. Les deux princes, Robert et Maurice, neveux de Charles Ier roi d'Angleterre, s'étaient arrêtés dans le port de Lisbonne pour y réparer leur flotte, et ils avaient été très-bien accueillis par le roi de Portugal. Comme ils étaient ennemis du parlement d'Angleterre, lequel à cette époque avait usurpé le pouvoir souverain, celui-ci regarda comme une injure et un défi l'accueil qui leur avait été fait. Il envoya donc l'amiral Blake, avec une flotte de trente vaisseaux en Portugal, avec l'ordre d'établir un blocus sévère devant le port de Lisbonne, et de venger ainsi l'injure qu'il croyait avoir reçue. Blake exécuta fidèlement les ordres qui lui avaient été donnés, et sa flotte, placée devant le port de Lisbonne, interceptait tout commerce avec cette ville.

Temudio, ignorant ce qui se passait en Europe, voguait à toutes voiles vers Lisbonne. Lorsqu'il fut en vue du port, il aperçut la flotte anglaise. Il n'y

avait plus moyen de reculer ni de refuser le combat. La bataille s'engagea, et elle fut terrible. Les Anglais, tentés par le butin, dirigèrent principalement leurs efforts contre les bâtiments chargés de marchandises. Les vaisseaux de guerre accoururent au secours : soldats et commandants, tous firent leur devoir, et se défendirent courageusement, quoique la flotte ennemie fût beaucoup plus forte et plus nombreuse. Au milieu du combat, onze bâtiments, plus agiles que les autres, profitèrent de la marée et d'un vent favorable, entrèrent heureusement dans le port de Lisbonne; sept autres plus chargés tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et trois furent pris par des pirates zélandais, en voulant fuir les Anglais. Deux navires de guerre purent avec l'aide de Dieu échapper au danger et prendre le large, mais le troisième, commandé par Freitas, ayant perdu ses voiles et ses agres, soutint seul la lutte, pendant presque tout le jour, et le combat ne cessa que lorsqu'on eut mis le feu au navire. Presque tous ceux qui le montaient furent tués, ceux qui échappèrent furent reçus sur les vaisseaux anglais, et traités avec égards. C'est ainsi que Temudio fut puni pour avoir né-

gligé les avertissements du serviteur de Dieu, dont la sainteté reçut un nouvel éclat de cet événement. Car on vit bien par ce qui était arrivé, qu'il était doué de l'esprit de prophétie. Il avait su, en effet, d'une manière surnaturelle, qu'au moment où la flotte quittait le port de Rio-Janeiro, un vaisseau y arrivait de Portugal, annonçant que les Anglais bloquaient le port de Lisbonne, et n'y laissaient arriver aucun navire. Il apportait en même temps à Temudio, l'ordre d'attendre que l'hiver eût forcé l'amiral Blake de quitter la mer, exposée dans cette saison à de violentes tempêtes, ou que de nouveaux ordres lui donnassent le signal du départ.

CHAPITRE VII.

De quelques autres prophéties du père Almeida. Du don qu'il avait de discerner les esprits et de lire les pensées des hommes.

Dieu seul peut pénétrer le fond des cœurs et en lire les pensées, lui seul peut donc communiquer aux autres ce pouvoir. Il est arrivé plusieurs fois, cependant, que des possédés ont eu cette faculté. Mais celle-ci était l'effet d'une permission divine ; ou bien, dans ce cas, le démon devinait ce qui se passait au fond du cœur, à l'aide de certains signes extérieurs par lesquels se trahit quelquefois involontairement la pensée. On peut dire néanmoins que le discernement des esprits est ordinairement un témoignage de la sainteté de ceux chez qui il se trouve. Nous avons raconté déjà, dans le cours

de cette histoire quelques exemples de ce don merveilleux que possédait le père Almeida. Mais il est d'autres faits que nous nous reprocherions de passer sous silence, et que nous réunirons dans ce chapitre.

Salvator Correa Sa, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, conduisait, en 1630, sa cousine Dona Victoria, accompagnée de sa mère, à son mari gouverneur du Paraguay. Il était jeune encore, et n'était pas marié. Parti de Rio-Janeiro, il était arrivé à Saint-Paul, avec l'intention de s'y arrêter, et de revenir à Rio. Mais Dona Victoria et sa mère, qui trouvaient en lui non-seulement une compagnie agréable, mais encore un protecteur, le prièrent de ne pas les abandonner, n'osant pas se mettre seules en chemin. Comme il était appelé à Rio par des affaires très-importantes, et qu'il ne pouvait retarder son départ sans de graves inconvénients, il fut très-embarrassé de la proposition que lui faisait sa cousine. Car d'un côté, il désirait leur être agréable: et de l'autre il craignait, en faisant ce qu'elles voulaient, de compromettre ses intérêts. Incertain du parti qu'il devait prendre, il

pesait les raisons pour et contre, avant de se décider. Le sommeil le surprit pendant qu'il délibérait ainsi, et il dormit jusqu'au jour. Lorsqu'il fut éveillé, le moment du départ approchant, il se mit à délibérer encore, se disant à lui-même : « irai-je, ou n'irai-je pas? Il fut tiré de ses pensées par un bruit qui frappa son oreille. Il regarde d'où il peut venir, et s'aperçoit qu'on frappe à la fenêtre, comme si quelqu'un voulait lui parler : « Qui es-tu? demanda-t-il. Irai-je, ou n'irai-je pas? » Il entendit alors très-distinctement le père Almeida, dont il connaissait bien la voix, lui répondre : « Allez sans hésiter et accompagnez ces dames : votre voyage sera heureux, et vous trouverez une femme au Paraguay. Dieu le veut : adieu. » Salvator resta stupéfait, car il n'avait communiqué ses incertitudes à personne, Jean d'ailleurs était absent, et cependant c'était bien lui qui lui avait parlé, qui lui avait conseillé d'aller, et lui avait annoncé son mariage futur, auquel il ne pensait nullement. S'étant assuré qu'il n'y avait point là d'illusions, il résolut d'accompagner sa cousine. Le voyage fut heureux : il arriva sain et sauf au Paraguay, y épousa une femme d'une illustre famille, Catherine Velasco, et

depuis il ne cessa de proclamer bien haut ce qui lui était arrivé. Au moment où l'auteur que nous suivons écrivait cette histoire, Salvator vivait encore, et publiait partout ce fait extraordinaire.

Un commandant de vaisseau portugais était parti de Rio-Janeiro pour la colonie de Tous-les-Saints. Le bruit s'étant répandu que toutes ces mers étaient infestées par des pirates hollandais, un religieux de la Compagnie de Jésus, oncle du commandant, craignit que son neveu ne fût tombé entre leurs mains. Il s'adressa au père Almeida, dont il connaissait les dons merveilleux, et le consulta sur le sort de son neveu. Jean, après avoir recommandé la chose à Dieu, dit au religieux: « Mon père, votre neveu a rencontré au milieu de sa course les pirates hollandais, et comme le navire qu'il montait, ne pouvait ni se défendre ni fuir, ne prenant conseil que de son courage, il l'a poussé contre des rochers, aimant mieux périr dans les flots que de tomber entre les mains de l'ennemi. Son vaisseau s'étant brisé, il s'est jeté à la mer, et après avoir lutté longtemps contre les flots, et couru les plus grands dangers, il a réussi

par une protection particulière de Dieu à gagner le rivage. » Il lui dit tout cela avec autant d'assurance que s'il l'eût vu de ses yeux. Or, au bout de deux mois, on reçut à Rio les nouvelles qui confirmèrent de tout point ce que Jean avait annoncé.

Emmanuel Pacieco de Mello, noble Portugais, ne pouvant souffrir qu'on lui eût préféré Salvator Correa de Sa dans le commandement de la flotte qui, comme nous l'avons vu plus haut, devait aller reprendre aux Hollandais le royaume d'Angola, refusa de l'accompagner dans cette expédition. Il resta donc à Rio-Janeiro, dévorant en secret son dépit. Il tomba bientôt gravement malade, et le chagrin qui le consumait rendait encore son état plus dangereux. Mais comme c'était un homme pieux, il se fit porter au collége de la Compagnie, afin de pouvoir mourir, si Dieu l'ordonnait ainsi, entre les mains et au milieu des prières de ces bons religieux. Il promit en même temps, s'il guérissait, de retourner le plus tôt possible en Portugal ; mais il ne fit part à personne de ce dessein. Jean néanmoins en eut connaissance par une lumière surnaturelle. Emmanuel étant abandonné

des médecins, Jean annonça qu'il ne mourrait pas, que bientôt il rentrerait en grâce avec l'amiral, et qu'au lieu de retourner en Portugal, comme il en avait le dessein, il partirait avec lui sur le même navire pour le royaume d'Angola. Grand fut l'étonnement d'Emmanuel en entendant le serviteur de Dieu révéler un projet qu'il n'avait communiqué à personne. Au reste, l'événement justifia la prophétie. Emmanuel entra peu de jours après en convalescence ; puis il partit avec Salvator pour le royaume d'Angola, et rendit par ses conseils et sa valeur de très-grands services à la flotte portugaise dans cette expédition.

Antoine Azèredo se préparait à partir pour la colonie du Saint-Esprit, afin d'y chercher des émeraudes, très-abondantes dans ces régions. Mais comme le cap Froid qu'il fallait doubler était assiégé par les Hollandais, il craignait de se mettre en mer. Almeida le tira d'embarras en lui ordonnant de partir le samedi, jour consacré à la sainte Vierge. Il lui prédit, qu'au moment où il arriverait devant le Cap Froid, le ciel se couvrirait de nuages, et qu'il pourrait ainsi passer sans être aperçu

par l'ennemi. Antoine, encouragé par cette prophétie, mit à la voile le samedi suivant, après avoir invoqué le secours de la sainte Vierge. Après une navigation favorable, il arriva devant le cap-Froid, et aperçut la flotte de l'ennemi. Mais se souvenant de la prophétie du père Almeida, il eut recours à la prière, et conjura la Mère de Dieu de le tirer du péril où il se trouvait. Sa demande fut exaucée : car un nuage épais vint envelopper, pour ainsi dire, son bâtiment, et le cacher aux Hollandais. Ceux-ci, après l'avoir poursuivi au hasard pendant quelque temps, renonçèrent à leur entreprise, et Antoine doubla heureusement le cap, et arriva au port du Saint-Esprit.

Une noble dame, veuve et pauvre, avait une fille qu'elle désirait marier. Quoiqu'elle eût un extérieur agréable, sa pauvreté éloignait d'elle tous les partis. Almeida étant venu un jour visiter la famille, dit à la mère : « Votre fille sera demandée aujourd'hui même en mariage. » Peu d'heures après, en effet, un jeune homme vint pour affaires dans la maison, sans penser au mariage. Mais pendant qu'il s'entretenait avec la mère et la fille, il sentit

au fond du cœur pour celle-ci une vive inclination, et quelque temps après, il l'épousa.

Un Portugais méditait une expédition indigne du nom chrétien. Poussé par la cupidité, il avait formé le dessein de se procurer, soit par les caresses, soit par la violence, des esclaves parmi les indigènes. Il avait associé à son criminel projet un grand nombre de compagnons séduits par l'appât du gain. Parmi eux, se trouvaient deux jeunes Brésiliens qui devaient leur servir de guides. Jean, ayant eu connaissance de la chose, s'efforça par tous les moyens de les détourner de cette entreprise. Avertissements, prières, menaces, tout fut inutile. Voyant qu'il perdait son temps et sa peine, il prédit aux Portugais que Dieu tirerait d'eux une éclatante vengeance. Puis, il annonça aux deux Brésiliens qu'ils périraient misérablement au milieu des forêts, et que leurs corps seraient privés de sépulture. L'amour du gain fut plus fort chez eux que la crainte de la colère divine, et, malgré toutes les représentations du serviteur de Dieu, ils partirent comme ils l'avaient résolu. Mais les Brésiliens, ayant appris qu'on venait les attaquer, réunirent leurs

forces, et, marchant à la rencontre de l'ennemi, ils le mirent en fuite. Le chef de l'entreprise ayant ramassé les débris de sa troupe, chercha avec eux à se frayer un passage chez l'ennemi, à travers les bois et les montagnes. Mais comme ils ne connaissaient point les routes, ils ne tardèrent point à s'égarer, et eurent à lutter, non plus contre l'ennemi, mais contre la faim et la soif. La famine, les privations de toutes sortes, le chagrin et le désespoir engendrèrent parmi eux d'affreuses maladies, qui en emportèrent un grand nombre. Les deux jeunes Brésiliens qui, malgré le conseil de Jean, avaient consenti à servir de guides dans cette expédition, périrent de la manière la plus misérable. Un petit nombre réussirent, après de grands dangers, à regagner Rio-Janeiro. Jean, quoique éloigné de plus de cinquante milles du théâtre du combat, en connut au moment même où il avait lieu la malheureuse issue, et il alla aussitôt avertir les femmes des défunts de faire dire des messes, et de prier pour le salut de leurs ames.

En 1639 Jean était allé passer quelque temps dans la ville de Bovilcucanga, située très-agréable-

ment sur le bord de la mer. Il avait été attiré dans ce lieu, moins par le désir de se reposer, que par la pensée qu'il y pourrait vaquer plus facilement à la contemplation des choses divines. Comme il se promenait sur le rivage avec un Portugais, nommé Emmanuel Pirez Esquacia, par une belle nuit et un ciel serein, et qu'il s'entretenait avec lui des choses de Dieu, il s'arrêta tout à coup, et lui montrant du doigt une étoile plus brillante que les autres, qui dans ces contrées paraît six mois environ au firmament, il lui dit : « Avant que cette étoile cesse de paraître, le Portugal aura un roi portugais. » Ce pays était alors réuni à l'Espagne, et rien n'annonçait encore qu'il dût échapper bientôt à la domination étrangère. De retour à la maison des Jésuites, Jean répéta plusieurs fois la même chose. Quoiqu'elle parût incroyable, on en tint note cependant, et au bout de six mois, un vaisseau, parti de Lisbonne, vint apporter à Rio-Janeiro l'heureuse nouvelle que Jean duc de Bragance était monté sur le trône de Portugal.

Les Hollandais tenaient assiégé, en 1647, le port de Bahia, et les affaires des Portugais étaient dans

la condition la plus fâcheuse. Le Brésil avait alors pour gouverneur Antoine Hellez de Selva, d'une illustre famille, le même qui, longtemps auparavant, avait transporté au Japon, sur son navire, le père Marcel Mastrilli, de la Compagnie de Jésus, un des apôtres de cette contrée. Le recteur du collége de Rio ayant appris que les habitants de Bahia étaient dans la disette, résolut de leur envoyer un vaisseau chargé de vivres, sous la conduite d'un frère coadjuteur, très-bon pilote. Cependant comme cette expédition était pleine de dangers, le frère, avant de se mettre en mer, se recommanda aux prières d'Almeida. Celui-ci ayant consulté Dieu, en reçut l'assurance que la traversée serait heureuse, et que le vaisseau arriverait sans accident à sa destination : et pour affermir davantage encore la confiance du frère, il ne se contenta pas de lui dire de vive voix ce que Dieu lui avait fait connaître, mais il voulut le lui laisser par écrit, afin qu'il pût l'avoir toujours sous les yeux. « Puisque vous ne craignez pas, lui écrivait-il, de vous confier à la mer par obéissance à vos supérieurs, soyez assuré que vous arriverez sain et sauf à Bahia, à travers la flotte hollandaise. » L'événement jus-

tifia la prédiction, et le vaisseau étant parti de Rio le 11 Mai, arriva le 7 Juin en plein jour, au port de Bahia, en présence même de la flotte ennemie.

Le frère Oliva, dont nous avons raconté plus haut la guérison miraculeuse, ayant été envoyé à Bahia par le provincial, les religieux de la maison de Rio furent extrêmement affligés de son départ ; car ce frère était très-précieux pour les malades, et l'on croyait ne pouvoir le remplacer. Jean les consola en leur annonçant que le frère Oliva irait à Bahia, mais qu'il ne tarderait pas à en revenir. Il voulut même l'écrire de sa main, afin que l'on crût mieux à sa parole, et il remit l'écrit au frère au moment où il allait s'embarquer. Celui-ci, à peine arrivé à Bahia, fut rappelé en effet à Rio par ses supérieurs, et son retour combla de joie les religieux de cette résidence, et les remplit d'admiration pour la sainteté du père Almeida. Mais là ne se borna pas le prodige. Une violente tempête s'étant élevée pendant la traversée, et le vaisseau sur lequel était le frère Oliva étant sur le point de sombrer, il tira de sa poche l'écrit que lui avait remis le père Almeida, et le développant il l'ex-

posa au vent. Or, au même instant, la mer se calma, au grand étonnement des passagers et des matelots, qui reconnurent dans cet événement une protection miraculeuse de Dieu, et un témoignage manifeste de la sainteté de son serviteur.

Les Hollandais s'étant emparés de Fernanbouc, Jean, animé d'un vrai patriotisme, ne cessait de conjurer le Seigneur, de rendre aux Portugais cette colonie, dont la perte leur était si sensible. Il y avait plusieurs années déjà qu'il s'efforçait d'obtenir cette grâce par ses prières. Un jour enfin, il eut l'assurance qu'il était exaucé, et il crut entendre Notre-Seigneur lui-même le lui dire. Un an en effet après sa mort, Fernanbouc fut rendu aux Portugais.

Emmanuel Vasconcelli avait formé d'abord le dessein d'aller se fixer dans le royaume d'Angola, où il espérait obtenir un avancement plus rapide dans les charges publiques. Puis changeant d'avis, il avait résolu de s'établir à Rio-Janeiro. Jean lui persuada de reprendre son premier projet, tant pour le bien public que pour le sien propre, lui

faisant espérer qu'il y occuperait la première charge après le gouverneur, et qu'il y rendrait de grands services à l'Eglise. Il n'en fallut pas davantage pour décider Emmanuel, et la prédiction du père Almeida se trouva en tous points confirmée.

Un religieux de la maison de Rio était tourmenté par des doutes touchant son salut éternel, de sorte qu'il était plongé dans la tristesse la plus profonde, et ne pouvait prendre aucun repos. Il n'avait découvert à personne ses incertitudes et ses angoisses. Mais Jean, qui les connaissait par une lumière surnaturelle, l'ayant rencontré, l'exhorta à prendre confiance, en lui disant qu'il serait sauvé. Le bon religieux, consolé par ces paroles, recouvra le calme et la tranquillité, et tout le reste de sa vie, il ne fut plus tourmenté par aucun doute.

La consolation et l'assurance que Jean donna à ce religieux, il les reçut lui-même de Dieu, qui voulut ainsi récompenser son fidèle serviteur, au déclin de sa carrière, de son amour et de sa fidélité. Le 22 juillet 1653, jour de la fête de sainte Marie-Madeleine, pendant qu'il était abîmé dans

une contemplation profonde, Dieu lui fit connaître qu'il mourrait cette année-là même; et ce qui fut bien plus précieux pour lui, il lui révéla qu'il était du nombre des élus. On peut se représenter quelle dut être sa joie à cette nouvelle. Son ame, inondée d'allégresse, ne pouvait contenir les sentiments qui débordaient en elle. Il courut chez le supérieur de la maison et chez les autres religieux, leur annoncer la nouvelle qu'il venait de recevoir, les priant d'unir leurs actions de grâces aux siennes, et de bénir avec lui le Seigneur d'une faveur qui mettait le comble à toutes les autres.

CHAPITRE VIII.

Mort du père Almeida.

Jean avait atteint l'âge de quatre-vingt-un ans. On sait que bien souvent les saints ont une dévotion particulière pour certaines fêtes, et qu'ils désirent voir finir leur exil au jour où l'Eglise les célèbre, afin de pouvoir aller les fêter dans le ciel. Jean avait toujours désiré de mourir le jour où Notre-Seigneur a daigné naître pour nous dans une étable, et il avait souvent demandé à Dieu de lui accorder cette grâce. Mais le désir de la mort, croissant en lui à mesure qu'il approchait du terme de sa vie, finit par devenir tellement fort et pressant, que chaque jour qui le retenait sur cette

terre lui semblait un siècle. Avec de telles dispositions, la fête de Noël lui parut un terme trop éloigné, et il conjura le Seigneur de hâter le moment où son ame, brisant ses liens, pourrait aller s'unir à lui. Dieu exauça ses vœux, et le douze septembre apparurent les premiers symptômes de la dernière maladie qui devait le mettre en possession du ciel. Tous ses membres furent comme paralysés, à l'exception de la main droite, et l'on eût dit que Dieu avait voulu la lui laisser, pour qu'il pût faire le signe de la croix, et montrer du doigt le ciel, où étaient déjà tous ses désirs et ses espérances.

C'est dans la maladie, on le sait, que se montre ordinairement la nature, avec tous ses défauts et ses imperfections. Mais chez les saints, la souffrance ne fait, au contraire, que donner un nouvel éclat à leurs vertus. Il en fut ainsi du père Almeida; pendant tout le temps qu'il fut cloué sur son lit par la douleur, sa patience ne se démentit pas un seul instant : il conserva toujours un air gai et un visage serein ; et l'on eût dit que son ame était déjà au ciel. Ceux qui l'entouraient, édifiés et consolés par

ce spectacle, ne pouvaient retenir leurs larmes. Les médecins ayant ordonné une saignée, on s'empressa de tremper des linges dans le sang qu'on lui avait tiré, et ces linges opérèrent plus tard un grand nombre de guérisons miraculeuses.

Le mal faisant toujours de nouveaux progrès, il reçut les sacrements de l'Eglise avec une foi et une ferveur admirables, et se prépara, comme un vaillant soldat du Christ, à soutenir courageusement la dernière lutte, qui devait assurer sa victoire. Lorsqu'il fut près de mourir, les frères entourèrent son lit, se succédant sans interruption, et accompagnant son ame de leurs prières : car chacun tenait à honneur de l'assister en ce moment suprême, et tous désiraient être témoins d'une aussi sainte mort. Pendant qu'ils récitaient à genoux, au pied de son lit les noms de Jésus et de Marie, il expira doucement en embrassant le crucifix, le 24 septembre 1653, âgé de quatre-vingt-un ans, dont il avait passé plus de soixante dans la Compagnie, sans que jamais sa piété et sa ferveur se fussent un seul instant démenties. Son visage, après sa mort, conserva une expression de joie suave, qui mon-

trait que son ame nageait déjà au sein des délices éternelles, et tous en le voyant, loin de s'attrister, se sentaient au contraire consolés intérieurement, et pressés de louer Dieu, pour avoir donné à la Compagnie un protecteur de plus dans le ciel.

A peine le bruit de sa mort se fut-il répandu dans la ville, qu'il se fit autour de son corps un grand concours: jeunes et vieux, riches et pauvres, tous voulaient voir une dernière fois cet homme dont la vie avait été pour eux un modèle, dont la parole et les exhortations les avaient tant de fois édifiés et consolés. Les larmes que l'on versait en le voyant étaient inspirées moins encore par la douleur de l'avoir perdu, que par les sentiments de piété dont on était saisi en sa présence, et par l'assurance qu'on avait de son salut. Dieu voulut au reste attester la sainteté de ce grand homme, par un miracle où se révéla encore la qualité qui l'avait surtout distingué pendant sa vie, je veux dire la bonté et la charité. Un jeune homme, qui avait toujours eu une tendre affection pour le père Almeida, et qui depuis longtemps méditait un grand dessein où son salut était gravement inté-

ressé, vint comme les autres prier aux pieds du serviteur de Dieu, et délibérer en sa présence sur la chose qui lui tenait tant à cœur. Comme il contemplait avec un visage empreint d'une douce tristesse la figure de Jean, celui-ci, ouvrant les yeux, le regarda en souriant avec bonté, et lui fit signe qu'il approuvait son dessein.

Les funérailles du serviteur de Dieu furent célébrées avec une grande pompe et un grand concours; après quoi son corps resta exposé un jour entier dans l'église, afin que tous pussent le voir. La foule qui se pressait autour de lui était telle que le gouverneur fut obligé de placer des gardes près de son cercueil; encore eurent-ils bien de la peine, malgré tous leurs efforts, à arrêter l'empressement indiscret de la multitude. Les uns lui baisaient les mains, les autres les pieds, ceux-ci lui faisaient toucher leurs chapelets ou quelque autre objet pieux, ceux-là jetaient des fleurs sur son corps ; et une fois que l'on était entré, personne ne voulait plus sortir. On raconte que son corps exhalait une odeur délicieuse, qui, se répandant dans l'église, fut sentie par tous les assistants.

Lorsqu'on fut enfin parvenu à faire sortir la foule, on plaça le corps dans un sarcophage, au côté gauche du grand autel. Mais la nuit suivante, pendant que les religieux, fatigués par les travaux de la journée précédente, étaient plongés dans le sommeil, une troupe de gens, poussés par une piété indiscrète, et profitant des ténèbres et du silence de la nuit, trouvèrent le moyen de pénétrer dans l'église, et ayant ouvert le sarcophage, ils emportèrent les ornements sacerdotaux dont on avait revêtu le corps du défunt, lui ôtèrent des pieds ses sandales, et lui rasèrent la barbe du menton. Tous ces objets opérèrent plus tard un grand nombre de miracles, soit en guérissant les malades, soit en chassant les démons. Quoique l'action par laquelle on se les était procurés eût été répréhensible, Dieu cependant parut faire plus d'attention au motif qui l'avait inspirée, qu'à la faute elle-même, et voulut récompenser la foi de ceux qui l'avaient commise, en donnant à ces objets une efficacité miraculeuse.

Un peintre médiocre prit du mieux qu'il put le portrait de ce grand homme. Jean était d'une

taille moyenne ; il avait le front large, le teint blanc et rose, les yeux bleus et les cheveux blonds. Ils avaient pris toutefois de bonne heure une blancheur qui le rendait plus vénérable encore, et donnait à sa personne une certaine majesté qui frappait tout le monde. Il était d'un caractère doux et bienveillant. Ses manières affables et prévenantes lui gagnaient tous les cœurs, et il suffisait de le voir pour se sentir porté vers lui.

CHAPITRE IX.

De la charité de Jean envers Dieu et le prochain.

Il n'en est pas de la vie des saints comme de celle des autres hommes. Pour ceux-ci, on peut se contenter de raconter leurs actions, parce que le but qu'on se propose, en les rapportant, est d'entretenir la curiosité du lecteur ; ou de lui apprendre ce qui s'est passé à une époque déterminée. Mais ceux qui écrivent la vie des saints se proposent une toute autre fin ; leur but principal est d'édifier, et de porter ceux qui les lisent à la pratique des vertus dont leur héros a donné l'exemple. Il ne sera donc pas inutile de mettre ici sous les yeux du lecteur, les exemples remar-

quables laissés par le père Almeida en chaque genre de vertu. Il est juste de commencer par la charité, qui donne à toutes les autres leur forme et leur perfection.

Dès qu'il fut entré dans la Compagnie, Jean s'appliqua principalement à aimer Dieu, et à lui rapporter toutes ses actions. Il ne jugeait de la valeur des choses qu'autant qu'elles pouvaient mener à Dieu ou en détourner. C'était là le principe et la règle de tous ses jugements. Il marchait continuellement en la présence du Seigneur, et répétait sans cesse et le jour et la nuit les noms de Jésus et de Marie, qu'il avait profondément gravés dans le cœur. Il était quelquefois tellement enflammé d'amour en pensant à Dieu ou en le priant, que son cœur battait avec force, son corps éprouvait des secousses extraordinaires, et ses veines se gonflaient comme si elles allaient se rompre. Son plus ardent désir était de mourir martyr; et lorsqu'on parlait devant lui de la mort glorieuse qu'avaient endurée pour Jésus-Christ, Jean Sousa et Pierre Correa, religieux de la Compagnie, tous les deux percés de flèches par les barbares, son vi-

sage s'animait, et il exprimait en des paroles de feu les sentiments de noble émulation qui remplissaient son cœur. Il aurait voulu, disait-il bien souvent, mourir comme eux de la main des sauvages, en allant leur prêcher l'Evangile, ou périr de fatigues, de faim et de soif au pied d'un arbre, seul, abandonné de tous, et n'ayant que Dieu pour soutien.

Le feu dont il était consumé, il cherchait à le communiquer aux autres, et sa charité envers le prochain était inépuisable. Il y avait dans la colonie de Rio-Janeiro, et dans les autres beaucoup de plantations de cannes à sucre, qui étaient pour les propriétaires une source abondante de revenus. Pour les exploiter, ils avaient besoin d'un grand nombre d'ouvriers, qu'ils prenaient soit parmi les indigènes, soit parmi les nègres. On conçoit facilement à quels dangers devaient être exposés ces hommes grossiers, sauvages, plongés la plupart dans les ténèbres de l'idolâtrie, et dans les vices de la barbarie. Le mépris et l'oppression des maîtres qui les exploitaient, ajoutaient souvent encore à leur corruption ; et leur dégradation était si pro-

fonde, que les plus zélés désespéraient de les en retirer. Mais rien ne pouvait déconcerter la charité du père Almeida ; et de même que l'eau s'écoule par une pente naturelle dans les lieux les plus bas, ainsi le zèle du serviteur de Dieu cherchait comme de lui-même les misères les plus profondes. Dans ces pauvres sauvages, dans ces nègres que la cupidité était allée chercher sous le ciel brûlant de l'Afrique, afin de vendre leur travail aux Portugais dans le Brésil, il ne voyait que des hommes rachetés du sang de Jésus-Christ, et cette vue de la foi lui donnait une ardeur incroyable pour leur salut.

Il prenait soin non-seulement de leurs ames, mais aussi de leurs corps, prévenant leurs besoins, les consolant, les visitant dans leurs maladies, plaidant leur cause auprès de leurs maîtres, dont l'avarice et la dureté exigeaient d'eux bien souvent un travail excessif. Il cherchait à inspirer aux uns la justice et la compassion, aux autres le respect et la patience ; il s'efforçait de relever en ceux-ci le sentiment de la dignité humaine, affaibli par la misère et le mépris dont ils étaient l'objet, et les soutenait dans leurs défaillances par l'espoir d'une vie

meilleure après la mort. On ne saurait dire quels fruits de bénédiction et de salut opérèrent parmi ces pauvres gens, les exhortations et la sollicitude paternelle du serviteur de Dieu. Il savait, à force de persévérance, faire de ces pierres des enfants d'Abraham. Il les forma peu à peu à des habitudes et à des sentiments plus humains ; et au bout de quelque temps, grâce aux efforts de son zèle, ces sauvages devenus des hommes, sentaient le besoin de couvrir leur nudité ; ils mangeaient à des heures réglées, se saluaient les uns les autres, se rendaient mutuellement service ; et ce qui est bien plus important encore, ils recevaient avec avidité et reconnaissance les enseignements de la religion, fréquentaient l'église, assistaient avec dévotion aux offices, et approchaient des sacrements. Souvent même, la grâce, agissant avec force dans ces ames simples, y opérait des changements merveilleux, et y développait des vertus héroïques.

Lorsqu'il s'agissait d'aller annoncer l'Evangile aux païens, ou de confesser quelques pauvres malades au fond des bois, il oubliait tout, abandonnait tout, à

l'exemple du bon Pasteur, qui laisse le troupeau pour aller chercher une brebis égarée. Cassé de vieillesse, et épuisé par les fatigues du ministère apostolique, il ne souffrait pas qu'on le ménageât en ces circonstances ; et lorsqu'il y avait une excursion de ce genre à faire, il puisait dans son zèle et sa charité une nouvelle jeunesse, et comme une force surnaturelle. Il fut appelé un jour auprès d'un pauvre esclave qui se mourait. Pour aller jusqu'à lui, il fallait traverser un bras de mer ; et lorsqu'il arriva sur le bord, il ne trouva point de barque prête, si ce n'est un petit canot, où des enfants jouaient et s'exerçaient à ramer. Jean, sans considérer le danger auquel il s'exposait, descend dans la barque, et se prépare à partir, malgré les représentations de ceux qui l'accompagnaient dans ce voyage. A peine fut-il entré dans la barque, que cédant sous la charge, elle commença à enfoncer. Tous, saisis d'effroi, conjurèrent le serviteur de Dieu de descendre sur le rivage, et d'attendre une barque solide qui pût le conduire au delà du détroit. Mais le malade pouvait mourir pendant ce temps ; cette crainte l'emportant chez lui sur tout autre sentiment, il résolut de partir.

S'étant assis dans le canot, il pria un indigène, très-habile nageur, de se jeter dans l'eau, et de pousser la barque vers le rivage opposé. Il arriva ainsi de l'autre côté du détroit, tout trempé, mais sans avoir éprouvé aucun accident, grâce à la protection divine. Jean courut aussitôt à la cabane du malade, il lui administra les sacrements, et ne le quitta que lorsqu'il eut rendu son ame à Dieu.

Sa charité pour le prochain était d'une délicatesse extrême. Il ne pouvait souffrir qu'on en dît du mal devant lui, même lorsque ce mal était public ; et la peine qu'il éprouvait en ces conjonctures se manifestait souvent par des signes extraordinaires. Un jour, dans le village de saint François-Xavier, comme il s'entretenait familièrement avec quelques amis, ils se mirent à raconter devant lui plusieurs choses désavantageuses à la réputation du prochain. Ces choses, il est vrai, étaient légères et déjà connues ; c'est pour cela qu'ils croyaient pouvoir en parler sans scrupule. Mais le serviteur de Dieu pensait autrement. Il leur fit d'abord comprendre, par l'air triste et sévère qu'il prit, combien ces propos lui étaient pénibles ;

puis, comme ils continuaient, il les pria instamment de cesser, et porta la charité jusqu'à se jeter à leurs pieds, en les conjurant de mettre fin à ces discours.

Les autres, trouvant la charité de Jean excessive, ou voulant peut-être exercer sa patience, continuèrent malgré ses supplications. Or, la contrainte qu'il se fit, et la peine qu'il endura furent telles, que les veines de son visage se gonflèrent et crevèrent, et le sang qui en jaillit lui couvrit tout le visage, comme pour reprocher leur légèreté à ceux dont les propos l'avaient fait rougir de confusion. Ils comprirent la leçon et se turent aussitôt, honteux et repentants de ce qu'ils avaient fait, et pleins d'admiration pour une charité si délicate et si susceptible.

Accablé de vieillesse et d'infirmités, il embrassait avec ardeur toutes les occasions de rendre service au prochain. Non content de les accepter quand elles se présentaient, il les recherchait avec empressement. Lorsqu'on venait chercher un confesseur pour quelque malade éloigné, craignant

qu'on n'en choisît un autre par ménagement pour son âge et ses infirmités, il allait trouver le supérieur de la maison, et lui demandait comme une grâce la permission d'aller remplir ce ministère, qu'il aima tonjours d'un amour de prédilection. Et lorsqu'on voulait lui persuader de prendre plus de soin de sa santé, il répondait : « La vie sans les exercices de la charité serait un fardeau pour moi, et je serais grandement coupable, si je renonçais à entendre les confessions des malades, et à les préparer à la mort ; car je sais combien ce moment est important, et qu'un grand nombre se perdent pour n'avoir pas trouvé un confesseur qui les ait bien préparés. »

Quoiqu'il marchât toujours en la présence de Dieu, et que sa vie fût une prière continuelle, il avait cependant des heures marquées dans le jour pour prier. Chaque matin, avant le jour, il consacrait quatre heures entières à la méditation, et autant le soir. Il ne craignait pas cependant d'interrompre sa prière, pour aller rendre quelque service au prochain ; mais dès qu'il avait fait ce qu'on lui demandait, il revenait bien vite au pied

de son crucifix, et reprenait sa méditation. Lorsqu'il célébrait le saint sacrifice, son ame était comme inondée d'une jubilation surnaturelle, et son humilité était obligée de faire les plus grands efforts pour cacher aux autres les sentiments qui remplissaient son cœur. Plusieurs témoins oculaires, et entre autres Simon Ribeiro Castanho, homme pieux et prudent, a affirmé par serment avoir vu son visage resplendissant d'une beauté céleste, et illuminé d'un éclat surnaturel pendant qu'il disait la messe. Il passait une heure à faire son action de grâce, et deux à dire son bréviaire, faisant avant chaque heure une courte méditation, pour exciter sa ferveur, et s'aider à réciter son office avec plus de piété et d'onction. Plus d'une fois, on le vit ravi en extase pendant qu'il priait, et enlevé au-dessus de terre.

Dans les nombreuses missions qu'il fit chez les sauvages, il avait coutume de méditer une grande partie de la nuit; ce temps lui paraissant plus favorable pour converser familièrement avec Dieu. Quoique l'habitude qu'il avait de prier toujours, eût fait pour lui en quelque sorte de chaque lieu un

temple, il aimait cependant de préférence à prier Dieu dans l'église, aux pieds de Notre-Seigneur, présent dans la sainte Eucharistie, persuadé que la prière faite en ce lieu a une efficacité particulière. Il priait presque toujours à genoux, et avec un tel recueillement, qu'il semblait être complètement étranger aux choses de la terre. Il n'entreprenait rien d'important sans avoir consulté Dieu, et attiré sa bénédiction sur ce qu'il voulait faire. Quoiqu'il n'eût jamais fait d'études bien profondes, il savait cependant pénétrer, par une lumière infuse, les endroits les plus difficiles des saintes Ecritures, et traitait avec tant de clarté les questions les plus obscures de la théologie, que les plus savants apprenaient à son école et ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa science. Tout en conversant avec les hommes, il ne cessait point pour cela de converser avec Dieu; et l'on peut dire qu'il se prêtait à ceux-là sans quitter celui-ci. Toujours dévoré de la soif du salut des ames, il savait adroitement amener la conversation sur quelque sujet pieux, et profiter des visites que la bienséance et la politesse l'obligeaient à faire ou à recevoir, pour porter à Dieu ceux avec qui il s'entretenait; et il réussissait si

bien, que toujours on sortait d'auprès de lui tout autre qu'on n'y était venu.

Il avait, comme tous les saints, une tendre dévotion à la sainte Vierge. Il aimait surtout à l'appeler du titre de Mère admirable, et confessait qu'il n'avait presque jamais rien demandé à Dieu par son intercession qu'il ne l'eût obtenu. Un noble Portugais racontait que, pendant le temps que Jean avait exercé les fonctions de curé du village de la Conception, il l'avait souvent trouvé, bien avant dans la nuit, prosterné devant le grand autel de l'église dédié à la Mère de Dieu, jusqu'à ce que, vaincu par le sommeil, il s'étendît par terre afin de prendre un peu de repos ; que plus d'une fois il l'avait entendu converser familièrement avec la sainte Vierge et saint Jean, des heures entières. Le père Almeida avait aussi une dévotion particulière pour l'archange saint Michel, et pour saint Joseph, époux de la sainte Vierge, ainsi que pour saint Ignace et saint François-Xavier, qu'il cherchait à imiter dans toutes ses actions.

CHAPITRE X.

De l'humilité et de la mortification du père Almeida.

Jean, à peine entré dans la Compagnie, s'appliqua surtout à acquérir une humilité profonde, sachant bien que c'est là tout le fondement de l'édifice spirituel, et le signe des élus, de même que l'orgueil est la marque des réprouvés. Il ne laissait passer aucune occasion de s'humilier, et il le faisait avec une simplicité, qui montrait bien que cette vertu était vraie et sincère chez lui. Il préférait la hutte du pauvre au palais des grands, et il n'allait chez ces derniers, que lorsqu'il y était appelé par la nécessité, ou par les exercices de son ministère. « Celui qui fréquente les palais,

avait-il coutume de dire, revient à la maison plus mondain qu'il n'en était sorti. » Il confessait de préférence les petits et les pauvres, sachant bien que les riches trouveraient toujours facilement un confesseur. Louis d'Almeida, gouverneur de Rio-Janeiro, l'avait choisi pour directeur, et le serviteur de Dieu, malgré sa répugnance, avait été contraint d'accepter cette charge. Mais au bout de quelque temps, il parvint, à force de prières et de larmes, à obtenir de Louis qu'il s'adressât à un autre prêtre de la Compagnie.

Il était si humble, qu'il semblait oublier quelquefois ce qu'il devait à sa dignité de prêtre, obéissant aux autres religieux, et même aux simples frères coadjuteurs, et leur cédant la première place, si bien que ses supérieurs, trouvant qu'il portait les choses à l'excès en ce point, lui ordonnèrent d'être plus circonspect à l'avenir. Il avait coutume d'aider chaque jour pendant quelques heures le frère qui faisait la cuisine, et il aimait de préférence les travaux les plus communs et les plus grossiers, comme de nettoyer les plats, les casseroles et les chaudières, obéissant au frère avec une ardeur et

une promptitude merveilleuse et faisant tout ce qu'il lui disait, comme si Dieu lui eût parlé par sa bouche. Il aimait aussi à soigner les malades à l'infirmerie, à faire leurs lits, et à leur rendre les services les plus pénibles pour la nature. Il disait que l'humilité et la modestie sont nécessaires à l'homme, tant pour vaincre le démon, prince de l'orgueil, que pour mériter la grâce de Dieu, et s'attirer la bienveillance des hommes ; et selon lui, aucun religieux de la Compagnie ne pouvait glorifier Dieu, ni être utile au prochain, s'il n'avait un profond mépris pour soi-même.

Après l'humilité, la vertu la plus précieuse à ses yeux, était la mortification de l'esprit et du corps. Dès qu'il eut commencé à marcher dans les voies de la perfection, il embrassa avec une ardeur incroyable les pratiques de la pénitence, et il y fut fidèle jusqu'a la mort. Il veillait continuellement sur sa chair, afin de ne rien lui accorder qui pût en éveiller l'aiguillon. Il la regardait comme un ennemi, d'autant plus dangereux qu'il nous est plus familier, et d'autant plus audacieux que nous lui livrons nous-mêmes les armes dont il se sert

pour nous attaquer. On peut dire qu'il tint cet ennemi assiégé pendant toute sa vie, sans lui donner jamais un moment de relâche. Et d'abord, il portait souvent autour de ses reins une chaine de fer, à l'exemple de saint François-Xavier, qui avait fait la même chose au commencement de sa conversion : de sorte que le premier mouvement qu'il faisait était pour lui une cause de souffrance. Il se donnait deux fois chaque jour la discipline, et dormait tout habillé sur la terre nue. Encore interrompait-il son sommeil par de fréquentes aspirations vers Dieu, craignant de trop accorder à la nature, et regardant comme perdu le temps qu'il ne pouvait employer à prier Dieu ou à servir le prochain. Et, comme les images qui se présentent à l'esprit pendant le sommeil, ne sont bien souvent que le reflet des pensées qui nous ont occupé pendant le jour, on peut dire que Jean, soit qu'il dormît, soit qu'il veillât, ne perdait jamais la présence de Dieu. Il portait sur la chair un cilice armé de pointes de fer, et ne savait qu'imaginer pour tourmenter son corps. Les lundi, jeudi et samedi, il ne prenait aucune nourriture, et les mardi et vendredi, il ne prenait que du pain et de l'eau. Il passa

une grande partie de sa vie sans manger de viande, et l'on ne sait jusqu'où l'aurait porté la haine qu'il avait de son corps, si ses supérieurs n'avaient cru devoir réprimer son zèle.

Il ne se servit qu'une seule fois de litière, encore était-ce par complaisance pour les autres. Il faisait à pied tous ses voyages, soit qu'il allât dans les hameaux voisins pour confesser les malades, soit qu'il fît de longues excursions dans les terres pour y prêcher l'Evangile, soit qu'il se rendît d'une résidence à une autre. Il portait à la main un bâton, afin d'appuyer son corps cassé de vieillesse et d'infirmités : et quoiqu'il voyageât souvent pieds nus, dans des lieux pierreux et difficiles, il marchait avec une telle agilité, que les Indigènes eux-mêmes qui l'accompagnaient, quoiqu'ils fussent endurcis à la fatigue, et accoutumés à de longues marches, avaient peine à le suivre. Lorsqu'il rencontrait une pierre ou un chardon qui lui blessait les pieds, non-seulement il ne laissait échapper aucune plainte, mais il ne ralentissait pas même son pas. Quelquefois, il mettait dans ses chaussures de petits cailloux, afin de se ménager l'occasion de souffrir pen-

dant la route. Il faisait tout cela pour châtier son corps et le retenir dans le devoir. L'habitude de la mortification avait fini par la lui rendre si douce, qu'il disait que la vie lui aurait été insupportable, s'il eût dû passer un seul jour sans souffrir.

Il y a, au Brésil, une multitude de moustiques, qui, pendant une grande partie de l'année, sont une véritable plaie pour le pays. Ces moucherons, beaucoup plus gros et plus cruels que les nôtres, attaquent les hommes partout, dehors et à la maison, pendant le travail et pendant le sommeil. Leur approche s'annonce par un bruit désagréable, et leurs morsures laissent une plaie très-douloureuse à l'endroit du corps où ils se sont attachés. Les habitants du pays font tous leurs efforts, et ont recours à mille procédés pour se préserver de ces hôtes incommodes. Mais, pour le père Almeida, ils étaient devenus en quelque sorte des amis : car, non-seulement il ne les chassait point, mais il était heureux quand il les voyait arriver, et livrait volontiers sa chair à leurs morsures.

La haute réputation de sainteté dont il jouissait,

donnait du prix à tous les objets, et particulièrement aux instruments de pénitence dont il se servait. Aussi, la famille des seigneurs d'Almeida (1), conservait-elle précieusement dans une boîte d'argent la discipline dont il s'était servi. Elle devait passer par héritage à l'aîné de la famille, comme faisant partie du majorat, de sorte que celui-ci ne pouvait ni la donner ni la vendre. Les autres instruments de pénitence passèrent à d'autres familles nobles, et opérèrent dans la suite un grand nombre de miracles.

Le père Almeida avait une attention extrême à réprimer tous les mouvements de l'ame, qui n'étaient pas en harmonie parfaite avec la raison. Aucune victoire ne valait à ses yeux celle que l'on remporte sur soi-même. Aussi, avait-il acquis sur ses passions un tel empire, qu'il semblait inaccessible à leurs atteintes ; on eût dit, en le voyant, que la vertu lui était devenue comme naturelle, tant il

(1) Quoique ces seigneurs portassent le même nom que lui, ils n'étaient point parents du père Jean d'Almeida, dont nous écrivons la Vie.

savait se posséder. Les injures les plus graves et les plus sensibles à la nature, étaient incapables d'émouvoir son ame grande et généreuse. Il supportait avec une constance merveilleuse l'adversité, les incommodités, les afflictions et les souffrances, de quelque part qu'elles lui vinssent ; et le bruit des choses extérieures semblait s'arrêter au seuil de son ame, et respecter ce sanctuaire où Dieu seul pouvait pénétrer.

CHAPITRE XI.

Comment le serviteur de Dieu pratiqua les vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Jean aimait la pauvreté du même amour dont les hommes du monde aiment les richesses. Depuis qu'il s'était engagé par un vœu à la pratiquer, il en conserva toujours l'esprit, et n'eut jamais à se reprocher la moindre faute à cet égard. Il répétait souvent ces paroles du Psalmiste : *Hors de vous, qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que puis-je aimer sur la terre?* Ou cette autre de saint François d'Assise : *Mon Dieu et mon tout!* Ses habits étaient communs et grossiers, le manteau qu'il portait était tout rapiécé. Le peu de livres dont il avait besoin pour étudier, ou pour faire sa lecture spirituelle, il

les gardait dans une corbeille de jonc : c'était là sa bibliothèque. Quelques images de saints, simples et communes, étaient suspendues aux murs de sa chambre et servaient à ranimer sa piété. Lorsqu'on lui offrait quelque présent pieux, il remerciait avec bonté le donateur, et trouvait le moyen de refuser le don qu'on voulait lui faire, sans blesser ni la charité, ni les convenances. Il n'avait point dans sa cellule de chaise pour s'asseoir, et voulait être comme un soldat toujours sur ses gardes, ou comme un exilé qui soupire après sa patrie, et attend à chaque instant le signal du départ.

Il avait une dévotion particulière pour le mystère de la naissance de Notre-Seigneur, parce que c'est celui où il a manifesté avec plus d'éclat son amour pour la pauvreté, et son mépris des richesses. Il aimait à contempler l'enfant Jésus dans la crèche, et cette vue l'enflammait du désir de ressembler à son divin Maître, et de vivre pauvre comme lui. C'est pour cela qu'il aimait tant les pauvres. Il voyait en eux l'image de Notre-Seigneur, et la portion choisie de son troupeau. C'était lui qu'il honorait en eux : aussi n'était-il point d'in-

dustrie à laquelle il n'eût recours pour soulager leurs misères, et les consoler dans leurs besoins. On l'appelait le père des pauvres, et ce titre lui était cher par-dessus tous les autres.

Son amour de la pureté égalait celui qu'il avait pour la pauvreté. Sachant que cette vertu repose principalement sur la garde des sens et la fuite des occasions, il veillait avec une extrême attention sur tous ses mouvements, et particulièrement sur ses regards. Sa vertu fut mise plusieurs fois à l'épreuve. Nous avons raconté au commencement de cet ouvrage la première victoire qu'il remporta en ce genre. Plus tard encore, il lui fallut résister à des sollicitations non moins pressantes, et le serviteur de Dieu, se rappelant en cette circonstance l'exemple de Joseph, laissa comme lui son manteau entre les mains de la femme qui le tentait. Son extérieur modeste annonçait la pureté de son ame, et son visage était comme empreint d'une candeur angélique. Dieu semblait avoir donné à son regard la faculté de communiquer aux autres la chasteté qui ornait son cœur. Si les libertins n'en sentaient pas toujours l'attrait en sa présence,

aucun, du moins, n'aurait osé l'offenser devant lui. Sa vertu était d'autant plus méritoire, que les occasions de péché étaient plus nombreuses, dans un pays dont les populations, livrées aux vices les plus grossiers, et marchant le corps nu pour la plupart, étaient une tentation continuelle pour ceux qui vivaient au milieu d'elles. Mais il avait mis sa pureté sous la protection de Celle que Dieu en a constituée la principale gardienne, je veux dire la très-sainte Vierge, à qui il ne cessait de se recommander. Ses pénitences d'ailleurs et ses mortifications avaient singulièrement émoussé en lui l'aiguillon de la chair, et le démon savait qu'il avait peu à gagner de ce côté, chez un homme qui semblait n'avoir ici-bas d'ennemi que son corps.

Les religieux de la Compagnie de Jésus se sont toujours distingués par l'esprit d'obéissance, et leurs adversaires eux-mêmes leur ont reconnu ce mérite, tout en cherchant à leur en faire un crime. Le père Almeida ne pouvait donc négliger une vertu, que son saint patriarche Ignace avait tant recommandée. Aussi, le trouvons-nous en ce point ce qu'il fut en tous les autres, et nous avons vu

déjà que son humilité lui avait fait plus d'une fois porter l'obéissance au-delà de ses justes limites, et que ses supérieurs avaient dû l'avertir à ce sujet.

Nous avons raconté plus haut, que les Hollandais s'étaient emparés, en 1641, de la ville de Loanda, capitale du royaume d'Angola. François de Sotomaior, qui commandait la flotte portugaise au Brésil, résolut d'y envoyer des troupes, afin de reprendre sur la Hollande cette place importante. Il demanda au provincial du Brésil, un prêtre qui pût entendre les confessions des soldats, apaiser leurs querelles et les maintenir dans l'observation des préceptes de la loi chrétienne, persuadé que c'était le meilleur moyen d'attirer sur cette expédition les bénédictions du Ciel. L'entreprise devait être longue et pleine de dangers, et elle demandait, à cause de cela, un homme rempli de l'esprit apostolique. Le provincial ayant donc réuni tous les religieux de la maison, leur communiqua la demande de l'amiral, leur déclarant, qu'en raison des difficultés de l'entreprise, et des périls auxquels elle exposait, il ne voulait envoyer personne contre son gré : qu'il priait donc ceux à qui Dieu en

donnerait le courage,de se montrer. A peine avait-il achevé, que tous, par un concert unanime, se présentèrent, tentés par le danger et le désir de souffrir pour Jésus-Christ. Cette noble émulation n'étonna point le provincial, qui savait bien qu'en pareille circonstance, il pouvait compter sur le zèle et le dévoûment de tous ses religieux. Mais il fut profondément touché, lorsqu'il vit le père Almeida, accablé d'années et d'infirmités, se traîner péniblement jusqu'à lui, se jeter à ses pieds, et le prier avec larmes de le choisir pour cette mission, disant qu'il s'y sentait poussé par un puissant attrait de Dieu, et qu'il n'attendait plus qu'un ordre de sa part qui lui manifestât la volonté divine. Tous furent attendris à ce spectacle, et ne purent retenir leurs larmes. Cependant, le provincial ne jugea pas à propos d'accepter l'offre que lui faisait le serviteur de Dieu, jugeant bien qu'en cette circonstance son zèle lui exagerait ses forces, et il choisit un autre religieux, qui, bien que jeune et vigoureux, ne put résister aux fatigues de ce pénible ministère, et mourut saintement, épuisé par le travail et les efforts de son zèle.

CHAPITRE XII.

De quelques miracles opérés par le père Almeida après sa mort.

Dieu, qui avait attesté la sainteté de Jean, par un grand nombre de miracles pendant sa vie, voulut encore la confirmer après sa mort. Parmi tous les faits merveilleux racontés par ses historiens, nous nous contenterons d'en choisir quelques-uns qui nous ont paru plus remarquables.

Une femme avait un cancer à l'œil ; elle avait déjà perdu l'usage de la vue, et le mal augmentant chaque jour, la menaçait d'une mort prochaine. Après avoir essayé vainement tous les remèdes, elle se fit appliquer un mouchoir teint dans le

sang du serviteur de Dieu, et elle fut à l'instant guérie.

Jean Ferreira, prêtre à Rio-Janeiro, était réduit à l'extrémité par suite d'hémorragies continuelles. Ses domestiques, voyant qu'il n'avait plus rien à attendre des secours humains, appliquèrent au moribond un mouchoir dont on avait couvert le visage de Jean pendant qu'il était dans le cercueil. Le sang s'arrêta aussitôt, et la couleur lui revint avec les forces.

Ignace d'Abreu avait, en mangeant, avalé une arrête qui était restée en travers du gosier, sans qu'on pût l'arracher. Il allait expirer, lorsque la pensée lui vint d'invoquer le père Almeida. Il se mit au cou un chapelet qui avait touché son corps après sa mort, et au même instant, l'arrête descendit dans l'estomac, et le danger disparut.

Antoine Correa souffrait au côté d'une tumeur indurée, qui avait résisté jusque-là à tous les remèdes, et lui causait des souffrances intolérables. Abandonné des médecins, il eut recours au servi-

teur de Dieu, et se fit appliquer de ses reliques à la partie malade. Or, la tumeur et la douleur disparurent aussitôt sans laisser aucune trace.

Un Portugais, nommé Costa, avait depuis longtemps à l'un des doigts de la main droite, un ulcère qui faisait chaque jour de nouveaux progrès, de sorte que les médecins déclarèrent qu'il n'y avait point d'autre remède que l'amputation. Il appela de leur sentence au père Almeida, et ayant mis de ses reliques dans un vase d'eau, il fut guéri aussitôt après en avoir bu.

Un prêtre de la Compagnie, nommé Simon Costa, avait à la partie postérieure de la tête une tumeur charnue, qui s'étendait toujours davantage, et menaçait d'envahir la tête tout entière. Il fit une neuvaine au serviteur de Dieu, et lorsqu'elle fut achevée, la tumeur s'amollit et finit par crever.

En 1658, un habitant de Victoria, dans la colonie du Saint-Esprit, nommé Denis Bravo, allait mourir par suite d'une hernie. Le recteur du collége, qui était venu le confesser, eut la pensée

d'invoquer le père Almeida. Il fit appliquer sur le malade une lettre du serviteur de Dieu, qu'il portait sur lui, et recommanda aux assistants de réciter avec dévotion un *Pater* et un *Ave*. Les intestins rentrèrent aussitôt à leur place, et le moribond, qui avait déjà perdu la parole, revint à la vie.

Jean Diaz, frère coadjuteur dans la Compagnie, était retenu depuis longtemps au lit par une fièvre très-violente. Poussé par un mouvement de Dieu, il implora le secours de Jean. Pendant qu'il priait, il l'entendit très-distinctement lui adresser ces paroles : « Voulez-vous venir avec moi? — Oui, mon père. — Eh bien ! supportez avec patience votre mal. » Le frère se sentit aussitôt délivré de sa fièvre.

Une jeune fille, du village d'Iguaricu, était possédée d'une grande troupe de démons qui ne lui laissaient aucun repos. On avait employé les exorcismes, mais sans fruit, par une permission de Dieu, qui voulait réserver l'honneur de cette guérison à saint Ignace et au père Almeida. Le recteur du collége, après avoir fait prier Dieu, et avoir

célébré lui-même le saint sacrifice, fit suspendre au cou de la jeune fille, une médaille de saint Ignace, et des reliques d'Almeida. Les démons, qui avaient résisté jusques-là, se sentirent vaincus, et se retirèrent pour toujours.

En 1657, à Fernambouc, un jeune homme, d'un excellent naturel, qui faisait ses études au gymnase de la Compagnie, était exposé depuis quelque temps aux vexations du démon. Il lui avait apparu d'abord sous la forme d'un religieux, grand, maigre, d'un air modeste et composé, se montrant plein de bienveillance et d'affabilité à son égard, lui donnant même d'excellents conseils, afin de le gagner de cette manière, et de le faire tomber plus tard dans ses piéges. Quelques jours après, en effet, levant le masque, il se montra à lui tel qu'il était, cherchant à le faire tomber dans le péché ; et, depuis ce temps, il ne lui laissait aucun repos. Le pauvre enfant, tourmenté continuellement par d'horribles visions, ne trouvait de consolation et de secours que dans la prière, et les ouvertures avec son directeur, en qui il avait une entière confiance. Celui-ci, connaissant le pouvoir de saint Ignace et

du père Almeida sur le démon, conseilla au jeune homme de les invoquer, lorsqu'il lui apparaîtrait, et de tenir à la main le bonnet dont s'était servi le père Almeida. Il le fit, et ce moyen réussit si bien, que le démon mis en fuite ne reparut plus jamais.

Ce n'est pas tout encore, Dieu, après avoir permis que cet enfant fût affligé d'une manière visible par le démon, voulut récompenser sa fidélité par une apparition céleste. Pendant qu'il priait dans sa chambre, saint Ignace et le père Almeida se montrèrent à lui resplendissants de lumière, et disparurent après lui avoir adressé des paroles de consolation. Une autre fois encore, le 26 Août 1658, comme il assistait à la messe dans l'église de la Compagnie, ces deux mêmes personnages lui apparurent brillants comme le soleil, et Jean lui adressa ces paroles : « Afin que tous ajoutent foi aux choses qui te sont arrivées jusqu'ici, va sans délai trouver ton directeur, et dis-lui de ma part qu'il trouvera dans la chambre du père recteur, une bourse de soie, qui contient une parcelle de mon corps teinte de sang encore frais. » Cela dit, il disparut avec saint Ignace, laissant dans l'église

un parfum délicieux. Le jeune homme, merveilleusement consolé par cette vision, alla trouver son directeur, et lui raconta ce qui s'était passé. Celui-ci trouva en effet, dans la chambre du recteur, la bourse et les reliques qui avaient été indiquées. Cet événement fit grand bruit dans toute la colonie, et ajouta singulièrement à la réputation de sainteté dont jouissait déjà le serviteur de Dieu.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

Préface de l'auteur v

LIVRE PREMIER.

I. Naissance de Jean d'Almeida. Son éducation, son enfance 1
II. Séjour de Jean à Viana et son départ pour le Brésil. 5
III. Etudes de Jean. Dangers qu'il court à Fernambouc. Son entrée dans la Compagnie de Jésus . . 9
IV. Il entre chez les Jésuites et est envoyé à la colonie du Saint-Esprit. 15
V. Jean achève ses études littéraires à Rio-Janeiro. Il reçoit les ordres sacrés à Bahia. 29
VI. Il retourne à Rio-Janeiro, et va de là à Saint-Paul, pour évangéliser les Cariges. 39
VII. Il revient à Saint-Paul avec les néophytes. Prodige opéré pendant la route 53
VIII. Jean se charge du soin de quatre villages en même temps. 61
IX. Il retourne à Rio-Janeiro, et entreprend d'aller évangéliser les Patos 66
X. Jean d'Almeida arrive d'abord à l'île Sainte-Catherine, et de là chez les Patos, auxquels il annonce l'Evangile 7

XI. Jean entreprend une autre mission chez les Goaitacaz. 83
XII. Le père Almeida revient chez les Patos, et après avoir passé deux ans parmi eux, il retourne à la maison de Saint-Paul 93

LIVRE SECOND.

I. Le père Almeida est envoyé à Saint-Paul. Il y opère un grand nombre de miracles 107
II. De quelques prophéties remarquables du père Almeida. 115
III De quelques autres prodiges opérés par Jean dans la ville de Tous-les-Saints 128
IV. Il retourne à Rio-Janeiro. Des prophéties et des miracles qu'il y fit 135
V. De quelques autres miracles de Jean. 143
VI. De quelques prophéties remarquables du père Almeida. 151
VII. De quelques autres prophéties du père Almeida. Du don qu'il avait de discerner les esprits et de lire les pensées des hommes 161
VIII. Mort du père Almeida 173
IX. De la charité de Jean envers Dieu et le prochain . . 185
X. De l'humilité et de la mortification du père Almeida . 197
XI. Comment le serviteur de Dieu pratiqua les vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance 205
XII. De quelques miracles opérés par le père Almeida après sa mort 211

FIN DE LA TABLE.

Tournai, typ. de H. Casterman.

060.97
A1 64

37997

SAINTE-FOI, CHARLES

AUTHOR

Vie du Pere Jean d'Almeida

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME
	STORAGE - COSA

37997